

Hésiode [VIII-VIIe siècle avant J.-C.]
Les travaux et les jours

Platon [environ 428 - environ 347 avant J.-C.]
La République

Pseudo Callisthène [environ IVe siècle avant J.-C.]
Le Roman d'Alexandre

Ovide [43 av. J.-C. - 17 apr. J.-C.]
Les métamorphoses

Saint Augustin [354 - 430]
La Cité de Dieu

Saint Benoît [Xe siècle]
Navigation de Saint Brendan

Christine de Pisan [1365-1431]
La Cité des Dames

Thomas More [1477 (ou 1478) - 1535]
Utopie

François Rabelais [1483 (?) - 1553]
Gargantua

Antonio de Guevara [1480 (?) - 1545]
L'Horloge des Princes

Tommaso Campanella [1568 - 1639]
La Cité du soleil

Francis Bacon [1560 (ou 1561) - 1626]
La nouvelle Atlantide

Savinien Cyrano de Bergerac [1619 - 1655]
Les états et empires de la lune et du soleil

Denis Vairasse (Veiras) [1630 (?) - 1700(?)]
L'Histoire des Sevarambes

Gabriel Foigny [1630 (?) - 1692 (?)]
La Terre australe connue

François de Salignac de La Mothe-Fénelon [1651 -1715]
Les aventures de Télémaque

Simon de Tyssot de Patot [1655 - 1727]
Voyages et aventures de Jacques Massé

Charles-Louis de Secondat de Montesquieu [1689 - 1755]
Lettres persanes

Bernard Mandeville [1670 - 1733]
La Fable des abeilles

Abbé Morelly [environ 1717 - environ 1778]
Naufage des cités flottantes, ou Basiliade du célèbre Pilpai

François Marie Arouet dit Voltaire [1694-1778]
Candide ou L'Optimisme

Charles-François Tiphaigne de la Roche
Giphantie

Bernard de Fontenelle [1657 - 1757]
La République des philosophes, ou Histoire des Ajaoiens

Dom Léger-Marie Deschamps [1716 - 1774]
Le vrai système ou Le Mot de l'énigme métaphysique et morale

Anonyme
Du pôle arctique au pôle antarctique [1721]

Nicolas Edme Restif de la Bretonne [1734 - 1806]
La découverte australe

Louis Sébastien Mercier [1740 - 1814]
L'an deux mille quatre cent quarante, rêve s'il en fût jamais

Casanova di Seingalt [1725 - 1798]
Icosameron

Ludvig Holberg [1684 - 1754]
Le Voyage souterrain de Nicolas Klim

La Rivière (Pierre-Paul-François-Joachim-Henri Lemercier de) [1719 - 1801]
L'Heureuse nation, ou Relations du gouvernement des Féliciens, peuple souverainement libre sous l'empire absolu de ses loix

Condorcet (Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de) [1743 - 1794]
Fragment sur l'Atlantide
Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.

Claude-Henri de Saint-Simon et Augustin Thierry [1760 - 1825]
De la réorganisation de la société européenne

Robert Owen [1771 - 1858]
Le livre du nouveau monde moral

Charles Fourier [1772 - 1837]
Théorie des quatre mouvements
Le nouveau monde industriel et sociétaire

Étienne Cabet [1788 - 1856]
Voyage et aventures de Lord William Carisdall en Icarie

Friedrich Engels [1820 - 1895] – Karl Marx [1818 - 1883]
L'Idéologie allemande

Victor Hugo [1802 - 1885]

Paris. Introduction au Paris-guide de l'exposition universelle de 1869

Samuel Butler [1835 - 1902]

Erewhon ou De l'autre côté des montagnes

Charles Renouvier [1815 - 1903]

Uchronie : l'utopie dans l'histoire, esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être.

Jules Verne [1828 - 1905]

Les Cinq cents millions de la Bégum

Herbert George Wells [1866 - 1946]

La machine à explorer le temps

William Morris [1834 - 1896]

Nouvelles de nulle part

Philippe Auguste Villiers-de-l'Isle-Adam [1838 - 1889]

L'Eve future

Emile Zola [1840 - 1902]

Travail

Hésiode
LES TRAVAUX ET LES JOURS

Vers 139 à 164

Encore si tu veux je te réciterai
Un autre beau propos que bien je déduirai :
Mais garde ce discours au fond de ta poitrine :
Car et hommes et Dieux ont eu même origine.
Les Dieux logés au ciel firent premièrement
L'humaine race d'or, lors du gouvernement
Qu'avait Saturne au ciel : or ces hommes sans peine
Sans travail sans souci vivaient une âge pleine,
A l'aise comme Dieux. Ils ne sentaient jamais
La vieillesse chétive, ains également frais
Et de pieds et de mains, exempts de tout martyre
Jamais ils ne faisaient que banqueter et rire :
Et comme sommeillant doucement trépassaient.
De tous biens à souhait ces hommes jouissaient.
La terre donne-vivre apportait d'elle-même
Du fruit de son bon gré en abondance extrême.
Eux avec plusieurs biens sans querelle émouvoir,
De franche volonté faisaient bien leur devoir.
Or depuis que la terre eut couvert cette race.
Jupiter voulut bien leur faire cette grâce
Que de bons démons ils soient, afin que des humains
Sur la terre à jamais soient fidèles gardiens.
Ce sont eux qui sur cette terre et ça et là tournoient
D'or vêtus ; donne-biens, et diligents s'emploient
A remarquer tous ceux qui font ou bien ou mal.
C'est le loyer qu'ils ont magnifique et royal.

Platon
LA REPUBLIQUE

Livre V
Dialogue avec Glaucon sur l'organisation de la cité parfaite

Or, comme point de départ de notre accord, ne devons-nous pas nous demander à nous-mêmes quel est, dans l'organisation d'une cité, le plus grand bien, celui que le législateur doit viser en établissant ses lois, et quel est aussi le plus grand mal ? Ensuite ne faut-il pas examiner si la communauté que nous avons décrite tout à l'heure nous met sur la trace de ce grand bien et nous éloigne de ce grand mal ?

On ne peut mieux dire.

Mais est-il plus grand mal pour une cité que ce qui la divise et la rend multiple au lieu d'une ? Est-il plus grand bien que ce qui l'unit et la rend une ?

Non.

Eh bien ! la communauté de plaisir et de peine n'est-elle pas un bien dans la cité, lorsque, autant que possible, tous les citoyens se réjouissent ou s'affligent également des mêmes événements heureux ou malheureux ?

Si, très certainement.

Et n'est-ce pas l'égoïsme de ces sentiments qui la divise, lorsque les uns éprouvent une vive douleur, et les autres une vive joie, à l'occasion des mêmes événements publics ou particuliers ?

Sans doute.

Or, cela ne vient-il pas de ce que les citoyens ne sont point unanimes à prononcer ces paroles : ceci me concerne, ceci ne me concerne pas, ceci m'est étranger ?

Sans aucun doute.

Par conséquent, la cité dans laquelle la plupart des citoyens disent à propos des mêmes choses : ceci me concerne, ceci ne me concerne pas, cette cité est excellemment organisée ?

Certainement.

Et ne se comporte-t-elle pas, à très peu de chose près, comme un seul homme ? Je m'explique : quand un de mes doigts reçoit quelque coup, la communauté du corps et de l'âme, qui forme une seule organisation, à savoir celle de son principe directeur, éprouve une sensation ; tout entière et simultanément elle souffre avec l'une de ses parties : aussi disons-nous que l'homme a mal au doigt. Il en est de même de toute autre partie de l'homme, qu'il s'agisse du malaise causé par la douleur, ou du mieux-être qu'entraîne le plaisir.

Il en est de même, en effet. Et pour en revenir à ce que tu demandais, une cité bien gouvernée se trouve dans une condition très voisine de celle de l'homme.

Qu'il arrive donc à un citoyen un bien ou un mal quelconque, ce sera surtout une pareille cité qui fera siens les sentiments qu'il éprouvera, et qui, tout entière, partagera sa joie ou sa peine.

Il y a nécessité qu'il en soit ainsi dans une cité aux bonnes lois.

Maintenant, il serait temps de revenir à notre cité, et d'examiner si les conditions de notre discours s'appliquent tout particulièrement à elle, ou s'appliquent plutôt à quelque autre cité.

Oui, nous devons procéder ainsi.

Or donc, dans les autres cités, n'y a-t-il pas magistrats et gens du peuple, comme dans la nôtre ?

Si.

Et tous se donnent entre eux le nom de citoyens ?

Comment non ?

Mais, outre ce nom de citoyens, quel nom particulier le peuple donne-t-il, dans les autres cités, à ceux qui le gouvernent ?

Dans la plupart il les appelle maîtres, et dans les gouvernements démocratiques, archontes.

Et dans notre cité ? Quel nom, outre celui de citoyen, le peuple donnera-t-il aux chefs ?

Celui de sauveurs et de défenseurs, répondit-il.

Ceux-ci, à leur tour, comment appelleront-ils le peuple ?

Distributeur du salaire et de la nourriture.

Mais dans les autres cités, comment les chefs traitent-ils les peuples ?

D'esclaves.

Et comment se traitent-ils entre eux ?

De collègues dans l'autorité.

Et dans la nôtre ?

De collègues dans la garde.

Pourrais-tu me dire si, dans les autres cités, les chefs en usent en amis avec tel de leurs collègues, et en étrangers avec tel autre ?

Beaucoup agissent de la sorte.

Ainsi, ils pensent et disent que les intérêts de l'ami les touche, et non ceux de l'étranger.

Oui.

Mais chez tes gardiens ? En est-il un seul qui puisse penser ou dire d'un de ses collègues qu'il lui est étranger ?

Point du tout, puisque chacun croira voir dans les autres un frère ou une sœur, un père ou une mère, un fils ou une fille, ou quelque autre parent dans la ligne ascendante ou descendante.

Très bien dit, observai-je ; mais réponds encore à ceci : légifèreras-tu simplement pour qu'ils se donnent des noms de parenté, ou pour que toutes leurs actions soient en accord avec ces noms, pour qu'ils rendent à leurs pères tous les devoirs de respect, de sollicitude et d'obéissance que prescrit la loi à l'égard des parents — sous peine d'encourir la haine des dieux et des hommes, en agissant autrement ? Car agir autrement c'est commettre une impiété et une injustice. Sont-ce ces maximes ou d'autres que tous tes citoyens feront, de bonne heure, sonner aux oreilles des enfants, en les entretenant de leurs pères, qu'ils leur désigneront, et de leurs autres parents ?

Celles-là mêmes, répondit-il. Il serait en effet ridicule qu'ils eussent à la bouche ces noms de parenté sans remplir les devoirs qu'ils impliquent.

Ainsi dans notre Etat, plus que dans tous les autres, les citoyens prononceront d'une seule voix, quand il arrivera du bien ou du mal à l'un d'eux, nos paroles de tout à l'heure : mes affaires vont bien, ou mes affaires vont mal.

Rien de plus vrai.

Mais n'avons-nous pas dit qu'en conséquence de cette conviction et de cette manière de parler il y aurait entre eux communauté de joies et de peines ?

Si, et nous l'avons dit avec raison.

Nos citoyens seront fortement unis dans ce qu'ils nommeront leur intérêt propre, et, unis de la sorte, éprouveront joies et peines en parfaite communion.

Oui.

Or, quelle en sera la cause sinon — en dehors de nos autres institutions — la communauté des femmes et des enfants établie chez les gardiens ?

Assurément c'en sera la principale cause.

Mais nous sommes convenus que cette union d'intérêts était, pour la cité, le plus grand bien, lorsque nous comparions une cité sagement organisée au corps, dans la façon dont il se comporte à l'égard d'une de ses parties, pour ce qui est du plaisir et de la douleur.

Et nous en sommes convenus à bon droit.

Par suite, il est pour nous démontré que la cause du plus grand bien qui puisse arriver à la cité est la communauté, entre les auxiliaires, des enfants et des femmes.

Certainement.

Ajoute que nous sommes d'accord avec nos précédents propos. Car, avons-nous dit, ils ne doivent avoir en propre ni maisons, ni terres, ni aucune autre possession, mais, recevant des autres citoyens leur nourriture, comme salaire de la garde, ils la doivent mettre en commun, s'ils veulent être de vrais gardiens.

Fort bien.

Dès lors n'ai-je pas raison d'affirmer que nos dispositions antérieures, jointes à celles que nous venons de prendre, feront d'eux, plus encore, de vrais gardiens, et les empêcheront de diviser la cité, ce qui arriverait si chacun ne nommait pas *siennes* les mêmes choses, mais des choses différentes ; si, habitant séparément, ils tiraient dans leurs maisons respectives tout ce dont ils pourraient s'assurer la possession pour eux seuls ; et si, ayant femme et enfants différents, ils se créaient des jouissances et des peines personnelles — tandis qu'avec une croyance identique touchant ce qui leur appartient, ils auront tous le même but et éprouveront, autant que possible, mêmes joies et mêmes douleurs ?

C'est incontestable.

Mais quoi ? ne verra-t-on pas à peu près disparaître procès et accusations réciproques d'une cité où chacun n'aura à soi que son corps, et où tout le reste sera commun ? Ne s'ensuit-il pas que nos citoyens seront à l'abri de toutes les dissensions que fait naître parmi les hommes la possession de richesses, d'enfants et de parents ?

Il y a grande nécessité qu'ils soient délivrés de tous ces maux.

De plus, aucune action pour violences ou voies de fait ne sera légitimement intentée chez eux ; car nous leur dirons qu'il est noble et juste que des égaux se défendent contre les égaux, et nous leur ferons un devoir de veiller à leur sécurité corporelle.

Cette loi, repris-je, a encore l'avantage que voici : lorsqu'un citoyen s'emportera contre un autre, s'il assouvit sa colère de cette façon, il sera moins porté, ensuite, à aggraver le différend.

Sans doute.

Nous aurons donné au plus âgé autorité sur quiconque sera plus jeune, avec droit de punir.

C'est évident.

Il l'est aussi que les jeunes gens n'essaieront pas, sans un ordre des magistrats, d'user de violence à l'égard d'hommes plus âgés, ni de les frapper ; ils ne les outrageront pas non plus, je crois, d'aucune autre manière, car deux gardiens suffiront à les empêcher : la crainte et le respect ; le respect en leur montrant un père dans la personne qu'ils veulent frapper, la crainte en leur faisant appréhender que les autres ne se portent au secours de la victime, ceux-ci en qualité de fils, ceux-là en qualité de frères ou de pères.

Il ne peut en être autrement.

Ainsi, de par nos lois les guerriers jouiront entre eux d'une paix parfaite.

D'une grande paix, certes.

Mais s'ils vivent eux-mêmes dans la concorde, il n'est point à craindre que la discorde se mette entre eux et les autres citoyens, ou qu'elle divise ces derniers.

Non, assurément.

Quant aux moindres des maux dont ils seront exempts, j'hésite, par respect pour les convenances, à les mentionner ; pauvres, ils ne seront pas dans la nécessité de flatter les riches ; ils ne connaîtront pas les embarras et les ennuis que l'on éprouve à élever des enfants, à amasser du bien, et qui résultent de l'obligation où l'on est, pour cela, d'entretenir des esclaves ; ils n'auront pas, tantôt à emprunter, tantôt à renier leurs dettes, tantôt à se procurer de l'argent par tous les moyens pour le mettre à la disposition de femmes et de serviteurs, en leur confiant le soin de le ménager : ils ignoreront enfin, mon ami, tous les maux que l'on endure dans ces cas – maux évidents, sans noblesse, et indignes d'être cités.

Oui, ils sont évidents, même pour un aveugle.

Ils seront délivrés de toutes ces misères et mèneront une vie plus heureuse que la vie bienheureuse des vainqueurs Olympiques.

Traduction de Robert Baccou.

Platon
LA REPUBLIQUE

Livre VIII

Dialogue avec Glaucon sur les maux pouvant atteindre la cité parfaite

Comment donc, Glaucon, notre cité sera-t-elle ébranlée ? par où s'introduira, entre les auxiliaires et les chefs, la discorde qui dressera chacun de ces corps contre l'autre et contre lui-même ? Veux-tu qu'à l'exemple d'Homère nous conjurons les Muses de nous dire *comment la discorde survint pour la première fois* ? Nous supposerons que, jouant et plaisantant avec nous ainsi qu'avec des enfants, elles parlent, comme si leurs propos étaient sérieux, sur le ton relevé de la tragédie.

Comment ?

A peu près ainsi : il est difficile qu'un Etat constitué comme le vôtre s'altère ; mais, comme tout ce qui naît est sujet à la corruption, ce système de gouvernement ne durera pas toujours, mais il se dissoudra, et voici comment. Il y a, non seulement pour les plantes enracinées dans la terre, mais encore pour les animaux qui vivent à sa surface, des retours de fécondité ou de stérilité qui affectent l'âme et le corps. Ces retours se produisent lorsque les révolutions périodiques ferment les circonférences des cercles de chaque espèce, circonférences courtes pour celles qui ont la vie courte, longues pour celles qui ont la vie longue. Or, quelque habiles que soient les chefs de la cité que vous avez élevés, ils n'en obtiendront pas mieux, par le calcul joint à l'expérience, que les générations soient bonnes ou n'aient pas lieu ; ces choses leur échapperont, et ils engendreront des enfants quand il ne le faudrait pas. Pour les générations divines il y a une période qu'embrasse un nombre parfait ; pour celles des hommes, au contraire, c'est le premier nombre dans lequel les produits des racines par les carrés – comprenant trois distances et quatre limites – des éléments qui font le semblable et le dissemblable, le croissant et le décroissant, établissent entre toutes choses des rapports rationnels. Le fond épitrite de ces éléments, accouplé au nombre cinq, et multiplié trois fois donne deux harmonies : l'une exprimée par un carré dont le côté est multiple de cent, l'autre par un rectangle construit d'une part sur cent carrés des diagonales rationnelles de cinq, diminués chacun d'une unité, ou des diagonales irrationnelles, diminués de deux unités, et, d'autre part, sur cent cubes de trois. C'est ce nombre géométrique tout entier qui commande aux bonnes et aux mauvaises naissances, et quand vos gardiens, ne le connaissant pas, uniront jeunes filles et jeunes gens à contretemps, les enfants qui naîtront de ces mariages ne seront favorisés ni de la nature, ni de la fortune. Leurs prédécesseurs mettront les meilleurs d'entre eux à la tête de l'Etat ; mais comme ils en sont indignes, à peine parvenus aux charges de leurs pères, ils commenceront de nous négliger, quoique gardiens, n'estimant pas comme il conviendrait d'abord la musique, ensuite la gymnastique. Ainsi vous aurez une génération nouvelle moins cultivée. De là sortiront des chefs peu propres à veiller sur l'Etat, et ne sachant discerner ni les races d'Hésiode, ni vos races d'or, d'argent, d'airain et de fer. Le fer venant donc à se mêler avec l'argent, et l'airain avec l'or, il résultera de ces mélanges un défaut de convenance, de régularité et d'harmonie – défaut qui, partout où il se rencontre, engendre toujours la guerre et la haine. Telle est l'origine qu'il faut assigner à la discorde, en quelque lieu qu'elle se déclare.

Nous reconnâmes, dit-il, que les Muses ont bien répondu.

Nécessairement, observai-je, puisqu'elles sont des Muses.

Traduction de Robert Baccou.

Platon
LA REPUBLIQUE

Livre III
Dialogue avec Glaucon sur la poésie

Mais les poètes sont-ils les seuls que nous devons surveiller et contraindre à n'introduire dans leurs créations que l'image du bon caractère ? Ne faut-il pas surveiller aussi les autres artisans et les empêcher d'introduire le vice, l'incontinence, la bassesse et la laideur dans la peinture des êtres vivants, dans l'architecture, ou dans tout autre art ? Et, s'ils ne peuvent se conformer à cette règle, ne faut-il pas leur défendre de travailler chez nous, de peur que nos gardiens, élevés au milieu des images du vice comme dans un mauvais pâturage, n'y cueillent et n'y paissent, un peu chaque jour, mainte herbe funeste, et de la sorte n'amassent à leur insu un grand mal dans leur âme ? Ne faut-il pas, au contraire, rechercher les artisans heureusement doués pour suivre à la trace la nature du beau et du gracieux, afin que nos jeunes gens, pareils aux habitants d'une saine contrée, profitent de tout ce qui les entoure, de quelque côté que vienne à leurs yeux ou à leurs oreilles une effluence des beaux ouvrages, telle une brise apportant la santé de régions salubres et les disposant insensiblement dès l'enfance à imiter, à aimer la belle raison et à se mettre d'accord avec elle ?

On ne saurait mieux les élever, dit-il.

N'est-ce donc pas, Glaucon, repris-je, que l'éducation musicale est souveraine parce que le rythme et l'harmonie ont au plus haut point le pouvoir de pénétrer dans l'âme et de la toucher fortement, apportant avec eux la grâce et la conférant, si l'on a été bien élevé, sinon le contraire ? Et aussi parce que le jeune homme à qui elle est donnée comme il convient sent très vivement l'imperfection et la laideur dans les ouvrages de l'art ou de la nature, et en éprouve justement du déplaisir ? Il loue les belles choses, les reçoit joyeusement dans son âme pour en faire sa nourriture, et devient ainsi noble et bon ; au contraire, il blâme justement les choses laides, les hait dès l'enfance, avant que la raison lui soit venue, et quand la raison lui vient, il l'accueille avec tendresse et la reconnaît comme une parente d'autant mieux que son éducation l'y a préparé.

Il me semble en effet, dit-il, que ce sont là les avantages que l'on attend de l'éducation par la musique.

Je repris : A l'époque où nous apprenions les lettres nous n'estimions les savoirs suffisamment que lorsque leurs éléments, en petit nombre, mais dispersés dans tous les mots, ne nous échappaient plus, et que, ni dans un petit mot ni dans un grand, nous ne les négligions, comme inutiles à noter ; alors, au contraire, nous nous appliquions à les distinguer, persuadés qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'apprendre à lire.

C'est vrai.

Il est vrai également que nous ne reconnâtrons pas les images des lettres, reflétées dans l'eau ou dans un miroir, avant de connaître les lettres elles-mêmes, car tout cela est l'objet du même art et de la même étude.

Très certainement.

Eh bien ! je dis de même, par les dieux, que nous ne serons pas musiciens, nous ni les gardiens que nous prétendons élever, avant de savoir reconnaître les formes de la tempérance, du courage, de la générosité, de la grandeur d'âme, des vertus leurs sœurs et des vices contraires, partout où elles sont dispersées ; avant de percevoir leur présence là où elles se trouvent, elles ou leurs images, sans en négliger aucune, ni dans les petites choses ni dans les grandes, persuadés qu'elles sont l'objet du même art et de la même étude.

C'est tout à fait nécessaire, reconnut-il.

Traduction de Robert Baccou.

1. “ En revenant sur nos pas, nous arrivâmes en deux jours de marche à des contrées où le soleil ne brille pas. C'est donc là que se trouve ce qu'on appelle le pays des Bienheureux. Et dans mon désir d'explorer et de voir ces lieux, j'entrepris de réunir mes esclaves personnels et de m'engager dans leur direction. C'est mon ami Callisthène qui me conseilla de m'y engager avec quarante amis, cent esclaves et douze cents soldats, issus exclusivement de la noblesse. Je laissai donc l'infanterie avec les vétérans et les femmes, et ne prenant avec moi que de jeunes soldats d'élite, je me mis en marche avec eux, après avoir fait passer l'ordre qu'aucun vétéran ne nous accompagne.
2. Mais un vétéran fureteur qui avait deux fils, de nobles et vrais soldats, leur dit : “ Fistons, écoutez la parole de votre père et prenez-moi avec vous, et vous ne me trouverez pas de trop sur la route. Car, voyez-vous, dans une situation critique, on se mettra en quête <d'un vétéran>, du côté du roi Alexandre, et si vous vous trouvez m'avoir à votre disposition, vous en serez magnifiquement honorés. ”
3. Ses fils lui disent alors : “ Père, nous redoutons la menace du roi, c'est-à-dire que nous ne soyons trouvés en infraction avec son ordre, et que nous ne soyons même, durant cette expédition, privés de la vie. ” Mais le vieillard répondit : “ Debout ! rasez-moi la barbe, accoutrez-moi autrement, je marcherai avec vous au milieu des soldats et quand l'occasion l'exigera, je vous serai de grand profit. ”. Et ils firent ce que leur ordonnait leur père.
4. Donc, après nous être éloignés par trois jours de marche, nous rencontrâmes une région obscure. Comme nous ne pouvions progresser plus avant, parce que la région était impraticable et sans pistes, nous plantâmes là nos tentes. Le lendemain, je pris avec moi mille soldats sur pied de guerre, et m'avançai pour vérifier avec eux si ce n'était point là la fin de la terre.
5. Nous nous engageâmes du côté gauche – car c'était le côté le plus lumineux -, et y parcourûmes des contrées rocailleuses et ravinées jusqu'au milieu du jour. Cette heure, je ne la vérifiai pas d'après le soleil, mais c'est en mesurant le nombre de schènes selon les règles de l'arpentage que je vérifiai à la fois le chemin parcouru et l'heure. Ensuite, pris de peur, nous rebroussâmes chemin, la route devenant impraticable. Une fois de retour, nous voulûmes <nous engager> vers la droite. C'était une plaine absolument unie, et cependant obscure et ténébreuse. Mais je me trouvai dans l'embarras car aucun des jeunes soldats ne me conseilla de pénétrer dans cette région, de peur en effet que si les chevaux se fourvoyaient, <à cause de l'obscurité> et de la longueur de la route, nous ne pussions rebrousser chemin.
6. C'est moi qui leur dis alors : “ Vous qui êtes tous de braves combattants, vous avez appris maintenant que, privée de conseil et d'intelligence, la plus grande bravoure n'est rien. Et si un vétéran survenait, il nous conseillerait sur la manière dont il faut pénétrer dans cette région obscure. Or y a-t-il parmi vous un brave qui s'en irait jusqu'au camp me ramener un vétéran ? Il recevra de moi dix livres d'or ! ” Mais il ne se trouva personne pour cette mission, à cause de la longueur de la route et de l'obscurité ambiante.
7. Alors, après s'être avancés, les fils du vétéran me disent : “ Sire, si tu veux bien nous écouter sans rancune, nous te dirons quelque chose. ” Je leur dis alors : “ Parlez, quoi que vous ayez à dire. Car je jure par la Providence céleste de ne point vous faire de tort. ” Ils me racontèrent aussitôt l'histoire de leur père, et de quelle manière ils l'avaient emmené, et ils coururent me présenter le vétéran.
8. Quand je le vis, je l'embrassai et le priai de nous accorder son conseil. Le vétéran me dit alors : “ Roi Alexandre, voici ce que tu peux savoir : si tu ne t'avances pas avec des juments, tu ne reverras jamais plus la lumière. Choisis donc des juments ayant des poulains, laisse ici les poulains, et de votre côté, avancez-vous avec les juments, et ce sont elles qui vous ramèneront, à cause de leurs poulains. ”
9. Je fis alors chercher dans toute l'expédition, mais nous ne trouvâmes que cent juments pourvues de poulains. Donc, quand je les eus prises, avec cent autres chevaux bien choisis, ainsi que d'autres chevaux portant les vivres, nous nous avançâmes selon le conseil du vétéran, et laissâmes les poulains à l'arrière.
10. De son côté, le vétéran ordonna à ses fils, s'ils trouvaient quelque chose par terre après le départ, de le ramasser et de le mettre dans leurs sacoches. Continuèrent donc plus avant trois cent soixante soldats, et j'ordonnai aux <cent> soixante fantassins de former l'avant-garde.

11. Et nous avançâmes de la sorte sur environ quinze schènes. Nous découvrîmes alors un endroit où jaillissait une source limpide dont l'eau étincelait comme des éclairs, et un très grand nombre d'autres fontaines. De plus, l'air de ce lieu était agréablement parfumé, et d'une obscurité qui n'était pas totale.
12. Comme j'avais faim, je voulus prendre de la nourriture, et après avoir appelé le cuisinier qui se nommait Andréas, je lui dis : " Prépare-nous la pitance ". Il prit alors du poisson séché et alla jusqu'à l'eau limpide de la fontaine pour laver ce mets, mais à peine fut-il plongé dans l'eau, qu'il reprit vie et échappa des mains du cuisinier.
13. Cependant, ce dernier, effrayé, omit de me rapporter l'événement, mais lui-même puisa de l'eau de la fontaine, en but, en versa dans un récipient d'argent et la conserva. En effet tout l'endroit bouillonnait de sources abondantes, et tous nous buvions de ces eaux. Quelle fut mon infortune, qu'il ne m'ait point été donné de boire de cette fontaine d'immortalité qui rend la vie aux bêtes, et que mon cuisinier avait eu la fortune de trouver !

40

1. " Après avoir pris notre nourriture, nous nous levâmes et parcourûmes environ deux cent trente schènes, plus ou moins. Alors nous continuâmes à marcher en voyant une lueur, mais sans apercevoir ni soleil, ni lune, ni étoiles. Je vis aussi voler deux oiseaux, n'ayant d'humain que les regards, mais croassant en grec : " Pourquoi, Alexandre, foules-tu un pays qui n'appartient qu'à la divinité ? Retourne-t'en, malheureux, retourne-t'en ! Tu ne pourras fouler les îles des Bienheureux, retourne-t'en, homme, foule la terre qui t'a été donnée et ne viens pas t'attirer des coups ! "
2. Tout tremblant, j'obéis admirablement à l'ordre qui m'avait été donné par les oiseaux. Alors l'un des oiseaux me dit à nouveau en grec : " C'est le levant qui t'appelle au combat, et le royaume de Pôros, après ta victoire, te fera sa soumission. " Et sur ces mots, l'oiseau prit son vol.
3. Pour moi, je fis d'abord une prière, puis commandai le guide, c'est-à-dire les juments que nous lançâmes en avant-garde, et nous nous retirâmes de ces régions, en suivant la direction du Grand Chariot durant vingt-deux jours, en faisant route vers les hennissements des poulains.
4. Or beaucoup de soldats se chargèrent du poids de leurs trouvaillles personnelles, et surtout les fils du vétéran qui remplirent leurs sacoches selon l'injonction de leur père.

41

1. " Et, quand nous sortîmes à la lumière, on trouva qu'ils avaient fait récolte d'or de bon titre, et de grosses perles de bon prix. En voyant cela, ceux qui l'avaient fait regrettèrent de ne pas en avoir récolté davantage, et les autres de n'en avoir point récolté du tout. Alors nous couvrîmes tous d'éloges le vétéran qui nous avait dispensé un si précieux conseil.
2. Ce n'est qu'à notre retour que le cuisinier nous raconta ce qui lui était arrivé à la fontaine. Pour moi, quand je l'appris, je fus confondu de chagrin et lui infligeai un châtement terrible. Il me répondit cependant : " Alexandre, que te servent tes regrets quand l'occasion est passée ? " J'ignorais de plus qu'il avait bu de cette eau ou qu'il en avait conservé, car il n'en fit pas l'aveu, mais seulement que le poisson séché avait repris vie.
3. Ce cuisinier alla ensuite auprès de ma fille Calé, née de ma concubine Ounna, et la séduisit par la seule promesse de lui donner de l'eau de la fontaine d'immortalité, ce qu'il fit. Quand je vins à l'apprendre, je dirai ici la vérité, je fus jaloux de leur immortalité.
4. Et après avoir mandé ma fille, je lui dis : " Emporte ta garde-robe et disparais de mes regards, car te voilà devenue, avec ton immortalité, un démon ! "
5. (Tu as reçu le nom de Calé, la Belle, mais je vais t'appeler Belle des montagnes, car tu y passeras le restant de tes jours). Tu recevras le nom de Néréïde, comme ayant reçu l'éternité de l'eau (*nérod*) ". (Sur ces mots, il lui prescrivit de ne jamais habiter parmi les hommes, mais seulement dans les montagnes.) Pleurant et gémissant, elle disparut de mes regards et s'en alla habiter avec les démons dans les solitudes.
6. Quant au cuisinier, je prescrivis de lui attacher une meule au cou et de le précipiter dans la mer. Quand on l'y eut jeté, il devint un démon et partit s'installer dans un endroit de la mer qui a aussi reçu ensuite le nom d'Andréas. Et voilà ce qui advint du cuisinier et de ma fille.
7. Pour moi, je tirai de tous ces événements l'idée que là se trouvait la fin de la terre, et je prescrivis d'élever en ce lieu un arc monumental et d'y graver cette inscription : " Vous qui avez résolu d'entrer dans le pays des Bienheureux, prenez à droite pour ne pas aller à votre perte ! "

Ovide
LES METAMORPHOSES

Fable troisième

Le premier âge du monde fut appelé l'Age d'or, parce que l'homme y gardait sa foi, sans y être contraint par les lois, parce que de son propre mouvement il cultivait la Justice, et qu'il ne connaissait point d'autres biens que la simplicité et l'innocence. La peine et la crainte en étaient entièrement bannies ; et comme il n'y avait point de criminels, il n'y avait point de supplices ni de lois qui en ordonnassent. On n'appréhendait point de paraître en la présence d'un Juge ; et tout le monde était assuré sans avoir besoin de Juge. Les pins n'avaient pas encore été coupés pour être convertis en vaisseaux ; et de ces belles montagnes, dont ils étaient les ornements, ils n'étaient pas descendus dans la Mer, pour aller voir un monde inconnu.

Les hommes ne connaissaient point d'autres terres que les terres où ils étaient nés. Il n'y avait point de fossés qui environnassent les Villes, et qui les défendissent par leur profondeur. Il n'y avait point de trompettes, il n'y avait point d'épées, ni de toutes ces autres armes, qui ne protègent les uns qu'à la ruine des autres ; et les Peuples toujours paisibles, passaient doucement leur vie, sans devoir leur tranquillité à la force des gens de guerre. Ainsi la terre donnait libéralement toutes choses, sans y être contrainte par la bêche ou par la charrue ; et les hommes satisfaits de ce qu'elle donnait d'elle-même, faisaient leurs meilleurs repas des fruits qu'ils trouvaient dans les forêts, de ceux qu'ils cueillaient dans les buissons, et du gland qui tombait des chênes. Le Printemps était éternel, et la douce humidité de l'haleine des Zephirs entretenait l'éclat des fleurs, après les avoir fait naître, sans avoir été semées. En même temps qu'on avait coupé les blés, la terre en produisait de nouveaux, sans que le Laboureur se mit en peine de la cultiver. On voyait couler partout des fleuves de lait et de nectar ; et les forêts avaient des arbres d'où l'on voyait distiller le miel.

APOCALYPSE DE JEAN

La Jérusalem future
La Jérusalem céleste

Puis je vis *un ciel nouveau, une terre nouvelle* – car le premier ciel et la première terre ont disparu, et de mer, il n'y en a plus. Et je vis la Cité sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux.

J'entendis alors une voix clamer, du trône : “ Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il aura *sa demeure avec eux ; ils seront son peuple*, et lui, *Dieu-avec-eux*, sera leur Dieu. *Il essuiera toute larme de leurs yeux* : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé. ”

Alors, Celui qui siège sur le trône déclara : “ Voici, je fais l'univers nouveau. ” Puis il ajouta : “ Ecris : Ces paroles sont certaines et vraies. ” “ C'en est fait, me dit-il encore, je suis l'Alpha et l'Oméga, le Principe et la Fin ; celui qui a soif, moi, je lui donnerai de la source de vie, gratuitement. Telle sera la part du vainqueur ; *et je serai son Dieu, et lui sera mon fils*. Mais les lâches, les renégats, les dépravés, les assassins, les impurs, les sorciers, les idolâtres, bref, tous les hommes de mensonge, leur lot se trouve dans l'étang brûlant de feu et de souffre : c'est la seconde mort. ”

La Jérusalem messianique

Alors, l'un des sept Anges aux sept coupes remplies des sept derniers fléaux s'en vint me dire : “ Viens, que je te montre la Fiancée, l'Épouse de l'Agneau. ” (il me transporta donc en esprit sur une montagne de grande hauteur et me montra la Cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, de chez Dieu, avec *avec en elle la gloire de Dieu*. Elle resplendit telle une pierre très précieuse, comme une pierre de jaspe cristallin. Elle est munie d'un rempart de grande hauteur pourvu de douze portes près desquelles il y a douze Anges et des noms inscrits, *ceux des douze tribus des Israélites ; à l'orient, trois portes ; au nord, trois portes ; au midi, trois portes ; à l'occident, trois portes*. Le rempart de la ville repose sur douze assises portant chacune le nom de l'un des douze Apôtres de l'Agneau.

Celui qui me parlait tenait une mesure, un roseau d'or, pour mesurer la ville, ses portes et son rempart ; cette ville dessine un carré : sa longueur égale sa largeur. Il la mesura donc à l'aide du roseau, soit douze mille stades ; longueur, largeur et hauteur y sont égales. Puis il en mesura le rempart, soit cent quarante-quatre coudées. – L'Ange mesurait d'après une mesure humaine. -

Ce rempart est construit en jaspe, et la ville est de l'or pur, comme du cristal bien pur. Les assises de son rempart sont rehaussées de pierreries de toute sorte : la première assise est de jaspe, la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolite, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste. Et les douze portes sont douze perles, chaque porte formée d'une seule perle ; et la place de la ville est de l'or pur, transparent comme du cristal. De temple, je n'en vis point en elle ; c'est que le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout, est son temple, ainsi que l'Agneau.

La ville peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune, car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau lui tient lieu de flambeau. *Les nations marcheront à sa lumière*, et les rois de la terre viendront lui porter leurs trésors. *Ses portes resteront ouvertes le jour* – car il n'y aura pas de nuit – *et l'on viendra lui porter les trésors et le faste des nations*. Rien de souillé n'y pourra pénétrer, ni ceux qui commettent l'abomination et le mal, mais seulement ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau.

Puis l'Ange me montra le fleuve de Vie, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place, *de part et d'autre du fleuve, il y a des arbres de Vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois ; et leurs feuilles peuvent guérir les païens*.

De malédiction, il n'y en aura plus ; le trône de Dieu et de l'Agneau sera dressé dans la ville, et les serviteurs de Dieu l'adoreront ; ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. De nuit, il n'y en aura plus ; ils se passeront de lampe ou de soleil pour s'éclairer, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière, et ils régneront pour les siècles des siècles.

Puis il me dit : “ Ces paroles sont certaines et vraies ; le Seigneur Dieu, qui inspire les prophètes, a envoyé son Ange pour montrer à ses serviteurs *ce qui doit arriver* bientôt. Voici que mon retour est proche ! Heureux celui qui garde les paroles prophétiques de ce livre. ” C'est moi, Jean, qui voyais et entendais tout cela ; une fois les

paroles et les visions achevées, je tombai aux pieds de l'Ange qui m'avait tout montré, pour l'adorer. Mais lui me dit : " Non, attention, je suis un serviteur comme toi et tes frères les prophètes et ceux qui gardent les paroles de ce livre ; c'est Dieu qu'il faut adorer. "

Il me dit encore : " Ne tiens pas secrètes les paroles prophétiques de ce livre, car le Temps est proche. Que le pécheur pêche encore, et que l'homme souillé se souille encore ; que l'homme de bien vive encore dans le bien, et que le saint se sanctifie encore. *Voici que mon retour est proche, et j'apporte avec moi le salaire que je vais payer à chacun, en proportion de son travail.* Je suis l'Alpha et l'Oméga, *le Premier et le Dernier*, le Principe et la Fin. Heureux ceux qui lavent leurs robes ; ils pourront disposer de l'arbre de Vie, et pénétrer dans la Cité, par les portes. Dehors les chiens, les sorciers, les impurs, les assassins, les idolâtres et tous ceux qui se plaisent à faire le mal ! "

Saint Augustin
LA CITE DE DIEU

Livre XIV

Le bonheur au paradis

XXVI. Ainsi l'homme vivait au paradis comme il le voulait, aussi longtemps qu'il voulut ce que Dieu avait ordonné. Il vivait jouissant de Dieu dont la bonté faisait la sienne ; il vivait exempt de tout besoin et il avait le pouvoir de vivre toujours ainsi. Il avait à disposition une nourriture pour apaiser sa faim, une boisson pour étancher sa soif, l'arbre de vie pour le garantir contre les atteintes de la vieillesse. Aucune espèce de corruption corporelle n'imposait la moindre gêne à aucun de ses sens. Il n'avait à craindre aucune maladie intérieure, aucun accident extérieur : dans sa chair une parfaite santé, dans son âme une pleine sérénité. De même qu'on ne souffrait en paradis ni du chaud ni du froid, ainsi son hôte était-il à l'abri de tout désir et de toute crainte contrariant sa volonté bonne. Pas l'ombre d'une tristesse, pas la moindre vaine joie. Continuellement il trouvait sa vraie joie en Dieu pour qui il brûlait d'une charité née d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi sincère. Entre les deux époux régnait une union fidèle fondée sur un chaste amour, entre le corps et l'âme un mutuel dévouement, une obéissance sans effort au commandement divin. Le repos ne dégénérait pas en lassitude, on n'était pas malgré soi accablé de sommeil.

XIV Le Paradis

Les moines ont repris la mer ; longtemps ils cinglent, quoiqu'ils tiennent la droite route. Enfin, le jour de la Cène, ils atteignent à grand-peine la terre désirée. Ils y demeurent, comme de coutume, jusqu'au jour fixé, puis, le samedi venu, ils s'en vont sur le gros poisson célébrer leur fête comme les autres années : voilà sept ans que le poisson est leur serviteur ! Ils en louent Dieu, qui, par sa puissance, a écarté d'eux les périls.

Le lendemain, ils repartent avec le vent régnant et naviguent tout droit vers l'île des Oiseaux. Deux mois ils y demeurent, joyeux, en attendant que leur cher hôte les guide lui-même dans le voyage si bon et si beau. L'hôte, qui connaît leurs besoins, les approvisionne de tout ce qu'il faut, car il sait que la route est longue. Alors les moines se remettent en mer, et l'hôte avec eux : jamais plus ils ne reviendront.

Ils dirigent leur course vers l'Orient, sans erreur aucune, car ils ont en leur nef un bon pilote. Pleins de joie, ils s'en vont au plus vite, sans défaillance, quarante jours en haute mer. Bientôt, rien ne leur apparaît plus, fors la mer et le ciel. Enfin, par la permission du Roi divin, ils approchent du mur de brouillard qui enclôt tout le Paradis, dont Adam fut seigneur : afin que ses héritiers n'y puissent revenir, de grandes nuées répandent les ténèbres ; l'épais brouillard aveugle celui qui s'y aventure, de sorte que si Dieu ne lui montrait la route, il lui serait impossible de franchir cette nuée.

Alors l'hôte dit aux frères :

- Ne tardez pas, tendez la voile, qu'elle s'emplisse de vent !

A leur approche, la nuée se déchire assez pour leur ouvrir passage ; ils entrent dans le brouillard et avancent par une longue tranchée ; ils ont foi en leur hôte qui a fendu pour eux la nuée : de chaque côté se dressent les parois, denses et sombres. Trois jours, ils vont de toute leur vitesse par le chemin qui leur est ouvert. Le quatrième, les pèlerins, à grande joie, sortent enfin du nuage de brume : hors de la nue ils aperçoivent le Paradis.

D'abord apparaît un mur qui s'élève jusqu'aux nues, sans créneaux ni chemin de ronde ni bretèches ni tour aucune ; nul d'eux n'en peut savoir la matière ; personne n'y travailla : le souverain Roi en fut le seul ouvrier. Ce mur est plus blanc que neige, et tout entier sans joints ; les gemmes dont il est enchâssé jettent de grands feux : chrysolithes de choix tachetées d'or, chysoprases, topazes, hyacinthes, calcédoines, émeraudes, sardoines, jaspes ; sur les bords luisent les améthystes ; avec la claire jacinthe, le cristal et le béryl, ces pierres se renvoient leurs clartés et font ressortir leurs couleurs : grand artiste celui qui les plaça !

Les monts sont élevés, tout en marbre dur ; la mer les bat, loin des murailles. Au-dessus des monts de marbre, la montagne est toute d'or fin. Plus haut encore est le mur de Paradis qui clôt le jardin : c'est ce grand mur que nous devons franchir.

Les pèlerins tendent droit vers la porte, mais l'entrée en est bien défendue ; brillants comme le feu, des dragons la gardent ; au-dessus du passage pend un glaive – fou qui ne le redoute ! – poignée en haut, pointe en bas, ce n'est merveille s'il effraie ; il pend et tourne, menaçant : rien qu'à le voir on est terrifié ; le fer, le roc, le diamant ne peuvent résister à son tranchant.

Alors les frères voient venir à leur rencontre un très beau jeune homme, messenger de Dieu ; il les appelle au rivage, les accueille, les nommant tous de leurs vrais noms, puis avec douceur les baise ; il calme les dragons, qui se couchent à terre, humblement, sans résistance. Un ange, sur son ordre, retient le glaive ; la porte est ouverte, les pèlerins entrent tous dans la gloire.

Le jouvenceau les guide en Paradis. De très beaux arbres et de rivières cette terre est bien pourvue, la campagne est un jardin toujours bellement fleuri, les fleurs y embaument comme il convient à ce séjour d'hommes pieux ; en toute saison y viennent des fruits excellents, des parfums de grand prix ; on n'y trouve ni ronces, ni chardons ni orties ; il n'est arbre ni herbe qui ne remplisse de délices ; fleurs et arbres durent en toute saison sans changer ; toujours l'été y est doux, les arbres chargés de fleurs et de fruits, les bois remplis de gibier ; les fleuves, qui sont de lait, regorgent de bon poisson, partout règne l'abondance ; la rosée du ciel se change en miel ; les monts sont d'or, les roches valent un trésor ; sans fin luit le clair soleil ; aucun souffle de vent n'y fait remuer un cheveu, aucun nuage ne vient ternir la clarté du ciel. Celui qui demeure là vit à l'abri de tout mal, et n'en connaît qui lui puisse venir : il ignore le chaud, le froid, la maladie, la faim, la soif, la douleur ; en quantité il possède tous les biens qu'il désire ; il ne perdra pas le ciel, il est sûr de le posséder toujours.

A voir cette félicité, Brendan trouve le temps court, il voudrait demeurer longtemps en ces lieux... Le jouvenceau l'a mené bien avant et l'a instruit de maintes choses. Il lui décrit, en belles paroles, les récompenses destinées à chacun. Brendan le suit sur un mont haut comme un cyprès : là, ils voient des merveilles qu'on ne peut

comprendre, ils contemplent les anges et les entendent se réjouir de leur venue, ils entendent leur grande mélodie ; mais ils n'en peuvent supporter davantage : leur nature ne saurait soutenir le spectacle de cette gloire.

Alors, leur guide :

- Retournons ; je ne vous mènerai pas plus avant, vous n'en êtes pas capables. Brendan, voici le Paradis que tu as tant demandé à Dieu. Devant toi, là-bas, il y a cent mille fois plus de gloire que tu n'en as vue. Mais tu ne peux en savoir davantage avant ton retour ; car ici, où tu es venu en chair et en os, tu reviendras bientôt en esprit.

Va, maintenant, retourne-t'en ; tu reviendras ici attendre le jugement. Emporte, en souvenir, de ces pierres d'or pour te donner courage !

Christine de Pisan
LA CITE DES DAMES

IV. COMMENT LA DAME PARLA A CHRISTINE DE LA CITE QU'ELLE AVAIT A CONSTRUIRE ; COMMENT ELLE AVAIT POUR CHARGE D'AIDER CHRISTINE A ELEVER LES MURS ET A FERMER LES REMPARTS ; PUIS, QUEL ETAIT SON NOM.

“ Ainsi, ma chère enfant, c'est à toi entre toutes les femmes que revient le privilège de faire et de bâtir la Cité des Dames. Et, pour accomplir cette œuvre, tu prendras et puiseras l'eau vive en nous trois, comme en une source claire ; nous te livrerons des matériaux plus durs et plus résistants que n'est le marbre massif avant d'être cimenté. Ainsi ta Cité sera d'une beauté sans pareille et demeurera éternellement en ce monde.

“ Tu as lu, en effet, comment le roi Tros fonda la grande cité de Troie avec l'aide d'Apollon, de Minerve et de Neptune (que les anciens prenaient pour des dieux), et comment Cadmus fonda la ville de Thèbes sous l'injonction divine ; mais toutefois, avec le temps, ces villes s'écroulèrent et tombèrent en ruine. Mais moi, sibylle véritable, je t'annonce que jamais la Cité que tu fonderas avec notre aide ne sombrera dans le néant ; elle sera au contraire à jamais prospère, malgré l'envie de tous ses ennemis ; on lui livrera maints assauts, mais elle ne sera jamais prise ni vaincue.

“ L'histoire t'enseigne que le royaume d'Amazonie fut autrefois établi grâce à l'initiative de nombreuses femmes fort courageuses qui méprisaient la condition d'esclave. Elles le maintinrent longtemps sous l'empire successif de différentes reines : c'étaient des dames très illustres qu'elles élaient et qui les gouvernaient sagement en conservant l'Etat dans toute sa puissance. Du temps de leur règne, elles conquièrent une grande partie de l'Orient et semèrent la panique dans les terres avoisinantes, faisant trembler jusqu'aux habitants de la Grèce, qui était alors la fleur des nations. Et pourtant, malgré cette force et cet empire, leur royaume – comme il en va de toute puissance – finit par s'écrouler, de sorte que seul le nom en survit aujourd'hui.

“ Mais l'édifice de la Cité que tu as la charge de construire, et que tu bâtiras, sera bien plus fort ; d'un commun accord, nous avons décidé toutes trois que je te fournirais un mortier résistant et incorruptible, afin que tu fasses de solides fondations, que tu lèves tout autour les grands murs hauts et épais avec leurs hautes tours larges et grandes, les bastions avec leurs fossés, les bastides artificielles et naturelles, ainsi qu'il convient à une place bien défendue.

Sous notre conseil, tu jetteras très profondément les fondations, pour qu'elles en soient plus sûres, et tu élèveras ensuite les murs à une telle hauteur qu'ils ne craindront aucun adversaire. Mon enfant, je t'ai expliqué les raisons de notre venue, et pour que tu accordes plus de poids à mes dires, je veux maintenant te révéler mon nom. Rien qu'à l'entendre, tu sauras que tu as en moi, si tu veux bien écouter mes conseils, une guide et une directrice pour achever ton œuvre sans jamais commettre de faute. On m'appelle Dame Raison ; tu peux te féliciter d'être en si bonnes mains. Mais je m'en tiendrai là pour l'instant. ”

V. COMMENT LA DEUXIEME DAME REVELA A CHRISTINE SON NOM ET SON ETAT, AINSI QUE L'AIDE QU'ELLE LUI APPORTERAIT POUR ELEVER LA CITE DES DAMES

Cette dame venait à peine d'achever son discours que la seconde, sans que je puisse intervenir, enchaîna de la sorte : “ Je m'appelle Droiture. J'habite davantage au ciel que sur terre, et la lumière de Dieu resplendit en moi qui suis la messagère de sa bonté. Je fréquente les justes et les encourage à faire le Bien, à rendre à chacun ce qui lui appartient au mieux de leur pouvoir, à dire et à défendre la vérité, à soutenir le droit des pauvres et des innocents, à ne point usurper le bien d'autrui, à justifier les calomniés. Je suis le bouclier et la défense de ceux qui servent Dieu ; je fais obstacle à la force et à la puissance des méchants. C'est par moi que Dieu révèle ses secrets à ceux qu'il aime ; je suis leur avocate au ciel. Je fais récompenser les peines et les bienfaits. En guise de sceptre, je tiens en ma main droite ce trait resplendissant qui est la droite règle départageant le bien du mal et le juste de l'injuste : qui la suit ne s'égarera point. Les justes se rallient à ce bâton de paix et y prennent appui ; les méchants en sont battus et frappés. Que dire de plus ? On trace les limites de toute chose avec cette règle, car elle abonde en vertus. Sache qu'elle te sera utile pour mesurer les constructions de la Cité que tu dois élever : tu en auras bien besoin pour les bâtiments, pour ériger les grands temples ; construire et dessiner les palais, les maisons et toutes les halles, les rues et les places, et pour t'aider en tout ce qui est nécessaire au peuplement d'une cité. Je suis venue pour t'aider, et tel sera mon rôle. Si le diamètre et la circonférence des murs de clôture te semblent grands, il ne faut point t'en émouvoir ; avec l'aide de Dieu et la nôtre, tu les achèveras et en combleras l'espace de belles demeures et de magnifiques hôtels, sans qu'il y demeure le moindre terrain vague. ”

VI. COMMENT LA TROISIEME DAME REVELA A CHRISTINE QUI ELLE ETAIT, QUEL ETAIT SON ROLE, COMMENT ELLE L'AIDERAIT A FAIRE LES COMBLES ET TOITURES DES TOURS ET DES PALAIS, ET COMMENT ELLE LUI AMENERAIT LA REINE ACCOMPAGNEE DES FEMMES LES PLUS NOBLES

La troisième dame prit ensuite la parole en ces termes :

“ Ma chère Christine, je suis Justice, la fille élue de Dieu, et mon essence procède directement de la sienne. Je suis chez moi au ciel, autant que sur la terre ou en enfer : au ciel pour distribuer à chacun la part de bien et de mal qu'il mérite ; en enfer pour punir les méchants. Jamais je ne fléchis, puisque je n'ai ni ami ni ennemi ; ma volonté est inébranlable. La pitié ne peut me vaincre, la cruauté ne m'émeut point. Mon seul devoir est de juger, de distribuer et de rendre à chacun selon ses propres mérites. Je soutiens l'ordre de chaque Etat, et rien ne peut durer sans moi. Je suis en Dieu et Dieu est en moi, car nous sommes pour ainsi dire une seule et même chose. Qui me suit ne saurait pécher ; ma voie est certaine. Aux hommes et femmes sains d'esprit qui veulent me croire, j'apprends à se corriger, à se reconnaître et à se reprendre en premier, à faire à autrui ce qu'ils voudraient qu'on leur fit, à distribuer les biens sans favoritisme, à dire la vérité, à fuir et à haïr le mensonge, à rejeter tout vice. Tu vois en ma main droite une coupe d'or fin qui ressemble à une mesure de bonne taille. Dieu, mon père, me l'a donnée ; elle me sert rendre à chacun son dû. Elle est gravée à la fleur de lis de la Trinité et s'ajuste à toute portion, et nul ne saurait se plaindre de ce que je lui accorde. Les hommes ici-bas ont d'autres mesures qu'ils disent étalonnées à la mienne, mais ils se trompent. Souvent ils se réclament de moi en leurs jugements, mais leur mesure, pour les uns trop généreuse et pour les autres trop maigre, n'est jamais juste.

“ Je pourrais t'entretenir longuement des particularités de ma charge, mais bref, mon statut parmi les vertus est spécial. Toutes en effet se réfèrent à moi. Et nous trois que voici sommes pour ainsi dire une, car nous ne pourrions rien l'une sans l'autre. Ce que la première propose, la deuxième dispose et applique, et moi, la troisième, je le parachève et l'accomplis. C'est pour cela que nous nous sommes accordées toutes trois pour que je vienne t'aider à parachever et terminer ta Cité. Ce sera ma responsabilité de faire les combles et les toits des tours, des maisons princières et des hôtels, qui seront tous d'or fin et brillant. Enfin je te la peuplerai de femmes illustres et t'amènerai une haute reine ; les autres dames, mêmes le plus nobles, lui rendront hommage et allégeance. Ainsi, avec ton aide, ta Cité sera achevée, fortifiée, et fermée par de lourdes portes que j'irai te chercher au ciel, avant de te remettre les clés entre les mains. ”

VII. COMMENT CHRISTINE REPONDIT AUX TROIS DAMES.

J'avais écouté très attentivement les trois dames et m'étais complètement remise de l'abatement où je me trouvais avant leur venue. Sitôt leurs discours terminés, je me jetai à leurs pieds, non point à genoux, mais tout étendue devant elles en signe d'hommage à tant de grandeur. Je baisai la terre auprès de leurs pieds, les adorant comme des déesses de gloire. Puis je leur adressai cette supplique : “ Oh ! Dames de souveraine dignité, clarté des cieux et lumière de la terre, fontaines de paradis et joie des bienheureux ! comment Vos Altesses ont-elles daigné descendre de leurs sièges pontificaux et de leurs trônes resplendissants pour venir dans cette retraite sombre et obscure, s'abaissant jusqu'à moi, simple écoière ignorante ! Comment jamais vous remercier d'un tel bienfait ? La pluie et la rosée de vos douces paroles sont tombées sur moi ; déjà sa sécheresse de mon esprit en est toute pénétrée et humectée. Dès à présent, il sent germer en lui les premières pousses de nouvelles plantes, qui porteront des fruits dont la force sera bénéfique et la saveur délectable. Comment puis-je cependant mériter cet honneur que vous m'annoncez de bâtir et faire naître au monde une Cité nouvelle et éternelle ?

“ Je ne suis pas saint Thomas l'apôtre qui fit au ciel par la grâce divine un riche palais pour le roi des Indes ; pauvre d'esprit, je n'ai appris ni l'art ni la géométrie ; j'ignore toute la science et la pratique de la maçonnerie. Et en admettant qu'il me soit donné de les apprendre, comment trouverais-je en ce faible corps de femme la force d'entreprendre une si haute tâche ? Pourtant, mes très vénérées Dames, bien qu'encore sous le coup de l'étonnement devant une apparition aussi singulière, je sais qu'à Dieu il n'est rien d'impossible, et je dois croire fermement que tout ce que j'entreprendrai avec votre aide et conseil sera mené à terme. Je rends donc gloire à Dieu de toutes mes forces, et à vous, mes Dames, qui me faites tant d'honneur en me confiant une si noble charge, que j'accepte avec grande joie. Voici votre servante prête à vous suivre. Commandez, j'obéirai. Et qu'il soit fait de moi selon vos paroles. ”

[...]

XIX. ICI FINIT LE LIVRE. CHRISTINE S'ADRESSE AUX FEMMES.

Remercions le Seigneur, mes très vénérées dames ! Car voici notre Cité bâtie et parachevée. Vous toutes qui aimez la vertu, la gloire et la renommée y serez accueillies dans les plus grands honneurs, car elle a été fondée et construite pour toutes les femmes honorables – celles de jadis, celles d'aujourd'hui et celles de demain. Mes très chères sœurs, il est naturel que le cœur humain se réjouisse lorsqu'il a triomphé de quelque agression et qu'il voit ses ennemis confondus. Vous avez cause désormais, chères amies, de vous réjouir honnêtement sans offenser Dieu ni les bienséances, en contemplant la perfection de cette nouvelle Cité qui, si vous en prenez soin, sera pour vous toutes (c'est-à-dire les femmes de bien) non seulement un refuge, mais un rempart pour vous défendre des attaques de vos ennemis. Vous pouvez voir que c'est toute de vertus qu'elle a été construite, matériaux en vérité si brillants que vous pouvez toutes vous y mirer, en particulier dans les hautes toitures de l'édifice (c'est-à-dire en cette dernière partie), mais il ne faudrait pas pour autant dédaigner ce qui vous concerne dans les autres parties. Mes chères amies, ne faites pas mauvais usage de ce nouveau matrimoine, comme le font ces arrogants qui s'enflent d'orgueil en voyant multiplier leurs richesses et croître leur prospérité. Suivez plutôt l'exemple de votre Reine, la Vierge Souveraine, qui lorsqu'elle apprit le suprême honneur qu'elle aurait de devenir la Mère du fils de Dieu, s'humilia d'autant plus en se réclamant la chambrière du Seigneur. Puisqu'il est vrai, chères amies, que plus une personne abonde en vertus, plus elle est humble et douce, puisse cette Cité vous inciter à vivre honorablement dans la vertu et la modestie.

Et vous, chères amies qui êtes mariées, ne vous indignez pas d'être ainsi soumises à vos maris, car ce n'est pas toujours dans l'intérêt des gens que d'être libres. C'est ce qui ressort en effet de ce que l'ange d' Dieu disait à Esdras : que ceux qui s'en étaient remis à leur libre arbitre tombèrent dans le péché, se soulevèrent contre Notre-Seigneur et piétinèrent les justes, ce qui les entraîna dans la destruction. Que celle qui a un mari doux, bon et raisonnable, et qui l'aime d'un véritable amour, remercie le Seigneur, car ce n'est pas là une mince faveur, mais le plus grand bien qu'elle puisse recevoir sur cette terre ; qu'elle mette tous ses soins à le servir, le chérir et l'aimer d'un cœur fidèle – comme il est de son devoir -, vivant dans la tranquillité et priant Dieu qu'il continue à protéger leur union et à leur garder la vie sauve. Quand à celle dont le mari n'est ni bon ni méchant, elle doit elle aussi remercier le Seigneur de ne pas lui en avoir donné un pire elle doit faire tous ses efforts pour modérer ses excès et pour vivre paisiblement selon leur rang. Et celle dont le mari est pervers, félon et méchant doit faire tout son possible pour le supporter, afin de l'arracher à sa perversité et le ramener, si elle le peut, sur le chemin de la raison et de la bonté ; et si, malgré tous ses efforts, le mari s'obstine dans le mal, son âme sera récompensée de cette courageuse patience, et tous les béniront et prendront sa défense.

Ainsi, mes chères amies, soyez humbles et patientes, et la grâce de Dieu s'étendra sur vous ; on vous en louera, et le royaume des cieux vous sera ouvert. Car saint Grégoire affirme que la patience est la porte du Paradis et la voie qui mène à Jésus-Christ. Qu'aucune de vous ne persévère opiniâtrement dans des opinions frivoles et sans fondement – dans la jalousie, dans l'entêtement, dans un langage méprisant ou dans des actions scandaleuses -, car ce sont là des choses qui troublent l'esprit et font perdre la raison, et des façons particulièrement disgracieuses et malsaines chez une femme.

Et vous, jeunes filles qui êtes vierges, soyez pures, sages et discrètes. Restez sur vos gardes ; les méchants ont déjà tendu leurs filets. Que vos yeux soient baissés, vos bouches avares de paroles ; que la pudeur inspire tous vos actes. Armez-vous de vertu et de courage contre toutes les ruses des séducteurs et fuyez leur compagnie.

Et vous, les veuves, que vos habits, votre maintien et vos paroles soient honnêtes. Soyez pieuses dans vos actes comme dans vos mœurs. Modérez vos besoins, armez-vous de patience, vous en aurez bien besoin ! Soyez fortes et résolues face aux tribulations et aux difficultés matérielles. Restez humbles de caractère, d'aspect et de paroles, et charitables dans vos actes.

Enfin, vous toutes, mesdames, femmes de grande, de moyenne ou d'humble condition, avant toute chose restez sur vos gardes et soyez vigilantes pour vous défendre contre les ennemis de votre honneur et de votre vertu. Voyez, chères amies, comme de toutes parts ces hommes vous accusent des pires défauts ! Démasquez leur imposture par l'éclat de votre vertu ; en faisant le bien, convainquez de mensonge tout ceux qui vous calomnient. Ainsi pourriez-vous dire avec le Psalmiste : " L'iniquité du méchant retombera sur sa tête. ". Repoussez ces hypocrites enjôleurs qui cherchent à vous prendre par leurs beaux discours et par toutes les ruses imaginables votre bien le plus précieux, c'est-à-dire votre honneur et l'excellence de votre réputation ! Oh ! fuyez, mesdames, fuyez cette folle passion qu'ils exaltent auprès de vous ! Fuyez-la ! Pour l'amour de Dieu, fuyez ! Rien de bon ne peut vous en arriver ; soyez certaines, au contraire, que même si le jeu en paraît plaisant, cela se terminera toujours à votre préjudice. Ne vous laissez jamais persuader du contraire, car c'est la stricte vérité. Souvenez-vous, chères amies, comment ces hommes vous accusent de fragilité, de légèreté et d'inconstance, ce qui ne les empêche point de déployer les ruses les plus sophistiquées et de s'évertuer par mille manières à vous séduire et à vous prendre, comme autant de bêtes dans leurs filets ! Fuyez, mesdames, fuyez ! Evitez ces liaisons, car sous

la gaieté se cachent les poisons les plus amers, ce qui entraînent la mort. Daignez, mes très vénérées dames, accroître et multiplier les habitantes de notre Cité en recherchant la vertu et en fuyant le vice, et réjouissez-vous dans le bien. Quant à moi, votre servante, ne m'oubliez pas dans vos prières, afin que Dieu m'accorde la grâce de vivre et de persévérer ici-bas en son saint service, et qu'à ma mort il me pardonne mes grandes fautes et m'accueille dans la joie éternelle. Qu'il étende sur vous toutes cette même grâce. Amen.

ICI FINIT LA TROISIEME ET DERNIERE PARTIE DU *LIVRE DE LA CITE DES DAMES*.

“ L'île d'Utopie a deux cent mille pas dans sa plus grande largeur, située à la partie moyenne. Cette largeur se rétrécit graduellement et symétriquement du centre aux deux extrémités, en sorte que l'île entière s'arrondit en un demi-cercle de cinq cents miles de tour, et présente la forme d'un croissant, dont les cornes sont éloignées de onze mille pas environ.

“ La mer comble cet immense bassin ; les terres adjacentes qui se développent en amphithéâtre y brisent la fureur des vents, y maintiennent le flot calme et paisible et donnent à cette grande masse d'eau l'apparence d'un lac tranquille. Cette partie concave de l'île est comme un seul et vaste port accessible aux navires sur tous les points.

“ L'entrée du golfe est dangereuse, à cause des bancs de sable d'un côté, et des écueils de l'autre. Au milieu s'élève un rocher visible de très loin, et qui pour cela n'offre aucun danger. Les Utopiens y ont bâti un fort, défendu par une bonne garnison. D'autres rochers, cachés sous l'eau, tendent des pièges inévitables aux navigateurs. Les habitants seuls connaissent les passages navigables, et c'est avec raison qu'on ne peut pénétrer dans ce détroit sans avoir un pilote utopien à son bord. Encore cette précaution serait-elle insuffisante, si des phares échelonnés sur la côte n'indiquaient la route à suivre. La simple transposition de ces phares suffirait pour détruire la flotte la plus nombreuse, en lui donnant une fausse direction.

“ A la partie opposée de l'île, on trouve des ports fréquents, et l'art et la nature ont tellement fortifié les côtes qu'une poignée d'hommes pourrait empêcher le débarquement d'une grande armée.

“ S'il faut en croire des traditions, pleinement confirmées, du reste, par la configuration du pays, cette terre ne fut pas toujours une île. Elle s'appelait autrefois Abraxa, et tenait au continent ; Utopus s'en empara et lui donna son nom.

“ Ce conquérant eut assez de génie pour humaniser une population grossière et sauvage, et pour en former un peuple qui surpasse aujourd'hui tous les autres en civilisation. Dès que la victoire l'eut rendu maître de ce pays, il fit couper un isthme de quinze mille pas, qui le joignait au continent ; et la terre d'Abraxa devint ainsi l'île d'Utopie. Utopus employa à l'achèvement de cette œuvre gigantesque les soldats de son armée aussi bien que les indigènes, afin que ceux-ci ne regardassent pas le travail imposé par le vainqueur comme une humiliation et un outrage. Des milliers de bras furent donc mis en mouvement, et le succès couronna bientôt l'entreprise. Les peuples voisins en furent frappés d'étonnement et de terreur, eux qui au commencement avaient traité cet ouvrage de vanité et de folie.

“ L'île d'Utopie contient cinquante-quatre villes spacieuses et magnifiques. Le langage, les mœurs, les institutions, les lois y sont parfaitement identiques. Les cinquante-quatre villes sont bâties sur le même plan, et possèdent les mêmes établissements, les mêmes édifices publics, modifiés suivant les exigences des localités. La plus courte distance entre ces villes est de vingt-quatre miles, la plus longue est une journée de marche à pied.

“ Tous les ans, trois vieillards expérimentés et capables sont nommés députés par chaque ville, et se rassemblent à Amarote, afin d'y traiter les affaires du pays. Amarote est la capitale de l'île ; sa position centrale en fait le point de réunion le plus convenable pour tous les députés.

“ Un minimum de vingt mille pas de terrain est assigné à chaque ville pour la consommation et la culture. En général, l'étendue du territoire est proportionnelle à l'éloignement des villes. Ces heureuses cités ne cherchent pas à reculer les limites fixées par la loi. Les habitants se regardent comme les fermiers, plutôt que comme les propriétaires du sol.

“ Il y a, au milieu des champs, des maisons commodément construites, garnies de toute espèce d'instruments d'agriculture, et qui servent d'habitations aux armées de travailleurs que la ville envoie périodiquement à la campagne.

“ La famille agricole se compose au moins de quarante individus, hommes et femmes, et de deux esclaves. Elle est sous la direction d'un père et d'une mère de famille, gens graves et prudents.

“ Trente familles sont dirigées par un *philarque*.

“ Chaque année, vingt cultivateurs de chaque famille retournent à la ville ; ce sont ceux qui ont fini leurs deux ans de service agricole. Ils sont remplacés par vingt individus qui n'ont pas encore servi. Les nouveaux venus reçoivent l'instruction de ceux qui ont déjà travaillé un an à la campagne, et, l'année suivante, ils deviennent instructeurs à leur tour. Ainsi, les cultivateurs ne sont jamais tout à la fois ignorants et novices, et la subsistance publique n'a rien à craindre de l'impéritie des citoyens chargés de l'entretenir.

“ Ce renouvellement annuel a encore un autre but, c'est de ne pas user trop longtemps la vie des citoyens dans les travaux matériels et pénibles. Cependant, quelques-uns prennent naturellement goût à l'agriculture, et obtiennent l'autorisation de passer plusieurs années à la campagne.

“ Les agriculteurs cultivent la terre, élèvent les bestiaux, amassent du bois, et transportent les approvisionnements à la ville voisine, par eau ou par terre. Ils ont un procédé extrêmement ingénieux pour se procurer une grande quantité de poulets : ils ne livrent pas aux poules le soin de couvrir leurs œufs ; mais ils les font éclore au moyen d'une chaleur artificielle convenablement tempérée. Et, quand le poulet a percé sa coque, c'est l'homme qui lui sert de mère, le conduit et sait le reconnaître. Ils élèvent peu de chevaux, et encore ce sont des chevaux ardents, destinés à la course, et qui n'ont d'autre usage que d'exercer la jeunesse à l'équitation.

“ Les bœufs sont employés exclusivement à la culture et au transport. Le bœuf, disent les Utopiens, n'a pas la vivacité du cheval, mais il le surpasse en patience et en force ; il est sujet à moins de maladies, il coûte moins à nourrir, et quand il ne vaut plus rien au travail, il sert encore pour la table.

“ Les Utopiens convertissent en pain les céréales ; ils boivent le suc du raisin, de la pomme, de la poire ; ils boivent aussi l'eau pure ou bouillie avec le miel et la réglisse qu'ils ont en abondance.

“ La quantité de vivres nécessaire à la consommation de chaque ville et de son territoire est déterminée de la manière la plus précise. Néanmoins, les habitants ne laissent pas de semer le grain et d'élever du bétail, beaucoup au-delà de cette consommation. L'excédent est mis en réserve pour les pays voisins.

“ Quant aux meubles, ustensiles de ménage, et autres objets qu'on ne peut se procurer à la campagne, les agriculteurs vont les chercher à la ville. Ils s'adressent aux magistrats urbains, qui les leur font délivrer sans échange ni retard. Tous les mois ils se réunissent pour célébrer une fête.

“ Lorsque vient le temps de la moisson, les *philarques* des familles agricoles font savoir aux magistrats des villes combien de bras auxiliaires il faut leur envoyer ; des nuées de moissonneurs arrivent, au moment convenu, et, si le ciel est serein, la récolte est enlevée presque en un seul jour. ”

François Rabelais
GARGANTUA

Chapitre LVII

Comment estoient reigles les Thelemites à leur maniere de vivre

Toute leur vie estoit employée non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir & franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit, beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le desir leur venoit ; nul ne les esueilloit, nul ne les parforçoit ny à boyre, ni à manger, ny à faire chose aultre quelconques. Ainsi l'avoit estably Gargantua. En leur reigle n'estoit que ceste clause

FAY CE QUE VOULDRAS,

Parce que gents liberes, bien nayz, bien instruitz, conversants en compaignies honnestes, ont par nature ung instinct & aguillon, qui tousjours les poulse à faictz vertueux et retire de vice, lequel ilz nommoient honneur". Iceux, quad par vile subjection & contraincte sont deprimez & asservuiz detournent la noble affection, par laquelle à vertu frachement tendoient, à deposer & enfraindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons tousjours choses defendues & convoytons ce qui nous est denié.

Par ceste liberté entrarent en louable emulation de faire tous ce qu'a ung seul voyaient plaire. Si quelqu'ung ou quelcune disoit : " Beuvons, " tous buvoient ; si disoit : " Jouons, " tous jouoient ; si disoit : " Allons à l'esbat es champs, " tous y alloient. Si c'estoit pour voller ou chasser, les dames, montées sus belles hacquenées avecq' leurs palefory gorrier, sus le poing, mignonement engantelé, portoient chascune ou ung espavier, ou ung laneret, ou ung esmerillon. Les hommes portoient les aultres oyseaulx.

Tant noblement estoient aprins qu'il n'estoit entre eulx celluy ne celle qui ne sceust lire, escripre, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq et six langaiges, & en icelles composer tant en carme, qu'en oraison solue. Jamais ne furent veuz chevaliers tant preux, tant galants, tant dextres à pied & à cheval, plus verts, mieulx remuants, mieulx manians tous bastons, que là estoient, jamais ne furent veues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main, à lagueille, à tout acte muliebres honnestes & liberes, que là estoient.

Par ceste raison, quand le temps venu estoit qu'aucun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parenst, ou pour aultres causes, voulust yssir hors, avecq' soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son devot, & estoient ensemble maries ; et si bien avoient vescu à Theleme en devotion & amytié, encores mieulx la continuoient ilz en mariage : & aultat s'entreaymoient ilz à la fin de leurs jours comme le premier de leurs nopces.

Tomasso Campanella.

LA CITE DU SOLEIL OU IDEE D'UNE REPUBLIQUE PHILOSOPHIQUE

Le génois

Au milieu de la vaste plaine, dont je t'ai parlé, s'élève une immense colline sur laquelle s'échelonne la plus grande partie de la ville qui s'étend bien au-delà du pied de la montagne, car elle a un diamètre de plus de deux miles et un circuit de sept. Joins à cela, pour te faire une idée de sa grandeur, qu'à cause de la convexité de la colline, elle contient plus d'édifices que si elle était dans la plaine. La cité est divisée en sept cercles immenses qui portent les noms des sept planètes. On va de l'un à l'autre de ces cercles par quatre rues et quatre portes qui correspondent aux quatre points cardinaux. La ville est ainsi bâtie que, si l'on s'emparait du premier cercle, il faudrait redoubler d'efforts pour se rendre maître du second, et encore plus pour le troisième, et ainsi de suite, car il faudrait la prendre sept fois pour la vaincre. Je pense, quant à moi, qu'on ne pourrait pas même forcer la première enceinte, tant elle est solide, flanquée de terre-pleins, munie de toute sorte de défenses, telles que tours, bombardes et fossés.

J'entrai dans la cité par la porte du Septentrion, qui est recouverte de fer et ainsi faite qu'on peut la lever, la baisser et la fermer solidement, grâce aux rainures habilement ménagées dans les murs massifs, et je me trouvai dans un espace de soixante-dix pieds, qui sépare la première muraille de la seconde. De là on voit d'immenses palais tous unis par le mur du second cercle, de manière à ce qu'ils paraissent ne former qu'un seul bâtiment. Du milieu de la hauteur de ces palais s'avancent de larges corniches qui font tout le tour du mur circulaire et qui servent de terrasses. Elles sont soutenues par de grandes colonnes qui forment, au-dessous des terrasses, un élégant portique semblable à un péristyle ou aux cloîtres qu'on voit dans les couvents. Les palais n'ont d'entrée inférieure qu'en dedans, du côté concave de la muraille. On pénètre de plain-pied dans le bas, et l'on monte dans de vastes galeries, toutes semblables entre elles, par des escaliers de marbre. Ces galeries communiquent avec la partie la plus élevée, qui est fort belle et percée de fenêtres du côté convexe ainsi que du côté concave. Ces étages supérieurs se distinguent par des murailles plus minces, car le mur convexe, c'est-à-dire l'extérieur, a une épaisseur de huit palmes, et le concave de trois ; les murs intérieurs n'ont qu'une palme ou une palme et demie. Ayant traversé cette enceinte, on se trouve sur une seconde esplanade plus étroite d'environ trois pieds que la première ; le premier mur du second cercle est orné de terrasses semblables. Un second mur renferme également les palais à l'intérieur. Cette enceinte a, comme l'autre, un péristyle, et les galeries où sont les portes des étages supérieurs renferment des peintures admirables. On arrive ainsi jusqu'au dernier cercle en traversant des esplanades, toutes pareilles, et de doubles murs, renfermant les palais, ornés de terrasses et de galeries soutenues par des colonnes, toujours sur un plan uni. Cependant, entre la porte extérieure et la porte intérieure de chaque enceinte, on monte quelques marches, mais elles sont faites de telle sorte qu'elles sont presque insensibles, car la pente est oblique et les degrés sont à peine séparés l'un de l'autre par leur élévation. Sur le sommet de la colline se trouve un plateau vaste et plane, et au milieu un temple admirablement construit.

L'hospitalier

Continue, je t'en supplie, continue.

Le génois

Ce temple est circulaire et n'est pas entouré d'un mur, mais de fortes colonnes d'un travail exquis. Un grand dôme, qui en supporte un plus petit, s'élève soutenu par elles, et dans ce dernier on a pratiqué une ouverture qui se trouve directement au-dessus de l'autel unique placé au milieu du temple, dont la circonférence est de plus de trois cent cinquante pieds. Au-dessus des chapiteaux des colonnes s'avance une corniche de près de huit pieds, soutenue par un autre rang de colonnes ayant pour base un mur haut de trois pieds. Entre ce mur et les premières colonnes est une galerie dont le pavé est très précieux. Dans la partie concave du mur, percé de larges portes, sont des sièges massifs, et entre les colonnes intérieures, qui soutiennent le temple, des sièges mobiles et gracieux. On ne voit sur l'autel qu'un vaste globe sur lequel est dépeint le firmament, et un autre globe représentant la terre. Dans l'intérieur du grand dôme on a représenté toutes les étoiles du ciel, depuis la première jusqu'à la sixième grandeur. Trois vers, écrits sous chacune d'elles, disent leurs noms et l'influence qu'elles ont chacune sur les choses terrestres. Les pôles et les cercles, grands et petits, y sont aussi peints suivant leur horizon, mais incomplètement, puisque la moitié du globe manque, le dôme n'étant qu'une demi-sphère. On peut se perfectionner dans la science par l'inspection des globes qui sont sur l'autel. Le pavé est resplendissant de pierres précieuses. Sept lampes d'or, qui portent le nom des planètes, brûlent toujours. Sur le temple, le petit dôme est entouré de petites cellules, et un grand nombre d'autres cellules, vastes et belles, habitées par quarante-neuf prêtres et religieux, sont bâties sur la plate-forme ou terrasse formée par la corniche qui entoure le

temple. Au sommet de la petite coupole est une girouette très mobile qui indique jusqu'à trente-six directions des vents. C'est à l'aide de cette girouette qu'ils connaissent si l'année sera bonne ou mauvaise pour leur climat, et toutes les variations du temps sur terre et sur mer. On conserve, au-dessous de la girouette, un livre écrit avec des lettres d'or traitant de ces matières-là.

Chapitre XXXII

“ C’est chose merveilleuse d’ouïr ce que content les historiens d’iceux Garamantes, c’est à savoir que toutes les maisons étaient égales, tous les hommes allaient vêtus d’une manière, ils n’étaient point plus anciens les uns que les autres, en manger ils n’étaient point gourmands ni ivrognes à boire vin, de plaids et noises étaient totalement étranges, ils ne souffraient entre eux aucun homme qui fût oisif, ils n’avaient nulles armes, parce qu’ils n’avaient nul ennemi. Et finalement ils parlaient peu de paroles, et ce qu’ils disaient était toujours vrai. ”

Chapitre XXIII

Des propos qu’eut un des sages des Garamantes au grand Roi Alexandre

“ C’est une coutume, Roi Alexandre, entre les Garamanes, de peu souvent parler les uns aux autres, et quasi de jamais ne parler avec les étrangers, et spécialement s’ils sont hommes scandaleux et mutins : parce que la langue du mauvais homme n’est autre chose, sinon démonstration publique du cœur marri et déplaisant. Quand l’on nous dit que tu venais en ce pays, incontinent nous déterminâmes de [...] ne te recevoir, ni nous mettre à te résister, ni hausser les yeux à te regarder, ni ouvrir la bouche pour te parler, ni mouvoir les mains pour t’ennuyer, ni élever guerre pour t’offenser. ” [...]

“ Ce que nous dirons, servira plus à *améliorer ta vie*, qu’à te désister de la conquête de notre pays. ” [...].

“ Vous autres qui êtes Grecs nous appelez barbares, parce que nous demeurons et habitons aux montagnes : mais je dis en ce cas, que nous nous réjouissons d’être barbares aux langues, et d’être Grecs aux œuvres : et non comme vous qui avez les langues des Grecs, et faites œuvres de barbares : parce que celui qui fait bien et parle mal n’est point barbare : mais c’est celui qui a la langue bonne et la vie mauvaise. Puisque j’ai commencé, afin que rien ne reste à dire, je te veux avertir quelle est notre loi et notre vie, et ne t’émerveilles [pas] de l’ouïr dire, mais émerveilles [toi] de le voir pour l’entretenir et garder : parce que ceux qui [louent] les œuvres de vertu sont infinis, et ceux qui les gardent et observent sont bien peu. Je te fais savoir, Alexandre, que nous avons peu de vie, peu de gens, peu de terre, peu de biens, peu de convoitise, peu de lois, peu de maisons, peu d’amis, et surtout, point d’ennemis : parce que l’homme sage doit être d’un seul ami et de nul ennemi.

Avec tout ceci nous avons entre nous autres grande fraternité, bonne paix, grand amour, grand repos, et surtout, grand contentement : parce que [mieux] vaut le repos de la sépulture, que d’être mal content de sa vie. Nos lois sont peu [nombreuses], mais à notre avis et opinion, elles sont bonnes, et sont encloses en six paroles seulement, ainsi qu’il ensuit :

— Nous ordonnons que nos enfants ne fassent pas plus de lois que nous, leurs pères, leur laissons : parce que les lois nouvelles font oublier les bonnes coutumes anciennes.

— Nous ordonnons que nos successeurs ne tiendront pas plus de deux Dieu, desquels l’un sera pour la vie et l’autre pour la mort : parce que mieux vaut un Dieu servi véritablement, que plusieurs Dieux servis *follement*.

— Nous ordonnons que tous soient vêtus d’un drap, et se chaussent d’une sorte : et l’un n’ait pas plus d’habits que l’autre, parce que la variété des vêtements engendre *folie* entre les gens.

— Nous ordonnons que quand une femme mariée aura eu trois enfants, elle soit séparée d’avec son mari : parce que l’abondance d’enfants fait les hommes avoir convoitise : et si une femme enfantait plus d’enfants, qu’aussitôt devant ses yeux ils soient sacrifiés aux Dieux.

— Nous ordonnons que tous les hommes et toutes les femmes aiment la vérité par-dessus toutes choses : et si l’un était pris en quelque menterie, sans être autrement pris de remords, qu’aussitôt il meure pour avoir menti : parce qu’un seul menteur suffit à perdre tout un peuple.

— Nous ordonnons qu’aucune femme ne vive plus de quarante ans, et que l’homme vive jusques à cinquante, et s’ils n’étaient morts pour lors, qu’ils soient sacrifiés aux Dieux : parce que c’est aux hommes grande occasion d’être vicieux, de penser qu’ils doivent vivre longtemps.

“ Nous avons également des maisons consacrées aux erreurs des sens ; là, nous produisons de prodigieux tours de passe-passe, de trompeuses apparitions de fantômes, des impostures et des illusions, et nous en montrons le caractère fallacieux. Vous n’aurez certainement pas de peine à croire que nous, qui possédons tant de choses merveilleuses qui sont pourtant tout à fait naturelles, nous serions capables, dans un grand nombre de circonstances, de tromper les sens, si seulement nous voulions maquiller lesdites choses en travaillant à les faire paraître plus miraculeuses qu’elles ne sont. Mais nous détestons toute tromperie et tout mensonge, à un point tel que nous avons sévèrement interdit à tous nos confrères, sous peine de déshonneur et d’amendes, de présenter, enjolivé ou rendu plus imposant qu’il n’est, quelque phénomène naturel que ce soit. Ils doivent au contraire présenter les choses telles quelles, sans adultération, sans leur prêter en rien une allure usurpée de prodige.

“ Telles sont, mon fils, les richesses de la Maison de Salomon.

“ Voyons maintenant quels sont les divers emplois et charges des membres de notre Société. Nous avons douze collègues qui voyagent à l’étranger et qui nous rapportent des livres, des échantillons et des exemples d’expériences de toutes les régions du monde, ceci en se faisant passer pour des gens d’autres nationalités, puisque nous cachons la nôtre. Nous les appelons les Marchands de Lumière.

“ Nous en avons trois qui rassemblent les expériences qu’on peut trouver dans tous les livres. Nous les appelons les Pilleurs.

“ Nous en avons trois qui rassemblent toutes les expériences touchant aux arts mécaniques, aux sciences libérales et aux procédés qui ne sont pas constitués en arts. Nous les appelons les Artisans.

“ Nous en avons trois qui essaient de nouvelles expériences, selon ce qu’ils jugent bon eux-mêmes. Nous les appelons les Mineurs.

“ Nous en avons trois qui arrangent dans des rubriques et des tables les expériences des quatre premiers groupes, afin de mieux nous éclairer sur la façon de tirer de tout cela des remarques et des axiomes. Nous les appelons les Compilateurs.

“ Nous en avons trois qui s’appliquent à examiner les expériences des autres, et cherchent la façon d’en retirer des choses utiles et applicables à la conduite de la vie ; d’en tirer des connaissances susceptibles de servir dans des travaux et diverses opérations, mais aussi dans la mise en évidence des causes ; d’en tirer encore des procédés de prédiction naturelle et des moyens clairs et faciles pour découvrir quelles sont les propriétés et les parties cachées des corps. Nous les appelons les Donateurs ou Bienfaiteurs.

“ Puis, après que notre Société en son entier s’est consultée dans diverses réunions consacrées à l’examen des travaux précédents et des collections d’expériences qu’ils ont permis de rassembler, trois membres de cette Société sont chargés de proposer de nouvelles expériences, qui, étant éclairantes à un niveau plus élevé, permettent d’entrer plus avant dans les secrets de la Nature. Nous les appelons les Flambeaux.

“ Nous en avons trois autres qui exécutent les expériences commandées par les précédents, puis qui en font un compte rendu. Nous les appelons les Greffeurs.

“ Enfin, nous en avons trois qui portent plus haut les découvertes que les expériences précédentes ont permis de faire en les transformant en remarques, axiomes et aphorismes d’un niveau plus élevé. Ceux-là, nous les appelons les Interprètes de la Nature.

“ Nous avons aussi, vous imaginez bien, des novices et des apprentis, afin que le remplacement des hommes qui se consacrent à ces recherches soit toujours assuré ; sans parler d’un grand nombre de serviteurs et de domestiques, hommes et femmes. Et nous faisons aussi ceci : nous tenons des consultations pour décider quelles sont, parmi les inventions et les expériences que nous avons faites, celles qui seront rendues publiques et celles qui ne le seront pas ; et nous sommes tous astreints à un serment par lequel nous jurons le silence, de sorte que les choses qui doivent, à notre avis, être tenues secrètes restent bien celées – bien qu’ils nous arrive parfois de révéler à l’Etat certaines de celles-ci, mais non toutes.

“ Voici maintenant quels sont nos rites et nos cérémonies : nous avons deux galeries, très longues et très belles. Dans l’une, nous exposons toutes sortes de modèles et d’échantillons, des inventions particulièrement rares et de grande importance. Dans l’autre, nous exposons les statues des plus insignes inventeurs. Là, on voit la statue de votre Christophe Colomb, qui découvrit les Indes Occidentales ; celle de l’homme qui inventa les bateaux ; celle de ce moine de chez vous qui inventa la poudre à canon et l’artillerie ; celle de l’inventeur de la musique, l’inventeur de l’écriture, celui de l’imprimerie, celui auquel nous devons les relevés en astronomie, l’inventeur du travail des métaux, du verre, de l’exploitation du ver à soie, du vin, du blé et du pain, l’inventeur des sucres, notre connaissance de tous ces inventeurs s’appuyant d’ailleurs sur une tradition plus sûre que la vôtre. On y voit ensuite des statues de divers de nos compatriotes, auteurs d’inventions excellentes ; mais, puisque vous ne les

avez pas vues, il serait trop long de vous les décrire, et de plus vous risqueriez fort de vous en faire une idée erronée en vous efforçant d'entendre ces descriptions. Ainsi donc, pour chaque invention présentant quelque valeur, nous érigeons une statue à l'inventeur, et nous le comblons d'honneurs et de largesses. Certaines de ces statues sont faites de bronze, d'autres de marbre et de jaspe, d'autres encore de cèdre ou d'autres bois précieux, rehaussés d'or et d'ornements divers, d'autres enfin de fer, d'argent ou d'or.

“ Nous avons certains hymnes et offices religieux par lesquels quotidiennement nous louons Dieu et lui rendons grâces pour ses œuvres admirables, et nous avons aussi des textes de prières destinées à implorer son secours et sa bénédiction, afin qu'il répande la lumière sur nos travaux et fasse que nous les employions toujours à des fins bonnes et saintes.

“ Enfin, nous faisons des tournées dans les principales villes du royaume. Au cours de ces visites, quand l'occasion s'en présente, et quand nous le jugeons bon, nous rendons publique telle ou telle nouvelle invention utile. Nous leur annonçons aussi, par des procédés de prédiction naturelle, les maladies, épidémies, invasions d'animaux nuisibles, disettes, tempêtes, tremblements de terre, vastes inondations, comètes, ainsi que les températures de l'année et diverses autres choses. Après quoi, nous conseillons les habitants sur les mesures à prendre pour prévenir ces événements ou y remédier.

Quand il eut dit cela, il se leva. Moi, comme on me l'avait prescrit, je m'agenouillai. Il posa sa main droite sur ma tête et dit :

“ Que Dieu te bénisse, mon fils, et qu'il bénisse le récit que je viens de faire. Je t'accorde la permission de le faire connaître pour le plus grand bien des autres nations : nous, ici, nous sommes dans le sein de Dieu, une terre inconnue du reste du monde. ”

Là-dessus, il me quitta, non sans m'avoir octroyé, en cadeau, pour mes compagnons et moi, une somme d'environ deux mille ducats. Ils prodiguent ainsi, chaque fois qu'ils en ont l'occasion, de grandes largesses.

De la terre à la lune

Quand j'eus percé selon le calcul que j'ai fait depuis beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la terre d'avec la lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon, encore ne m'en fussé-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien à la vérité que je ne retombais pas vers notre monde ; car encore que je me trouvasse entre deux lunes, et que je remarquasse fort bien que je méloignais de l'une à mesure que je m'approchais de l'autre, j'étais assuré que la plus grande était notre globe ; pour ce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du soleil venant à confondre la diversité des corps et des climats, il ne m'avait plus paru que comme une grande plaque d'or. Cela me fit imaginer que je baissais vers la lune, et je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avais commencé de choir qu'après les trois quarts du chemin. " Car, disais-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité soit aussi moins étendue, et que par conséquent j'aie senti plus tard la force de son centre. "

Enfin, après avoir été fort longtemps à tomber, à ce que je préjugeai, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer, le plus loin dont je me souviens, c'est que je me trouvai sous un arbre embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses que j'avais éclatées par ma chute, et le visage mouillé d'une pomme qui s'était écachée contre.

Le paradis terrestre

Par bonheur, ce lieu-là était, comme vous le saurez bientôt, le paradis terrestre, et l'arbre sur lequel je tombai se trouva justement l'arbre de vie. Ainsi vous pouvez bien juger que sans ce hasard, je serais mille fois mort. J'ai souvent fait depuis réflexion sur ce que le vulgaire assure qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé auparavant de toucher la terre ; et j'ai conclu de mon aventure qu'il en avait menti, ou bien qu'il fallait que le jus énergique de ce fruit, qui m'avait coulé dans la bouche, eût rappelé mon âme qui n'était pas loin de mon cadavre, encore tout tiède, et encore disposé aux fonctions de la vie. En effet, sitôt que je fus à terre ma douleur s'en alla avant même de se peindre en ma mémoire ; et la faim, dont pendant mon voyage j'avais été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un léger souvenir de l'avoir perdue.

A peine quand je fus relevé, eus-je observé la plus large des quatre grandes rivières qui forment un lac en la bouchant, que l'esprit ou l'âme invisible des simples qui s'exhalent sur cette contrée me vint réjouir l'odorat ; et je connus que les cailloux n'y étaient ni durs ni raboteux, et qu'ils avaient soin de s'amollir quand on marchait dessus. Je rencontrai d'abord une étoile de cinq avenues, dont les arbres par leur excessive hauteur semblaient porter au ciel un parterre de haute futaie. En promenant mes yeux de la racine au sommet, puis les précipitant du faite jusqu'au pied, je doutais si la terre les portait ou si eux-mêmes ne portaient point la terre pendue à leurs racines ; on dirait que leur front superbement élevé plie comme par force sous la pesanteur des globes célestes dont on dirait qu'ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant ; leurs bras étendus vers le ciel témoignaient en l'embrassant demander aux astres la bénignité toute pure de leurs influences, et la recevoir, auparavant qu'elles aient rien perdu de leur innocence, au lit des éléments.

Les printemps éternels

Là de tous côtés les fleurs sans avoir eu d'autre jardinier que la nature respirent une haleine si douce, quoique sauvage, qu'elle réveille et satisfait l'odorat ; là l'incarnat d'une rose sur l'églantier, et l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre ; là le printemps compose toutes les saisons ; là ne germe point de plante vénéneuse que sa naissance ne trahisse sa conversation ; là les ruisseaux par un agréable murmure racontent leurs voyages aux cailloux ; là mille petites gosiers emplumés font retentir la forêt au bruit de leurs mélodieuses chansons ; et la trémoussante assemblée de ces divins musiciens est si générale, qu'il semble que chaque feuille dans le bois ait pris la langue et la figure d'un rossignol ; l'Echo prend tant de plaisir à leurs airs, qu'on dirait à les lui entendre répéter, qu'elle ait envie de les apprendre.

A côté de ce bois se voient deux prairies, dont le vert-gai continu fait une émeraude à perte de vue. Le mélange confus des peintures que le printemps attache à cent petites fleurs en égare les nuances l'une dans l'autre avec une si agréable confusion, qu'on ne sait si ces fleurs agitées par un doux zéphyr courent plutôt après elles-

mêmes, qu'elles ne fuient pour échapper aux caresses de ce vent folâtre. On prendrait même cette prairie pour un océan, à cause qu'elle est comme une mer qui n'offre point de rivage, en sorte que mon œil épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord y envoyait virement ma pensée ; et ma pensée doutant que ce fût l'extrémité du monde se voulait persuader que des lieux si charmants avaient peut-être forcé le ciel de se joindre à la terre. Au milieu d'un tapis si vaste et si plaisant, court à bouillons d'argent une fontaine rustique qui couronne ses bords d'un gazon émaillé de bassinets, de violettes, et de cent autres petites fleurs, qui semblent se presser à qui s'y mirera la première : elle est encore au berceau, car elle ne vient que de naître, et sa face jeune et polie ne montre pas seulement une ride. Les grands cercles qu'elle promène en revenant mille fois sur soi-même montrent que c'est bien à regret qu'elle sort de son pays natal ; et comme si elle eût été honteuse de se voir caressée auprès de sa mère, elle repoussa en murmurant ma main qui la voulait toucher. Les animaux qui s'y venaient désaltérer, plus raisonnables que ceux de notre monde, témoignaient être surpris de voir qu'il faisait grand jour vers l'horizon, pendant qu'ils regardaient le soleil aux antipodes, et n'osaient se pencher sur le bord, de crainte qu'ils avaient de tomber au firmament.

Il faut que je vous avoue qu'à la vue de tant de belles choses je me sentis chatouillé de ces agréables douleurs qu'on dit que sent l'embryon à l'infusion de son âme. Le vieux poil me tomba pour faire place à d'autres cheveux plus épais et plus déliés. Je sentis ma jeunesse se rallumer, mon visage devenir vermeil, ma chaleur naturelle se remêler doucement à mon humide radical ; enfin je reculai sur mon âge environ quatorze ans.

Histoire d'Elie

J'avais cheminé demi-lieue à travers une forêt de jasmins et de myrtes quand j'aperçus couché à l'ombre je ne sais quoi qui remuait : c'était un jeune adolescent, dont la majestueuse beauté me força presque à l'adoration. Il se leva pour m'en empêcher : " Et ce n'est pas à moi, s'écria-t-il, c'est à Dieu que tu dois ces humilités ! – Vous voyez une personne, lui répondis-je, consternée de tant de miracles, que je ne sais par lequel débiter mes admirations ; car venant d'un monde que vous prenez sans doute ici pour une lune, je pensais être abordé dans un autre que ceux de mon pays appellent la lune aussi ; et voilà que je me trouve en paradis aux pieds d'un Dieu qui ne veut pas être adoré, et d'un étranger qui parle ma langue. – Hormis la qualité de Dieu, me répliqua-t-il, dont je ne suis que la créature, ce que vous dites est véritable ; cette terre-ci est la lune que vous voyez de votre globe ; et ce lieu-ci où vous marchez est le paradis, mais c'est le paradis terrestre où n'ont jamais entré que six personnes : Adam, Eve, Enoch, moi qui suis le vieil Elie, saint Jean l'Évangéliste, et vous. Vous savez bien comment les deux premiers en furent bannis, mais vous ne savez pas comment ils arrivèrent en votre monde. Sachez donc qu'après avoir tâté tous deux de la pomme défendue, Adam, qui craignait que Dieu, irrité par sa présence, en rengregeât sa punition, considéra la lune, votre terre, comme le seul refuge où il se pouvait mettre à l'abri des poursuites de son Créateur.

Or en ce temps-là, l'imagination chez l'homme était si forte, pour n'avoir point encore été corrompue, ni par les débauches, ni par la crudité des aliments, ni par l'altération des maladies, qu'étant alors excité au violent désir d'aborder cet asile, et que sa masse étant devenue légère par le feu de cet enthousiasme, il y fut enlevé de la même sorte qu'il s'est vu des philosophes, leur imagination fortement tendue à quelque chose, être emportés en l'air par des ravissements que vous appelez extatiques. Eve, que l'infirmité de son sexe rendait plus faible et moins chaude, n'aurait pas eu sans doute l'imagination assez vigoureuse pour vaincre par la contention de sa volonté le poids de la matière, mais parce qu'il y avait très peu qu'elle avait été tirée du corps de son mari, la sympathie dont cette moitié était encore liée à son tout la porta vers lui à mesure qu'il montait, comme l'ambre se fait suivre de la paille, comme l'aimant se tourne au septentrion d'où il a été arraché, et Adam attira cette partie de lui-même comme la mer attire les fleuves qui sont sortis d'elle. Arrivés qu'ils furent en votre terre, ils s'habituerent entre la Mésopotamie et l'Arabie : les Hébreux l'ont connu sous le nom d'Adam et les idolâtres sous le nom de Prométhée, que les poètes feignirent avoir dérobé le feu du ciel, à cause de ses descendants qu'il engendra pourvus d'une âme aussi parfaite que celle dont Dieu l'avait rempli.

L'ascension d'Enoch

" Ainsi pour habiter votre monde, le premier homme laissa celui-ci désert ; mais le Tout-Sage ne voulut pas qu'une demeure si heureuse restât sans habitants : il permit peu de siècles après qu'Enoch ennuyé de la compagnie des hommes, dont l'innocence se corrompait, eut envie de les abandonner. Mais ce saint personnage toutefois ne jugea point de retraite assurée contre l'ambition de ses parents qui s'égorgeaient déjà pour le partage de votre monde, sinon la terre bienheureuse, dont jadis, Adam son aïeul lui avait tant parlé. Toutefois comment y aller ? L'échelle de Jacob n'était pas encore inventée ! La grâce du Très-Haut y suppléa, car elle fit

qu'Enoch s'avisait que le feu du ciel descendait sur les holocaustes des justes et de ceux qui étaient agréables devant la face du Seigneur, selon la parole de sa bouche : "L'odeur des sacrifices du juste est montée jusques à moi." Un jour que cette flamme divine était acharnée à consumer une victime qu'il offrait à l'Éternel, de la vapeur qui s'exhalait il remplit deux grands vases qu'il lutta hermétiquement, et se les attacha sous les aisselles. La fumée aussitôt qui tendait à s'élever droit à Dieu, et qui ne pouvait que par miracle pénétrer le métal, poussa les vases en haut, et de la sorte enlevèrent avec eux ce saint homme. Quand il fut monté jusques à la lune, et qu'il eut jeté les yeux sur ce beau jardin, un épanouissement de joie presque surnaturelle lui fit connaître que c'était le paradis terrestre où son grand-père avait autrefois demeuré. Il délia promptement les vaisseaux qu'il avait ceints comme des ailes autour de ses épaules, et le fit avec tant de bonheur, qu'à peine était-il en l'air quatre toises au-dessus de la lune, qu'il prit congé de ses nageoires. L'élévation cependant était assez grande pour le beaucoup blesser, sans le grand tour de sa robe, où le vent s'engouffra, et l'ardeur du feu de la charité qui le soutint aussi jusqu'à ce qu'il eût mis pied à terre. Pour les deux vases ils montèrent jusqu'à ce que Dieu les enchâssât dans le ciel où ils sont demeurés : et c'est ce qu'aujourd'hui vous appelez les Balances, qui nous montrent bien tous les jours qu'elles sont encore pleines des odeurs du sacrifice d'un juste par les influences favorables qu'elles inspirent sur l'horoscope de Louis de Juste, qui eut les Balances pour ascendant.

Le déluge

" Enoch n'était pas encore toutefois en ce jardin ; il n'y arriva que quelque temps après. Ce fut alors que déborda le déluge, car les eaux où votre monde s'engloutit montèrent à une hauteur si prodigieuse que l'arche voguait dans les dieux à côté de la lune. Les humains aperçurent ce globe par la fenêtre, mais la réflexion de ce grand corps opaque s'affaiblissant à cause de leur proximité qui partageait sa lumière, chacun d'eux crut que c'était un canton de la terre qui n'avait pas été noyé. Il n'y eut qu'une fille de Noé, nommée Achab qui, à cause peut-être qu'elle avait pris garde qu'à mesure que le navire haussait il approchaient de cet astre, soutint à cor et à cri qu'assurément c'était la lune. On eut beau lui représenter que la sonde jetée, on n'avait trouvé que quinze coudées d'eau, elle répondit que le fer avait donc rencontré le dos d'une baleine qu'ils avaient pris pour la terre : que, quant à elle, qu'elle était bien assurée que c'était la lune en propre personne qu'ils allaient aborder. Enfin comme chacun opine pour son semblable, toutes les autres femmes se le persuadèrent en suite.

La femme et la lune

" Les voilà donc malgré la défense des hommes qui jettent l'esquif en mer. Achab était la plus hasardeuse ; aussi voulut-elle la première essayer le péril. Elle se lance allègrement dedans, et tout son sexe l'allait joindre, sans une vague qui sépara le bateau du navire. On eut beau crier après elle, l'appeler cent fois lunatique, protester qu'elle serait cause qu'un jour on reprocherait à toutes les femmes d'avoir dans la tête un quartier de la lune, elle se moqua d'eux. La voilà qui voque hors du monde. Les animaux suivirent son exemple, car la plupart des oiseaux qui se sentirent l'aile assez forte pour risquer le voyage, impatients de la première prison dont on eût encore arrêté leur liberté, donnèrent jusque-là. Des quadrupèdes même, les plus courageux, se mirent à la nage. Il en était sorti près de mille, avant que les fils de Noé pussent fermer les étables que la foule des animaux qui s'échappaient tenait ouvertes. La plupart abordèrent ce nouveau monde. Pour l'esquif, il alla donner contre un coteau fort agréable où la généreuse Achab descendit, et, joyeuse d'avoir connu qu'en effet cette terre-là était la lune, ne voulut point se rembarquer pour rejoindre ses frères. Elle s'habitua quelque temps dans une grotte, et comme un jour elle se promenait, balançant si elle serait fâchée d'avoir perdu la compagnie des siens ou si elle en serait bien aise, elle aperçut un homme qui abattait du gland. La joie d'une telle rencontre le fit voler aux embrassements ; elle en reçut de réciproques, car il y avait encore plus longtemps que le vieillard n'avait vu de visage humain. C'était Enoch le Juste. Ils vécurent ensemble, et sans que le naturel impie de ses enfants et l'orgueil de sa femme l'obligeassent de se retirer dans les bois, ils auraient achevé ensemble de filer leurs jours avec toute la douceur dont Dieu bénit le mariage des justes.

La révélation

" Là, tous les jours, dans les retraites les plus sauvages de ces affreuses solitudes, ce bon vieillard offrait à Dieu un esprit épuré, son cœur en holocauste, quand de l'arbre de science que vous savez qui est en ce jardin, un jour étant tombé une pomme dans la rivière au bord de laquelle il est planté, elle fut portée à la merci des vagues hors le paradis, en un lieu où le pauvre Enoch, pour sustenter sa vie, prenait du poisson à la pêche. Ce beau fruit

fut arrêté dans le filet, il le mangea. Aussitôt il connut où était le paradis terrestre, et par des secrets que vous ne sauriez concevoir si vous n'avez mangé comme lui de la pomme de science, il y vint demeurer.

A la recherche de la parfaite philosophie

“ Il faut maintenant que je vous raconte la façon dont j'y suis venu : Vous n'avez pas oublié, je pense, que je me nomme Elie, car je vous l'ai dit naguère. Vous saurez donc que j'étais en votre monde et que j'habitais avec Elisée, un Hébreu comme moi, sur les bords du Jourdain, où je vivais parmi les livres d'une vie assez douce pour ne la pas regretter encore qu'elle s'écoulât. Cependant plus les lumières de mon esprit croissaient, plus croissait aussi la connaissance de celles que je n'avais point. Jamais nos prêtres ne me ramentevaient l'illustre Adam que le souvenir de sa philosophie parfaite ne me fit soupirer. Je désespérais de la pouvoir acquérir, quand un jour après avoir sacrifié pour l'expiation des faibles de mon être mortel, je m'endormis et l'ange du Seigneur m'apparut en songe ; aussitôt que je fus éveillé, je ne manquai pas de travailler aux choses qu'il m'avait prescrites : je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, je le mis au fourneau ; puis lorsqu'il fut bien purgé, précipité et dissous, j'en tirai l'attractif calciné, et le réduisis à la grosseur d'environ une balle médiocre.

L'ascension alchimique

“ En suite de ces préparations, je fis construire un chariot de fer fort léger et, de là à quelques mois, tous mes engins étant achevés, j'entrai dans mon industrielle charrette. Vous me demandez possible à quoi bon tout cet attirai ? Sachez que l'ange m'avait dit en songe que si je voulais acquérir une science parfaite comme je la désirais, je montasse au monde de la lune, où je trouverais dedans le paradis d'Adam l'arbre de science, parce que aussitôt que j'aurais tâté de son fruit mon âme serait éclairée de toutes les vérités dont une créature est capable. Voilà donc le voyage pour lequel j'avais bâti mon chariot. Enfin je montai dedans et lorsque je fut bien ferme et bien appuyé sur le siège, je ruai fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or, la machine de fer que j'avais forgée tout exprès plus massive au milieu qu'aux extrémités fut enlevée aussitôt, et dans un parfait équilibre, à cause qu'elle se poussait toujours plus vite par cet endroit. Ainsi donc à mesure que j'arrivais où l'aimant m'avait attiré, je rejetais aussitôt ma boule en l'air au-dessus de moi. – Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous votre balle si droit au-dessus de votre chariot, qu'il ne se trouvât jamais à côté ? – Je ne vois point de merveille en cette aventure, me dit-il ; car l'aimant, poussé qu'il était en l'air, attirait le fer droit à soi ; et par conséquent il était impossible que je montasse jamais à côté. Je vous dirai même que tenant ma boule en ma main, je ne laissais pas de monter, parce que le chariot courait toujours à l'aimant que je tenais au-dessus de lui ; mais la saillie de ce fer pour s'unir à ma boule était si violente qu'elle me faisait plier le corps en double, de sorte que je n'osai tenter qu'une fois cette nouvelle expérience. A la vérité c'était un spectacle à voir bien étonnant, car l'acier de cette maison volante, que j'avais poli avec beaucoup de soin, réfléchissait de tous côtés la lumière du soleil si vive et si brillante, que je croyais moi-même être tout en feu. Enfin après avoir beaucoup rué et volé après mon coup, j'arrivai comme vous avez fait en un terme où je tombais vers ce monde-ci ; et pour ce qu'en cet instant je tenais ma boule bien serrée entre mes mains, ma machine dont le siège me pressait pour approcher de son attractif ne me quitta point : tout ce qui me restait à craindre, c'était de me rompre le col : mais pour m'en garantir, je rejetais ma boule de temps en temps, afin que la violence de la machine retenue par son attractif se ralentît, et qu'ainsi ma chute fût moins rude, comme en effet, il arriva ; car quand je me vis à deux ou trois cents toises près de terre, je lançai ma balle de tous côtés à fleur du chariot, tantôt deçà, tantôt delà, jusqu'à ce que mes yeux découvrirent le paradis terrestre ; aussitôt je la jetai au-dessus de moi, et ma machine l'ayant suivie, je la quittai, et me laissai tomber d'un autre côté le plus doucement que je pus sur le sable, de sorte que ma chute ne fut pas plus violente que si je fusse tombé de ma hauteur. Je ne vous représenterai pas l'étonnement dont me saisit la vue des merveilles qui sont céans, parce qu'il fut à peu près semblable à celui dont je vous viens de voir consterné.

L'arbre de vie

“ Vous saurez seulement que je rencontrai, dès le lendemain, l'arbre de vie par le moyen duquel je m'empêchai de vieillir. Il consuma bientôt et fit exhaler le serpent en fumée. ”

A ces mots, “ Vénérable et sacré patriarche, lui dis-je, je serais bien aise de savoir ce que vous entendez par ce serpent qui fut consumé. ” Lui, d'un visage riant, me répondit ainsi : “ J'oubliais, ô mon fils, à vous découvrir un secret dont on ne peut vous avoir instruit. Vous saurez donc qu'après qu'Eve et son mari eurent mangé de la pomme défendue, Dieu, pour punir le serpent qui les avait tentés, le relégua dans le corps de l'homme. Il n'est

point né depuis de créature humaine qui, en punition du crime de son premier père, ne nourrisse un serpent dans son ventre, issu de ce premier. Vous le nommez les boyaux et vous les croyez nécessaires aux fonctions de la vie, mais apprenez que ce ne sont autre chose que des serpents pliés sur eux-mêmes en plusieurs doubles. Quand vous entendez vos entrailles crier, c'est le serpent qui siffle, et qui, suivant ce naturel glouton dont jadis il incita le premier homme à trop manger, demande à manger aussi ; car Dieu qui, pour vous châtier, voulait vous rendre mortel comme les autres animaux vous fit obséder par cet insatiable, afin que si vous lui donniez trop à manger, vous vous étouffassiez ; ou si lors qu'avec les dents invisibles dont cet affamé mord votre estomac, vous lui refusiez sa pitance, il criât, il tempêtât, il dégorgeât ce venin que vos docteurs appellent la bile, et vous échauffât tellement par le poison qu'il inspire à vos artères que vous en fussiez bientôt consumé. Enfin pour vous montrer que vos boyaux sont un serpent que vous avez dans le corps, souvenez-vous qu'on en trouva dans les tombeaux d'Esculape, de Scipion, d'Alexandre, de Charles Martel et d'Edouard d'Angleterre qui se nourrissaient encore des cadavres de leurs hôtes. – En effet, lui dis-je en l'interrompant, j'ai remarqué que comme ce serpent essaie toujours de s'échapper du corps de l'homme, on lui voit la tête et le col sortir au bas de nos ventres. Mais aussi Dieu n'a pas permis que l'homme seul en fût tourmenté, il a voulu qu'il se bandât contre la femme pour lui jeter son venin, et que l'enflure durât neuf mois après l'avoir piquée. Et pour vous montrer que je parle suivant la parole du Seigneur, c'est qu'il dit au serpent pour le maudire qu'il aurait beau faire trébucher la femme en se raidissant contre elle, qu'elle lui ferait enfin baisser la tête. ”

La jeunesse éternelle

Je voulais continuer ces fariboles, mais Elie m'en empêcha : “ Songez, dit-il, que ce lieu est saint. ” Il se tut ensuite quelque temps comme pour se ramentover de l'endroit où il était demeuré, puis il prit ainsi la parole : “ Je ne tâte du fruit de vie que de cent ans en cent ans, son jus a pour le goût quelque rapport avec l'esprit-de-vin ; ce fut je crois cette pomme qu'Adam avait mangée qui fut cause que nos premiers pères vécurent si longtemps, pour ce qu'il était coulé dans leur semence quelque chose de son énergie jusqu'à ce qu'elle s'éteignît dans les eaux du déluge.

L'arbre de science

“ L'arbre de science est planté vis-à-vis. Son fruit est couvert d'une écorce qui produit l'ignorance dans quiconque en a goûté, et qui sous l'épaisseur de cette pelure conserve les spirituelles vertus de ce docte manger. Dieu autrefois, après avoir chassé Adam de cette terre bienheureuse, de peur qu'il n'en retrouvât le chemin, lui frotta les gencives de cette écorce. Il fut, depuis ce temps-là, plus de quinze ans à radoter et oublia tellement toutes choses que ni lui ni ses descendants jusqu'à Moïse ne se souvinrent seulement pas de la Création. Mais les restes de la vertu de cette pesante écorce achevèrent de se dissiper par la chaleur et la clarté du génie de ce grand prophète. Je m'adressai par bonheur à l'une de ces pommes que la maturité avait dépouillée de sa peau, et ma salive à peine l'avait mouillée que la philosophie universelle m'absorba : il me sembla qu'un nombre infini de petits yeux se plongèrent dans ma tête, et je sus le moyen de parler au Seigneur. Quand depuis j'ai fait réflexion sur cet enlèvement miraculeux, je me suis bien imaginé que je n'aurais pas pu vaincre par les vertus occultes d'un simple corps naturel la vigilance du séraphin que Dieu a ordonné pour la garde de ce paradis. Mais parce qu'il se plaît à se servir de causes secondes, je crus qu'il m'avait inspiré ce moyen pour y entrer, comme il voulut se servir des côtes d'Adam pour lui faire une femme, quoiqu'il pût la former de terre aussi bien que lui. “ Je demeurai longtemps dans ce jardin à me promener sans compagnie. Mais enfin, comme l'ange portier du lieu était mon principal hôte, il me prit envie de le saluer. Une heure de chemin termina mon voyage, car, au bout de ce temps, j'arrivai en une contrée où mille éclairs, se confondant en un, formaient un jour aveugle qui ne servait qu'à rendre l'obscurité visible.

La lune flamboyante

“ Je n'étais pas encore bien remis de cette aventure que j'aperçus devant moi un bel adolescent : “ Je suis, me dit-il, l'archange que tu cherches, je viens de lire dans Dieu qu'il t'avait suggéré les moyens de venir ici, et qu'il voulait que tu y attendisses sa volonté. ” Il m'entretint de plusieurs choses et me dit entre autres : que cette lumière dont j'avais paru effrayé n'était rien de formidable ; qu'elle s'allumait presque tous les soirs quand il faisait la ronde, parce que, pour éviter les surprises des sorciers qui entrent partout sans être vus, il était contraint de jouer de l'espadon avec son épée flamboyante autour du paradis terrestre, et que cette lueur était les éclairs qu'engendrait son acier. “Ceux que vous apercevez de votre monde, ajouta-t-il, sont produits par moi. Si

quelquefois vous les remarquez bien loin c'est à cause que les nuages d'un climat éloigné se trouvant disposés à recevoir cette impression font rejaillir jusqu'à vous ces légères images de feu, ainsi qu'une vapeur autrement située se trouve propre à former l'arc-en-ciel. Je ne vous instruirai pas davantage, aussi bien la pomme de science n'est pas loin d'ici ; aussitôt que vous en aurez mangé, vous serez docte comme moi. Mais surtout gardez-vous d'une méprise ; la plupart des fruits qui pendent à ce végétant sont environnés d'une écorce de laquelle si vous tâtez, vous descendrez au-dessous de l'homme au lieu que le dedans vous fera monter aussi haut que l'ange." "

Elie en était là des instructions que lui avait données le séraphin quand un petit homme nous vint joindre. " C'est ici cet Enoch dont je vous ai parlé ", me dit tout bas mon conducteur. Comme il achevait ces mots, Enoch nous présenta un panier plein de je ne sais quels fruits semblables aux pommes de Grenade qu'il venait de découvrir, ce jour-là même, en un bocage reculé. J'en serrai quelques-unes dans mes poches par le commandement d'Elie, lorsqu'il lui demanda qui j'étais. " C'est une aventure qui mérite un plus long entretien, répartit mon guide ; ce soir, quand nous serons retirés, il nous contera lui-même les miraculeuses particularités de son voyage. "

Nous arrivâmes, en finissant cela, sous une espèce d'ermitage fait de branches de palmiers ingénieusement entrelacées avec des myrtes et des orangers. Là j'aperçus dans un petit réduit des monceaux d'une certaine filosselle si blanche et si déliée qu'elle pouvait passer pour l'âme de la neige. Je vis aussi des quenouilles répandues çà et là. Je demandai à mon conducteur à quoi elles servaient : " A filer, me répondit-il. Quand le bon Enoch veut se débarrasser de la méditation, tantôt il habilte cette filasse, tantôt il en tourne du fil, tantôt il tisse de la toile qui sert à tailler des chemises aux onze mille vierges. Il n'est pas que vous n'avez quelquefois rencontré en votre monde je ne sais quoi de blanc qui voltige en automne, environ la saison des semailles ; les paysans appellent cela " coton de Notre-Dame ", c'est la bourre dont Enoch purge son lin quand il le carde. "

Nous n'arrêtâmes guère, sans prendre congé d'Enoch dont cette cabane était la cellule, et ce qui nous obligea de le quitter sitôt, ce fut que de six heures en six heures il fait oraison et qu'il y avait bien cela qu'il avait achevé la dernière.

L'ascension spirituelle

Je suppliai en chemin Elie de nous achever l'histoire des assomptions qu'il m'avait entamée, et lui dis qu'il en était demeuré, ce me semblait, à celle de saint Jean l'Evangeliste. " Alors puisque vous n'avez pas, me dit-il, la patience d'attendre que la pomme de savoir vous enseigne mieux que moi toutes ces choses, je veux bien vous les apprendre : Sachez donc que Dieu... " A ce mot, je ne sais comme le diable s'en mêla, tant y a que je ne pus pas m'empêcher de l'interrompre pour railler : " Je m'en souviens, lui dis-je, Dieu fut un jour averti que l'âme de cet évangeliste était si détachée qu'il ne la retenait plus qu'à force de serrer les dents, et cependant l'heure où il avait prévu qu'il serait enlevé céans était presque expirée de façon que n'ayant pas le temps de lui préparer une machine, il fut contraint de l'y faire être vite sans avoir le loisir de l'y faire aller. "

L'arbre de savoir

Elie pendant tout ce discours me regardait avec des yeux capables de me tuer, si j'eusse été en état de mourir d'autre chose que de faim. " Abominable, dit-il, en se reculant, tu as l'impudence de railler sur des choses saintes, au moins ne serait-ce pas impunément si le Tout-Sage ne voulait te laisser aux nations en exemple fameux de sa miséricorde ; va, impie, hors d'ici, va publier dans ce petit monde et dans l'autre car tu es prédestiné à y retourner, la haine irréconciliable que Dieu porte aux athées. " A peine eut-il achevé cette imprécation qu'il m'empoignât et me conduisit rudement vers la porte. Quand nous fûmes arrivés proche un grand arbre dont les branches chargées de fruits se courbaient presque à terre : " Voici l'arbre de savoir, me dit-il, où tu aurais puisé des lumières inconcevables sans ton irréligion. " Il n'eut pas achevé ce mot que feignant de languir de faiblesse, je me laissai tomber contre une branche où je dérobaï adroitement une pomme. Il s'en fallait encore plusieurs enjambées que je n'eusse le pied hors de ce parc délicieux ; cependant, la faim me pressait avec tant de violence qu'elle me fit oublier que j'étais entre les mains d'un prophète courroucé, cela fit que je tirai une de ces pommes dont j'avais grossi ma poche, où je cochai mes dents, mais au lieu de prendre une de celles dont Enoch m'avait fait présent, ma main tomba sur la pomme que j'avais cueillie à l'arbre de science et dont par malheur je n'avais pas dépouillé l'écorce.

J'en avais à peine goûté qu'une épaisse nuée tomba sur mon âme ; je ne vis plus personne auprès de moi, et mes yeux ne reconnurent en tout l'hémisphère une seule trace du chemin que j'avais fait, et avec tout cela je ne laissais pas de me souvenir de tout ce qui m'était arrivé. Quand depuis j'ai fait réflexion sur ce miracle, je me suis figuré que l'écorce du fruit où j'avais mordu ne m'avait pas tout à fait abruti, à cause que mes dents la traversant

se sentirent un peu du jus qu'elle couvrait, dont l'énergie avait dissipé la malignité de l'écorce. Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connaissais point. J'avais beau promener mes yeux, et les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offrait pour les consoler. Enfin je résolus de marcher, jusqu'à ce que la Fortune me fît rencontrer la compagnie de quelques bêtes, ou de la mort.

Denis Vairasse

L'HISTOIRE DES SEVARAMBES, PEUPLES QUI HABITENT UNE PARTIE DU TROISIEME CONTINENT
APPELE [SIC] LA TERRE AUSTRALE

Quant à la ville de Sevarinde, qui porte son nom, on peut dire que c'est la plus belle ville du monde, soit qu'on regarde le lieu de la situation, et le terroir fertile qui l'environne, soit que l'on considère la beauté du climat et l'air salubre où elle est bâtie, ou enfin l'ordre de ses bâtiments et la bonne police qu'on y observe.

Elle est située dans une île qui a près de trente milles de circuit et qui est au milieu d'un très grand fleuve où se déchargent plusieurs autres rivières. Cette île est ceinte d'une épaisse muraille, qui la fortifie tout à l'entour, de sorte qu'il est presque impossible d'y faire descente sans la permission des habitants, quand on aurait la plus grande armée du monde. Le terroir en est entièrement fertile et produit une prodigieuse quantité de fruits excellents, et toutes les terres des autres côtés du fleuve sont aussi d'une merveilleuse fertilité à plus de vingt lieues à la ronde. L'air y est extrêmement sain et le climat fort beau, étant environ le 42^e degré de latitude méridionale.

Elle est bâtie au milieu de l'île, sa figure est carrée et elle contient déjà, outre son palais qui est au centre de la ville, deux-cent-soixante-sept osmasies ou bâtiments carrés, tous pleins d'habitants. Chacune de ces osmasies a cinquante pas géométriques de front et contient plus de mille personnes logées à leur aise, ayant chacune quatre grandes portes opposées l'une à l'autre, et au milieu une grande cour avec de la verdure. Ses murailles sont d'une espèce de marbre ou pierre blanche qui se polit fort bien, et les maisons ont toutes quatre étages de hauteur.

Dans toutes les rues qui sont fort droites et fort larges, il y a des piliers de fer qui soutiennent de larges balcons, sous lesquels on marche à couvert de la pluie et du soleil. Sur ces balcons on voit plusieurs beaux vases remplis de terre, où croissent diverses fleurs et divers arbrisseaux qui font comme autant de petits jardins contre les fenêtres. Au dedans des osmasies tout à l'entour de la cour, il y a de pareils balcons et de semblables jardins et de la verdure au milieu de la cour où l'on voit aussi une fontaine et un jet d'eau au centre de la fontaine et de la maison. Cette eau vient du haut du toit, où on la fait monter d'ailleurs pour éteindre le feu en cas de nécessité, et de là on la distribue dans les bains, dans divers offices, dans tous les appartements, et enfin dans la fontaine du parterre par divers tuyaux qu'on a mis en plusieurs endroits pour cet usage. On lave les rues de la ville quand on veut, et l'on pourrait y mettre trois pieds d'eau si l'on voulait, ce qui se voit rarement dans un terrain élevé comme celui-là et qui n'a rien du marécage. On peut marcher sur les toits des osmasies, et en faire le tour, comme aussi y faire courir l'eau tout à l'environ. Dans les grandes chaleurs de l'été, on tend des toiles sur les rues aussi haut que les tuiles des maisons, ce qui les rend fraîches et sombres, et en exclut tout à fait les rayons du soleil, si bien qu'on n'y est presque pas incommodé de la chaleur. On en fait de même dans les cours, et pour cet effet il y a des poulies contre les murailles où l'on met des cordes auxquelles les tentes sont attachées, et par ce moyen on les tire bien haut, pour empêcher les rayons du soleil de luire contre les murailles, et de les échauffer, ce qu'il ferait sans cela, et la chaleur en serait insupportable. Toutes ces commodités font que bien que l'été soit fort chaud dans tout le pays, néanmoins il n'est point incommode dans Sevarinde, et je puis dire que je n'en ai point passé en aucun endroit de l'Europe où il fut moins fâcheux que dans cette ville, où l'on voit partout de l'eau, de l'ombre, des fleurs et de la verdure.

Les principaux ornements de la ville sont le Palais et le Temple du Soleil. L'amphithéâtre et le bassin, qui est au bout de l'île ; mais comme elle est toute environnée de fortes murailles, on la prendrait aisément pour une ville.

Comme Sevarinde est située au milieu de cette île, aussi cette île est presque au milieu des terres qui appartiennent à la Nation : car on a pour maxime de ne s'étendre que peu à peu aux environs de la ville capitale à mesure que le peuple s'augmente. Il est vrai qu'à compter depuis la mer jusqu'aux dernières osmasies au-dessous de Sevarinde, tout le long du fleuve, il y a près de cent cinquante lieues et la plupart de ce pays est habité par les Sevarambes presque en une ligne ; mais si l'on prend la traverse à vingt lieues de chaque côté de l'île, on ne voit plus que de grandes forêts habitées seulement par des lions, des tigres, des erglantes, des cerfs, des bandelis et autres bêtes sauvages ; mais ces forêts appartiennent aux Sevarambes à près de cinquante lieues de chaque côté de leur capitale, et encore plus loin, tout le long du fleuve en tirant vers la mer, et il y a bien quarante lieues en montant vers Sevaragondo, qui est la première ville de Sevarambe, sur le haut des montagnes en venant de Sporonde. Tout le pays au-delà des monts sur le rivage de l'océan, où demeuraient autrefois les Prestarambes, n'est habité que jusqu'aux petites îles du lac, où Maurice et les compagnons furent pris, encore n'est-ce que sur le chemin de Sporonde à Sevarinde ; car Sevarias ayant contracté tous ces peuples qui étaient dispersés dans les bois, où il ne vivaient que de chasse, de fruits sauvages, et de quelques légumes et leur ayant appris à cultiver la terre à la manière de notre continent, il leur en fallut beaucoup moins occuper, parce qu'un arpent bien cultivé leur rendait plus de fruits que cinquante arpents cultivés à leur manière. Ils se

serrèrent donc autour de Sevarinde au commencement, et de là il se sont peu à peu répandus tout aux environs à près de vingt lieues sur les côtés du fleuve, et à près de trente au-dessous de la ville du côté de la mer du Sud, où ils s'habituent plus volontiers qu'aux autres endroits, à cause de la commodité du fleuve et des autres rivières qui s'y déchargent. Ils font souvent de nouvelles colonies car ils multiplient beaucoup, et il y a déjà dans toutes leurs terres près de cinq mille Osmasies ramassées en ville ou en bourgs, ou dispersées en divers endroits du pays, trois en des lieux, deux en d'autres, mais on en voit aussi de toutes seules.

Toutes les terres cultivées y sont, comme j'ai déjà dit, d'un grand rapport, soit à cause de leur fertilité naturelle, ou par l'industrie des habitants qui n'en peuvent souffrir d'inutiles autour de leurs habitations et qui n'épargnent ni soins, ni peines, pour fertiliser jusqu'aux lieux les plus fertiles ; et surtout aux environs de Sevarinde. Pour cet effet, ils ont fait divers canaux à travers de leurs plaines, pour arroser partout, les lieux arides, et d'autres pour dessécher les terres marécageuses. Il y a deux endroits proches de Sevarinde, où paraissent agréablement en cela les effets de leur labeur et de leur industrie.

L'un est à trois milles au-dessous de la ville, et dans la même île où elle est bâtie, où l'on voit de très belles prairies et des allées d'arbres fort touffus.

Avant l'arrivée de Sevarias, ce lieu présentement si beau, n'était qu'un marais bourbeux et puant, qui ne produisait que des roseaux ; mais par le moyen des canaux qu'ils y ont creusés, et de la grande quantité de terre qu'ils y ont porté, ils en ont fait un terrain très fertile et très agréable.

Gabriel Foigny

LA TERRE AUSTRALE CONNUE, C'EST-A-DIRE LA DESCRIPTION DE CE PAYS INCONNU JUSQU'ICI, DE SES MOEURS ET DE SES COUTUMES

CHAPITRE IV

Description de la Terre Australe.

Carte Géographique de ladite Terre.

S'il y a quelque chose au monde qui puisse persuader la fatalité inévitable des choses humaines, et l'accomplissement infaillible des événements dont la suite compose la destinée des hommes, c'est assurément l'histoire que je décris ; il n'y a pas un seul trait qui n'ait servi à me conduire, ou à me maintenir dans ce nouveau pays, où il était arrêté que je serais un jour transporté. Il fallait que le grand nombre de mes naufrages, m'accoutumât à les supporter. Les deux sexes m'étaient nécessaires sous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la suite. Il fallait que je fusse tout nu, autrement j'aurais été reconnu pour l'étranger dans un pays où personne n'est habillé. Sans l'effroyable combat que je fus obligé de soutenir contre les monstrueux oiseaux dont j'ai parlé, et qui me mit en grande réputation parmi ceux qui en furent témoins, j'aurais été contraint de subir un examen qui aurait été infailliblement suivi de ma perte. Enfin, plus on considérera toutes les circonstances de mon voyage et de mes périls, plus on verra clairement qu'il y a un certain ordre de choses dans le sort des hommes, et un enchaînement d'effets, dont rien ne peut empêcher la suite, et qui nous conduisent par mille routes imperceptibles à la fin pour laquelle nous sommes destinés.

La coutume des habitants de ce pays est de ne recevoir personne parmi eux, qu'ils ne sachent auparavant quelle est sa naissance, sa patrie, et son humeur ; mais le courage extraordinaire avec lequel ils m'avaient vu combattre, et de l'admiration duquel ils semblaient ne pouvoir revenir, fit que sans aucune enquête je fus admis dans le quartier voisin, et qu'un chacun me vint baiser les mains : ils voulaient aussi m'élever sur leurs têtes, qui est la plus grande marque de la haute estime qu'ils font d'une personne, mais comme on connut que cela ne se pouvait faire sans m'incommoder, on omit cette cérémonie. Ma réception étant faite, ceux qui m'avaient amené et soulagé me portèrent dans leur maison du *Heb*, qu'on pourrait rendre en notre langue, Maison d'éducation ; on avait pourvu à ma place et à ma nourriture avec un soin, une diligence et une honnêteté qui surpassent la civilité des Européens les plus polis : à peine fus-je arrivé que deux cents jeunes Australiens me vinrent saluer d'une manière très honnête. L'envie que j'avais de leur parler fit que je me ressouvins de quelques mots que j'avais entendus à Congo, et entre autres de celui de *Rimlem*, que je leur dis, et qui signifie, *je suis votre serviteur*, à ce mot me croyant de leur pays, ils s'écrièrent avec de grands signes de joie, *le clé, le clé, le clé*, c'est-à-dire, *notre frère, notre frère* ; en même temps ils me présentèrent deux fruits d'une couleur rouge, entremêlée d'azur, j'en mangeai un qui me réjouit, et me fortifia ; on me donna ensuite une espèce de bourse jaunâtre, qui tenait environ un bon verre, que je bus avec un plaisir que je n'avais jamais senti ; j'étais en ce pays, et entre ces nouveaux visages comme un homme tombé des nues, et j'avais peine à croire que je visse véritablement ce que je voyais ; je m'imaginai quelquefois en moi-même que j'étais peut-être ou mort, ou du moins aliéné d'esprit, et quand je me convainquais par plusieurs raisons que je vivais assurément, et que j'avais le sens bon, je ne pouvais me persuader que je fusse en la même Terre, ni avec des hommes de même nature que ceux de l'Europe : je fus entièrement guéri en quinze jours, et j'appris suffisamment la langue en cinq mois pour entendre les autres, et m'expliquer : Voici donc les limites de la terre australe, autant que je les ai pu comprendre par plusieurs relations, et que je les puis décrire selon les Méridiens de Ptolémée.

Elle commence au trois cent quarantième Méridien, vers le cinquante-deuxième degré d'élévation australe, et elle avance du côté de la ligne en quarante méridiens, jusqu'au quarantième degré. Toute cette Terre se nomme *Huff*. La Terre continue dans cette élévation environ quinze degrés, et on l'appelle *Hube* : depuis le quinzième méridien la mer gagne et enfonce peu à peu en vingt-cinq méridiens jusqu'au cinquante-et-unième degré, et toute cette côte qui est occidentale s'appelle *Hump*, la mer fait là un golfe fort considérable qu'on appelle *Itab*. La Terre repousse ensuite vers la ligne, et en quatre méridiens elle avance jusqu'au quarante-deuxième degrés et demi, et cette côte orientale se nomme *Hued*. La Terre continue dans cette élévation environ trente-six méridiens, et on l'appelle *Huod*. Après cette longue étendue de Terre, la mer regagne, et avance jusqu'au quarante-neuvième degrés en trois méridiens, puis elle fait une espèce de demi-cercle en cinq méridiens, la terre tourne, et pousse jusqu'au trentième degré en six méridiens. La côte qui est sur l'Occident se nomme *Hug*, le fond du Golfe *Pug*, et l'autre côté *Pur*. La terre continue environ trente-quatre méridiens, presque dans la même élévation, et c'est le pays de *Sub*. Après quoi la mer s'enfle, et étant ce semble devenue plus haute qu'à l'ordinaire, elle l'emporte entièrement sur la terre, et enfonce à peu près jusqu'au Pôle, la terre cédant peu à peu jusqu'au soixantième méridien ; on trouve sur cette côte les pays de *Hug*, *Pulg*, *Mulg* ; vers le cinquante-

quatrième degré d'élévation on voit l'embouchure du fleuve *Sulm*, qui fait un golfe fort considérable ; c'est sur les bords de ce fleuve que demeure un peuple qui approche fort des Européens, et qui vit sous l'obéissance de plusieurs rois.

CHAPITRE V

De la constitution des Australiens, et de leurs coutumes.

Tous les Australiens ont les deux sexes, et s'il arrive qu'un enfant naisse avec un seul, ils l'étouffent comme un monstre, ils sont fort légers et fort actifs, leur chair est d'une couleur qui tire plus sur le rouge que sur le vermeil, leur hauteur est communément de huit pieds, ils ont le visage médiocrement long, le front large, les yeux à fleur de tête, la bouche très petite, les lèvres plus rouges que le corail, le nez plus rond, la barbe et les cheveux toujours noirs, et qu'ils ne coupent jamais, parce qu'ils croissent très peu ; leur menton est tendu et recourbé, leur cou délié, et leurs épaules grosses et élevées ; ils ont des mamelles fort petites, et fort bas placées, plus rouges que vermeilles, leurs bras sont nerveux, leurs mains larges et longues ; ils ont la poitrine fort élevée, le ventre plat, et qui ne paraît que très peu en leur grossesse, les hanches hautes, les cuisses larges, et les jambes longues. Ils sont si accoutumés à aller tout nus, qu'ils croient qu'on ne peut parler de se couvrir, sans se déclarer ennemi de la nature, privés de raison.

Ils sont obligés de présenter au moins un enfant au *Heb*, mais ils les produisent d'une manière si secrète que c'est un crime parmi eux de parler de la conjonction nécessaire à la propagation des hommes.

Dans tout le temps que j'y ai été, je n'ai pu venir à bout de connaître comment la génération s'y fait. J'ai seulement remarqué qu'ils s'aiment tous d'un amour cordial, et qu'ils n'aiment personne l'une plus que l'autre. Je puis assurer qu'en trente ans que j'ai été parmi eux, je n'y ai remarqué ni querelle, ni animosité. Ils ne savent ce que c'est que le mien et le tien, tout est commun entre eux, avec une bonne foi, et un désintéressement qui me charmaient d'autant plus que je n'avais jamais rien vu de semblable en Europe.

Cependant Télémaque dit à Adoam.

Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai.

— Je serais fort aise — répondit Adoam — de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curiosité, et qui surpasse tout ce que la renommée en publie.

Aussitôt il commença ainsi :

“ Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays ; mais les habitants, simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses : ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme. Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnaie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans : car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines d'une merveilleuse blancheur ; elles font le pain, apprêtent à manger, et ce travail leur est facile, car on vit en ce pays de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfants ; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées et les autres d'écorce d'arbres ; elles font, elles lavent tous les habits de la famille, et tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire ; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guère du fer, excepté pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles ; car ils ne bâtissent jamais de maison. “ C'est — disent-ils — s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. ” Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens et chez tous les autres peuples bien policés ils les détestent, comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : “ Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! Ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent : il tente ceux qui en sont privés de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ces pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? Vivent-ils plus longtemps ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur. ”

— C'est ainsi, continuait Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse ; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfants ou petits-enfants qui fait une

mauvaise action ; mais, avant que de le punir, il prend les avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui est retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille, errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu en un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi, ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'une amour fraternelle que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres et tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples de batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. " Quoi ! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte ! Et il semble qu'elle leur paroisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres et pour se rendre mutuellement malheureux ? "

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants qui subjuguent les grands empires. " Quelle folie – disent-ils – de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains ! Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur, tyrannique sur tous ses voisins ? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser. "

Le gouvernement
p. 201-207

Le Monarque qui gouvernait alors, s'appelait Bustrol, homme sage, modeste, sociable, et qui, s'il vit encore, comme je l'espère, se fait bien moins distinguer par le faste et par la grandeur, que par ses éclatantes Vertus. Sa Robe est du plus fin poil de Chèvre teint en rouge, qui se trouve dans le Pays : elle est grande et ample, avec une Guimpe d'un pied de large en bas, et au haut des manches. Son Bonnet est à cinq cornes, avec un Globe de cuivre au-dessus, d'un pouce et demi de diamètre, qui est la principale marque de la Royauté, si on en excepte sa gravité, sa taille, et sa bonne mine.

Les Satrapes sont aussi habillés de Robes rouges, mais elles sont de Laine, et plus petites à tous égards. Les autres hommes, sans exception, ont leurs robes à laine de couleurs mêlées. Les Juges se distinguent seulement par leur Bonnets. Pour les Femmes, elles portent toutes des Habits ou voiles de toile fine par dessus ceux qu'elles mettent dessous, suivant que la saison les oblige de se couvrir, peu ou beaucoup.

Les Enfants du Roi n'ont aucune Prérogative au dessus des autres : on a pourtant un peu plus de déférence pour eux, mais on n'y est pas obligé : il n'y a que l'aîné qui est presque considéré et habillé comme son père, hormis qu'il ne porte point de Globe.

Le Roi peut avoir jusqu'à douze Femmes, qu'il fait choisir ou qu'il choisit lui-même de tout son peuple, lorsqu'il fait la ronde pour se faire voir : et on n'oserait lui en refuser une, quand elle serait même promise à un autre. Les Gouverneurs en peuvent avoir trois, les Juges deux, et le Peuple une. On permet aussi aux Prêtres d'avoir deux Femmes ensemble ; mais ensemble ou non, ils n'en peuvent avoir que deux en tout pendant leur vie, si elles viennent à mourir avant eux, il leur est défendu de se remarier.

Ce que le Roi a de plus magnifique, c'est sa Maison : elle est située au milieu du canton royal, qui a aussi la même étendue que les autres. Le Frontispice en est tourné du côté du Nord-Nord Est, sa largeur est de trente-six pas géométriques, et sa profondeur de vingt. Le premier étage de ce palais est à dix pied au dessous du niveau de la campagne, divisé en plusieurs appartements bien voûtés, et où l'on n'a pas épargné les pilastres : il ne se voit rien là que du marbre de diverses sortes et couleurs : le pavé est de rouge, les piliers de noir, et la voûte de blanc. Le second étage étant à vingt pieds du premier, il y a dehors, devant le portail, un escalier en forme d'un demi ovale, de vingt marches d'un demi pied chacun de hauteur, pour y monter. On entre premièrement dans une vaste antichambre, derrière laquelle est l'audience du roi. De l'antichambre on passe dans deux allées, l'une à droite et l'autre à gauche, qui divisent le corps de l'édifice en deux, de manière qu'il y a de part et d'autre deux magnifiques salles, par conséquent quatre de chaque côté, et en tout dix appartements, avec les plus beaux plafonds du monde, et des lambris qui surpassent en leur sculpture, tout ce que j'ai vu de plus curieux. Au dessus de ce second étage, il y en a un troisième, divisé à peu près de la même manière que le précédent, sinon qu'au lieu de l'audience, on a ici la chambre où sa Majesté couche. Après cela, on parvient à une plate-forme couverte d'étain, et une balustrade tout autour de cuivre massif, ouvragé et percé à jour d'une manière fort artiste. Au milieu de cette plate-forme, il y a un pavillon rond, couvert de cuivre et si bien poli, comme tout le reste, qu'on ne peut y jeter les yeux sans les blesser lorsque le soleil y luit. Au dessus il y a un globe de vingt pieds de circonférence, sur lequel on a posé une pyramide carrée, d'un pied de base et de cinq de hauteur. Cette cape est portée par douze piliers d'agate. Il n'y a dans tout le Bâtiment que du marbre, de l'agate, du jaspe, et semblables pierres exquises et merveilleusement bien polies et ouvragées : le tout bâti suivant un ordre qui approche assez du corinthien hormis les colonnes des caves, qui sont proprement à la Toscane.

Ce qui leur manque en ce pays-là, c'est le verre : ils se servent en la place de peaux de Pol, qu'ils savent gratter et préparer d'une certaine manière, que cela dure éternellement, et donne un si libre passage à la lumière, qu'il fait aussi clair dans les chambres que dehors. C'est de ce parchemin qu'ils remplissent leurs fenêtres au lieu de losanges. Mais quoi que cela soit bel et bon, il faut avouer que nos vitres le surpassent de beaucoup.

Derrière le palais, il y a un dôme de l'Ordre Romaine, de cent cinquante pieds de diamètre, aussi couvert de cuivre, des mêmes matériaux, et d'une magnificence égale. Ce lieu sert à deux usages, de Temple et de Sénat. Le trône du roi est du côté du sud, à l'opposite de la porte, élevé de six pieds, sur un marche-pied de quatre, qui est couvert d'une estrade magnifique : car il est certain que ces gens-ci surpassent infiniment les Turcs dans la teneur de leurs tapis. Au milieu du plafond, se voit un soleil de cuivre d'une excessive grandeur : le corps n'en a peut-être que dix ou douze pieds de diamètre, mais ses rayons s'étendent extrêmement loin. Le cône qui est au dessus du dôme, est large et haut. Tout cela est de cuivre, et porté par six grosses colonnes, ou tours, dans chacune desquelles il y a un escalier, qui conduit jusqu'aux galeries de ce superbe édifice.

Tout alentour du canton on a aussi bâti des demeures continues, avec des pavillons sur les angles, et deux sur chaque face, ou côté, à une égale distance l'un de l'autre, de sorte qu'il y en a douze en tout. On a aussi construit douze arcades entre ces pavillons, qui font comme autant de portes ouvertes pour sortir du canton, par douze ponts à balustrades de cuivre ouvragé, qui y sont opposés. Enfin, au dedans de ces logements, qui sont pour les douze femmes du Roi et pour une partie des domestiques de la cour, règne une galerie tout autour, soutenue de colonnes de jaspe, couverte d'étain, comme le reste des logements, hormis les pavillons, qui le font de cuivre, et d'une beauté extraordinaire. Les vides, qui sont entre tous ces bâtiments, sont remplis d'obélisques, de pyramides, de statues sur de magnifiques piédestaux, de pots remplis de toutes sortes de fleurs, selon la saison où l'on est, de cages pleines d'oiseaux de tout plumage, qui font un ramage fort divertissant, et en un mot de tout ce qui peut apporter quelque divertissement aux sens : ce qui fait que ce lieu est proprement un paradis enchanté.

Lettre XII

Usbek au même, à Ispahan

Tu as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodytes périrent par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la Nation. Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avaient de l'humanité ; ils connaissaient la justice ; ils aimaient la vertu.

Autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale, et ne la ressentaient que par la pitié : c'était le motif d'une union nouvelle. Ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisait naître ; et, dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse et tranquille. La terre semblait produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimaient leurs femmes, et ils en étaient tendrement chéris. Toute leur attention était d'élever leurs enfants à la vertu. Ils leur représentaient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes et leur mettaient devant les yeux cet exemple si triste ; ils leur faisaient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; et que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfants qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; et la vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourrait représenter ici le bonheur de ces Troglodytes ? Un peuple si juste devait être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connaître, il apprit à les craindre, et la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avait laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébraient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre. On faisait ensuite des festins où la joie ne régnait pas moins que la frugalité.

C'était dans ces assemblées que parlait la nature naïve ; c'est là qu'on apprenait à donner le cœur et à le recevoir ; c'est là que la pudeur virginale faisait en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des pères ; et c'est là que les tendres mères se plaisaient à prévoir de loin une union douce et fidèle.

On allait au temple pour demander les faveurs des dieux ; ce n'était pas les richesses et une onéreuse abondance : de pareils souhaits étaient indignes des heureux Troglodytes ; ils ne savaient les désirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étaient au pied des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfants. Les filles y venaient apporter le tendre sacrifice de leur cœur, et ne leur demandaient d'autre grâce que celle de pouvoir rendre un Troglodyte heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittaient les prairies, et que les bœufs fatigués avaient ramené la charrue, ils s'assemblaient, et, dans un repas frugal, ils chantaient les injustices des premiers Troglodytes et leurs malheurs, la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa félicité. Ils célébraient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes qui les imploraient, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas ; ils décrivaient ensuite les délices de la vie champêtre et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt ils s'abandonnaient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompaient jamais.

La nature ne fournissait pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité était étrangère : ils se faisaient des présents où celui qui donnait croyait toujours avoir l'avantage. Le peuple troglodyte se regardait comme une seule famille ; les troupeaux étaient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les partager.

Bernard Mandeville
LA FABLE DES ABEILLES

La ruche murmurante ou les fripons devenus honnêtes gens

Un nombreux essaim d'abeilles habitait une ruche spacieuse. Là, dans une heureuse abondance, elles vivaient tranquilles. Ces mouches, célèbres par leurs lois, ne l'étaient pas moins par le succès de leurs armes, et par la manière dont elles se multipliaient. Leur domicile était un séminaire parfait de science et d'industrie. Jamais abeilles ne vécurent sous un plus sage gouvernement : cependant, jamais il n'y en eut de plus inconstantes et de moins satisfaites. Elles n'étaient, ni les malheureuses esclaves d'une dure *tyrannie*, ni exposées aux cruels désordres de la féroce *démocratie*. Elles étaient conduites par des rois qui ne pouvaient errer, parce que leur pouvoir était sagement borné par les lois.

Ces insectes, imitant tout ce qui se fait à la ville, à l'armée ou au barreau, vivaient parfaitement comme les hommes et exécutaient, quoiqu'en petit, toutes leurs actions. Les merveilleux ouvrages opérés par l'adresse incomparable de leurs petits membres, échappaient à la faible vue des humains : cependant il n'est parmi nous, ni machine, ni ouvriers, ni métiers, ni vaisseaux, ni citadelles, ni armes, ni artisans, ni ruses, ni science, ni boutiques, ni instruments, en un mot, il n'y a rien de tout ce qui se voit parmi les hommes dont ces animaux industriels ne se servissent aussi. Comme donc leur langage nous est inconnu, nous ne pouvons parler de ce qui les concerne qu'en employant nos expressions. L'on convient assez généralement qu'entre autres choses dignes d'être remarquées, ces animaux ne connaissaient point l'usage des cornets ni des dés ; mais puisqu'ils avaient des rois, et par conséquent des gardes, on peut naturellement présumer qu'ils connaissaient quelque espèce de jeux. Vit-on en effet jamais d'officiers et de soldats qui s'abstinsent de cet amusement ?

La fertile ruche était remplie d'une multitude prodigieuse d'habitants, dont le grand nombre contribuait même à la prospérité commune. Des millions étaient occupés à satisfaire la vanité et l'ambition d'autres abeilles, qui étaient uniquement employées à consumer les travaux des premières. Malgré une si grande quantité d'ouvriers, les désirs de ces abeilles n'étaient pas satisfaits. Tant d'ouvriers, tant de travaux, pouvaient à peine fournir au luxe de la moitié de la nation.

Quelques-uns, avec de grands fonds et très peu de peines, faisaient des gains très considérables. D'autres, condamnés à manier la faux et la bêche, ne gagnaient leur vie qu'à la sueur de leur visage et en épuisant leurs forces par les occupations les plus pénibles. L'on en voyait cependant d'autres (A)* qui s'adonnaient à des emplois tout mystérieux, qui ne demandaient ni apprentissage, ni fonds, ni soins.

Tels étaient les CHEVALIERS D'INDUSTRIE, LES PARASITES, LES COURTIERS D'AMOUR, LES JOUEURS, LES FILOUS, LES FAUX-MONNAYEURS, LES EMPIRIQUES, LES DEVINS et, en général tous ceux qui haïssant la lumière tournaient par de sourdes pratiques à leur avantage, le travail de leurs voisins ? qui incapables eux-mêmes de tromper étaient moins défiants. On appelait ces gens-là (B)* des *fripons* : mais ceux dont l'industrie était plus respectée, quoique dans le fond peu différents des premiers, recevaient un nom plus honorable. Les artisans de chaque profession, tous ceux qui exerçaient quelque emploi, ou quelque charge, avaient quelque espèce de *friponnerie* qui leur était propre. C'était les subtilités de l'art, et les tours de bâton.

Comme s'ils n'eussent pu, sans l'instruction d'un procès, distinguer le légitime d'avec l'illégitime, ils avaient des *jurisconsultes* occupés à entretenir des animosités, et à susciter de mauvaises chicanes. C'était le fin de leur art. Les lois leur fournissaient des moyens pour ruiner leurs parties et pour profiter adroitement des biens engagés. Uniquement attentifs à tirer de précieux honoraires, ils ne négligeaient rien pour empêcher qu'on ne terminât par voie d'accommodement les difficultés. Pour défendre une mauvaise cause, ils épluchaient les lois avec la même exactitude et dans le même but que les voleurs examinent les maisons et les boutiques. C'était uniquement pour découvrir l'endroit faible dont ils pourraient se prévaloir.

Les médecins préféraient la réputation à la science, et les richesses au rétablissement de leurs malades. La plupart, au lieu de s'appliquer à l'étude des règles de l'art, s'étudiaient à prendre une démarche composée. Des regards graves, un air pensif, étaient tout ce qu'ils possédaient pour se donner la réputation de gens doctes. Tranquilles sur la santé des patients, ils travaillaient seulement à acquérir les louanges des accoucheuses, des prêtres, et de tous ceux qui vivaient du produit des naissances ou des funérailles. Attentifs à ménager la faveur du sexe babillard, ils écoutaient avec complaisance les vieilles recettes de la tante de Madame. Les chalands et toute leur famille étaient soigneusement ménagés. Un sourire affecté, des regards gracieux, tout était mis en usage et servait à captiver ces esprits déjà prévenus. Il n'y avait pas même jusques aux gardes dont ils ne souffrirent les impertinences.

Entre le grand nombre des Prêtres de *Jupiter*, gagés pour attirer sur la *ruche* la bénédiction d'en haut, il n'y en avait que bien peu qui eussent de l'éloquence et du savoir. La plupart étaient même aussi emportés qu'ignorants.

On découvrait leur paresse, leur incontinence, leur avarice et leur vanité, malgré les soins qu'ils prenaient pour dérober aux yeux du public ces défauts. Ils étaient fripons comme des tailleurs, et intempérants comme des matelots. Quelques-uns à face blême, couverts d'habits déchirés, priaient mystiquement pour avoir du pain. Ils espéraient de recevoir de plus grosses récompenses ; mais à la lettre ils n'obtenaient que du pain. Et tandis que ces sacrés esclaves mouraient de faim, les fainéants pour qui ils officiaient étaient bien à leur aise. On voyait sur leurs visages de prospérité, la santé et l'abondance dont ils jouissaient.

(C)* Les soldats qui avaient été mis en fuite, étaient comblés d'Honneur, s'ils avaient le bonheur d'échapper à l'épée victorieuse, quoiqu'il y en eut plusieurs qui fussent de vrais poltrons, qui n'aimaient point le carnage. Si quelque vaillant général mettait en déroute les ennemis, il se trouvait quelque personne qui, corrompue par des présents, facilitait leur retraite. Il y avait des guerriers qui affrontant le danger, paraissaient toujours dans les endroits les plus exposés. D'abord ils y perdaient une jambe, ensuite ils y laissaient un bras, et enfin, lorsque toutes ces diminutions les avaient mis hors d'état de servir, on les renvoyait honteusement à la demi-payé ; tandis que d'autres, qui plus prudents n'allaient jamais au combat, tiraient la double paye, pour rester tranquilles chez eux.

Leurs Rois étaient à tous égards mal servis. Leurs propres Ministres les trompaient. Il y en avait à la vérité plusieurs qui ne négligeaient rien pour avancer les intérêts de la couronne ; mais en même temps ils pillaient impunément le trésor qu'ils travaillaient à enrichir. Ils avaient l'heureux talent de faire une très belle dépense, quoique leurs appointements fussent très chétifs ; et encore se vantaient-ils d'être fort modestes. Donnai-ils trop d'étendue à leurs droits ? ils appelaient cela leurs *tours de bâton*. Et même s'ils craignaient qu'on ne comprît leur jargon, ils se servaient du terme d'Emoluments, sans qu'ils voulussent jamais parler naturellement et sans déguisement de leurs gains.

(D)* Car il n'y avait pas une abeille qui ne se fut très bien contentée, je ne dis pas de ce que gagnaient effectivement ces ministres, mais seulement de ce qu'ils laissaient paraître de leurs gains. (E)* Ils ressemblaient à nos joueurs qui, quoiqu'ils aient joué beau jeu, ne diront cependant jamais en présence des perdants tout ce qu'ils ont gagné.

Qui pourrait détailler toutes les fraudes qui se commettaient dans cette *ruche* ? Celui qui achetait des immondices pour engraisser son pré, les trouvait falsifiés d'un quart de pierres et de mortier inutiles et encore, quoique dupe, il n'aurait pas eu bonne grâce d'en murmurer, puisqu'à son tour il mêlait parmi son beurre une moitié de sel.

La justice même, si renommée pour sa bonne foi quoiqu'aveugle, n'en était pas moins sensible au brillant éclat de l'or. Corrompue par des présents, elle avait souvent fait pencher la balance qu'elle tenait dans sa main gauche. Impartiale en apparence, lorsqu'il s'agissait d'infliger des peines corporelles, de punir des meurtres et d'autres grands crimes, elle avait même souvent condamné au supplice des gens qui avaient continué leurs friponneries après avoir été punis du pilori. Cependant on croyait communément que l'épée qu'elle portait ne frappait que les abeilles qui étaient pauvres et sans ressources ; et que même cette déesse faisait attacher à l'arbre maudit des gens qui, pressés par la fatale nécessité, avaient commis des crimes qui ne méritaient pas un pareil traitement. Par cette injuste sévérité, on cherchait à mettre en sûreté le grand et le riche.

Chaque ordre était ainsi rempli de vices, mais la Nation même jouissait d'une heureuse prospérité. Flattée dans la paix, on la craignait dans la guerre. Estimée chez les étrangers, elle tenait la balance des autres ruches. Tous ses membres à l'envi prodiguaient pour sa conservation leurs vies et leurs biens. Tel était l'état florissant de ce peuple. Les vices des particuliers contribuaient à la félicité publique. (F)* Dès que la vertu, instruite par les ruses politiques, eut appris mille heureux tours de finesse, et qu'elle se fut liée d'amitié avec le vice (G)*, les plus scélérats faisaient quelque chose pour le bien commun.

Les fourberies de l'Etat conservaient le tout, quoique chaque citoyen s'en plaignît. L'harmonie dans un concert résulte d'une combinaison de sons qui sont directement opposés. (H)* Ainsi les membres de la société, en suivant des routes absolument contraires, s'aidaient comme par dépit. La tempérance et la sobriété des uns facilitait l'ivrognerie et la glotonnerie des autres. (I)* L'avarice, cette funeste racine de tous les maux, ce vice dénaturé et diabolique, était esclave (K)* du noble défaut de la prodigalité. (L)* Le luxe fastueux occupait des millions de pauvres. (M)* La vanité, cette passion si détestée, donnait de l'occupation à un plus grand nombre encore. (N)* L'envie même et l'amour-propre, ministres de l'industrie, faisaient fleurir les arts et le commerce. Les extravagances dans le manger et dans la diversité de mets, la somptuosité dans les équipages et dans les ameublements, malgré leur ridicule, faisaient la meilleure partie du négoce.

Toujours inconstant, ce peuple changeait de lois comme de modes. Les règlements qui avaient été sagement établis étaient annulés et on leur en substituait bientôt de tout opposés. Cependant en altérant ainsi leurs anciennes lois et en les corrigeant, ils prévenaient des fautes qu'aucune prudence n'aurait pu prévoir.

C'est ainsi que le vice produisant la ruse, et que la ruse se joignant à l'industrie, on vit peu à peu la ruche abonder de toutes les commodités de la vie. (O)* Les plaisirs réels, les douceurs de la vie, l'aise et le repos étaient devenus des biens si communs que (P)* les pauvres mêmes vivaient plus agréablement alors que les riches ne le faisaient auparavant. On ne pouvait rien ajouter au bonheur de cette société.

Mais hélas ! quelle n'est pas la vanité de la félicité des pauvres mortels ? A peine ces abeilles avaient-elles goûté les prémices du bonheur, qu'elles éprouvèrent qu'il est même au dessus du pouvoir des Dieux de rendre parfait le séjour terrestre. La troupe murmurante avait souvent témoigné qu'elle était satisfaite du gouvernement et des ministres ; mais au moindre revers, elle changea d'idées. Comme si elle eût été perdue sans retour, elle maudit les politiques, les armées et les flottes. Ces Abeilles réunissant leurs plaintes, on entendait de tous côtés ces paroles : *Maudites soient toutes les fourberies qui règnent parmi nous*. Cependant chacune se les permettait encore ; mais chacune avait la cruauté de ne vouloir point en accorder l'usage aux autres.

Un personnage qui avait amassé d'immenses richesses en trompant son *Maître*, le *Roi* et le *Pauvre*, osait crier de toute sa force : *Le pays ne peut manquer de périr pour toutes ses injustices*. Et qui pensez-vous que fut ce rigide sermoneur ? C'était un gantier qui avait vendu toute sa vie et qui vendait actuellement des peaux de mouton pour des cabrons. Il ne faisait pas la moindre chose dans cette société qui ne contribuât au bien public. Cependant tous les fripons criaient avec impudence : *Bon Dieux ! accordez-nous seulement la probité*.

Mercuré* ne put s'empêcher de rire à l'ouïe d'une prière si effrontée. Les autres Dieux dirent qu'il y avait de la stupidité à blâmer ce que l'on aimait. Mais Jupiter, indigné de ces prières, jura enfin que cette troupe criailleuse serait délivrée de la fraude dont elle se plaignait.

Il dit : Au même instant l'honnêteté s'empara de tous les cœurs. Semblable à l'arbre instructif, elle dévoila les yeux de chacun, elle leur fit apercevoir ces crimes qu'on ne peut contempler sans honte. Ils se confessaient coupables par leurs discours et surtout par la rougeur qu'excitait sur leurs visages l'énormité de leurs crimes. C'est ainsi que les enfants qui veulent cacher leurs fautes, trahis par leur couleur, s'imaginent que dès qu'on les regarde, on lit sur leur visage mal assuré la mauvaise action qu'ils ont faite.

* c'est le dieu des Larrons

Mais grand Dieux ! quelle consternation ! quel subit changement ! En moins d'une heure le prix des denrées diminua partout. Chacun, depuis le Ministre d'Etat jusqu'au Villageois arracha le masque d'hypocrisie qui le couvrait. Quelques-uns, qui étaient très bien connus auparavant, parurent des étrangers quand ils eurent pris des manières naturelles.

Dès ce moment, le Barreau fut dépeuplé. Les débiteurs acquittaient volontairement leurs dettes, sans en excepter même celles que leurs crédeurs avaient oubliées. On les cédait généreusement à ceux qui n'étaient pas en état de les satisfaire. S'élevait-il quelque difficulté, ceux qui avaient tort restaient modestement dans le silence. On ne voyait plus de procès où il entrât de la mauvaise foi et de la vexation. Personne ne pouvait plus acquérir des richesses. La vertu et l'honnêteté régnaient dans la *Ruche*. Qu'est-ce donc que les avocats y auraient fait ? Aussi tous ceux qui avant la révolution n'avaient pas eu le bonheur de gagner du bien, désespérés ils pendaient leur écritoire à leur côté et se retiraient.

La justice, qui jusqu'alors avait été occupée à faire pendre certaines personnes, avait donné la liberté à ceux qu'elle tenait prisonniers. Mais dès que les prisons eurent été nettoyées, la déesse qui y préside devenant inutile, elle se fit contraint de se retirer avec son train et tout son bruyant attirail. D'abord paraissaient quelques SERRURIERS chargés de serrures, de verrous, de grilles, de chaînes et de portes garnies de barres de fer. Ensuite venaient les Geôliers, les GUICHETIERS et leurs suppôts. La déesse paraissait alors précédée de son fidèle ministre l'écuyer Carnifex, le grand exécuter de ses ordres sévères. Il n'était point armé de son épée imaginaire*, à la place il portait la hache et la corde. Dame Justice aux yeux bandés, assise sur un nuage, fut chassée dans les airs accompagnée de ce cortège. Autour de son char et derrière il y avait ses sergents, huissiers, et ses domestiques de toute espèce qui se nourrissent des larmes des infortunés.

* On ne se sert dans les Exécutions en Angleterre que de la Hache pour trancher la tête, jamais de l'Epée. C'est pour cela qu'il donne le nom d'imaginaire à cette Epée qu'on attribue au Bourreau.

La RUCHE avait des MEDECINS, tout comme avant la révolution. Mais la médecine, cet art salubre, n'était plus confiée qu'à d'habiles gens. Ils étaient en si grand nombre, et si bien répandus dans la ruche qu'ils n'y en avait aucun qui eut besoin de se servir de voiture. Leurs vaines disputes avaient cessé. Le soin de délivrer promptement les patients était ce qui les occupait uniquement. Pleins de mépris pour les drogues qu'on apporte des pays étrangers, ils se bornaient aux simples que produit le pays. Persuadés que les Dieux n'envoient aucune maladie aux Nations sans leur donner en même temps les vrais remèdes, ils s'attachaient à découvrir les propriétés des plantes qui croissaient chez eux.

LES RICHES ECCLESIASTIQUES, revenus de leur honteuse paresse ne faisaient plus desservir leurs églises par des abeilles prises à la journée. Ils officiaient eux-mêmes. La probité dont ils étaient animés les engageait à offrir des prières et des sacrifices. Tous ceux qui ne se sentaient pas capables de s'acquitter de ces devoirs ou qui croyaient qu'on pouvait se passer de leurs soins, résignaient sans délai leurs emplois. Il n'y avait pas assez d'occupation pour tant de personnes, si même il en restait pour quelques-uns. Le nombre en diminua donc considérablement. Ils étaient tous modestement soumis au GRAND PRETRE, qui uniquement occupé des affaires religieuses, abandonnait aux autres les affaires d'Etat. Le chef sacré, devenu charitable, n'avait pas la dureté de chasser de sa porte les pauvres affamés. Jamais on n'entendait dire qu'il retranchât quelque chose du salaire de l'indigent. C'était au contraire chez lui que l'affamé trouvait de la nourriture, le mercenaire du pain, l'ouvrier nécessaire sa table et son lit.

Le changement ne fut pas moins considérable parmi les premiers ministres du roi et tous les officiers subalternes. (Q)* *Economes et tempérants* alors, leurs pensions leur suffisaient pour vivre. Si une pauvre Abeille fut venue dix fois pour demander le juste paiement d'une petite somme, et que quelques Commis bien payé l'eut obligé, ou de lui faire présent d'un écu, ou de ne jamais recevoir son paiement, on aurait ci-devant appelé une pareille alternative, *le tour de bâton du commis* ; mais pour lors on lui aurait tout naturellement donné le nom de *friponnerie manifeste*.

Une SEULE Personne suffisait pour remplir les places qui en exigeaient trois avant l'heureux changement. On n'avait plus besoin de donner des collègues pour éclairer les actions de ceux à qui l'on confiait le maniement des affaires. Les magistrats ne se laissaient plus corrompre ? et ils ne cherchaient plus à faciliter les larcins des autres. Un seul faisait alors mille fois plus d'ouvrage que plusieurs n'en faisaient auparavant.

(R)* Il n'y avait plus d'honneur à faire figure aux dépens de ses créiteurs. Les Livrées étaient pendues dans les boutiques des *Fripiers*. Ceux qui brillaient par la magnificence de leurs carrosses les vendaient pour peu de chose. La noblesse se défaisait de tous ses superbes chevaux si bien appareillés, et même de leurs campagnes pour payer leurs dettes.

On évitait la vaine dépense avec le même soin qu'on fuyait la fraude. On n'entretenait plus d'Armée dehors. Méprisant l'estime des étrangers, et la gloire frivole qui s'acquiert par les armes, on ne combattait plus que pour défendre la patrie contre ceux qui en voulaient à ses droits et à sa liberté.

Jetez présentement les yeux sur la ruche glorieuse. Contemplez l'accord admirable qui règne entre les commerces et la bonne foi. Les obscurités qui couvraient ce spectacle ont disparu. Tout se voit à découvert. Que les choses ont changé de face !

Ceux qui faisaient des dépenses excessives et tous ceux qui vivaient de ce luxe furent forcés de se retirer. En vain ils tentèrent de nouvelles occupations ; elles ne purent leur fournir le nécessaire.

Le prix des fonds et des bâtiments tomba. Les palais enchantés dont les murs semblables à ceux de *Thèbes* avaient été élevés par la musique, étaient déserts*. Les grands qui auraient mieux aimé perdre la vie que de voir effacer les titres fastueux gravés sur leurs superbes portiques, se moquaient aujourd'hui de ces vaines inscriptions. L'architecture, cet art merveilleux, fut entièrement abandonné. Les artisans ne trouvaient plus personne qui voulut les employer. (S)* Les peintres ne se rendaient plus célèbres par leur pinceau. Le sculpteur, le graveur, le ciseleur et le statuaire n'étaient plus nommés dans la *Ruche*.

*L'auteur veut parler des Bâtiments élevés pour l'Opéra et la Comédie. Amphion, après avoir chassé Cadmus et sa Femme du lieu de leur demeure, y bâtit la Ville de Thèbes, en y attirant les pierres avec ordre et mesure, par l'harmonie merveilleuse de son divin Luth.

Le peu d'abeilles qui restèrent vivaient chétivement. On n'était plus en peine comment on dépenserait son argent, mais comment on s'y prendrait pour vivre. En payant leur compte à la taverne, elles prenaient la résolution de n'y remettre jamais le pied. On ne voyait plus de salope cabaretière qui gagnât assez pour porter des habits de drap d'or. *Torcol* ne donnait plus de grosses sommes pour avoir du Bourgogne et des ortolans. Le courtisan qui se piquant de régaler le jour de *Noël* sa maîtresse de pois verts, dépensait en deux heures autant qu'une compagnie de cavalerie aurait dépensé en deux jours, plia bagage, et se retira d'un si misérable pays.

(T)* La fière Cloé dont les grands airs avaient autrefois obligé son trop facile mari de piller l'Etat, vend à présent son équipage composé des plus riches dépouilles des *Indes*. Elle retranche sa dépense et porte toute l'année le même habit. Le siècle léger et changeant est passé. Les modes ne se succèdent plus avec cette bizarre inconstance. Dès lors, tous les ouvriers qui travaillaient les riches étoffes de soie et d'argent et tous les artisans qui en dépendent, se retirent. Une paix profonde règne dans ce séjour ; elle a à sa suite l'abondance. Toutes les manufactures qui restent ne fabriquent que des étoffes les plus simples ; cependant elles sont toutes fort chères. La nature bienfaisante n'étant plus contrainte par l'infatigable jardinier, elle donne, à la vérité, ses fruits dans sa saison ; mais aussi elle ne produit plus ni raretés, ni fruits précoces.

A mesure que la vanité et le luxe diminuaient, on voyait les anciens habitants quitter leur demeure. Ce n'était plus ni les marchands, ni les compagnies qui faisaient tomber les manufactures, c'était la simplicité et la modération de toutes les abeilles. Tous les métiers et tous les arts étaient négligés. Le contentement, cette peste de l'industrie, leur fait admirer leur grossière abondance. Ils ne recherchent plus la nouveauté, ils n'ambitionnent plus rien.

C'est ainsi que la ruche étant presque déserte, ils ne pouvaient se défendre contre les attaques de leurs ennemis cent fois plus nombreux. Ils se défendirent cependant avec toute la valeur possible, jusqu'à ce que quelques-uns d'entre eux eussent trouvé une retraite bien fortifiée. C'est là qu'ils résolurent de s'établir ou de périr dans l'entreprise. Il n'y eut aucun traître parmi eux. Tous combattirent vaillamment pour la cause commune. Leur courage et leur intégrité furent enfin couronnés de la victoire.

Ce triomphe leur coûta néanmoins beaucoup. Plusieurs milliers de ces valeureuses abeilles périrent. Le reste de l'essaim, qui s'était endurci à la fatigue et aux travaux, crut que l'aise et le repos qui mettait si fort à l'épreuve leur tempérance, était un vice. Voulant donc se garantir tout d'un coup de toute rechute, toutes ces abeilles s'envolèrent dans le sombre creux d'un arbre où il ne leur reste de leur ancienne félicité que le *Contentement et l'Honnêteté*.

MORALITE

Quittez donc vos plaintes, mortels insensés ! (X)* En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une Nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter (Y)* de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à son aise et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères. Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits. La faim est sans doute une incommodité affreuse. Mais comment sans elle pourrait se faire la digestion d'où dépend notre nutrition et notre accroissement. Ne devons-nous pas le vin, cette excellente liqueur, à une plante dont le bois est maigre, laid et tortueux ? Tandis que ses rejetons négligés sont laissés sur la plante, ils s'étouffent les uns les autres et deviennent des sarments inutiles. Mais si ces branches sont étayées et taillées, bientôt devenues fécondes, elles nous font part du plus excellent des fruits.

C'est ainsi que l'on trouve le vice avantageux, lorsque la justice l'émonde, en ôte l'excès, et le lie. Que dis-je ! Le vice est aussi nécessaire dans un Etat florissant que la faim est nécessaire pour nous obliger à manger. Il est impossible que la vertu seule rende jamais une Nation célèbre et glorieuse. Pour y faire revivre l'heureux Siècle d'Or, il faut absolument outre l'honnêteté reprendre le gland qui servait de nourriture à nos premiers pères.

* Les lettres renvoient à l'explication des passages dans la partie "commentaire de la fable".

Abbé Morelly

NAUFRAGE DES CITES FLOTTANTES, OU BASILIADE DU CELEBRE PILPAI, POEME HEROÏQUE TRADUIT DE L'INDIEN

Sois-moi donc propice, auguste Vérité ; raconte-moi comment tu fis tout-à-coup disparaître ces îles infortunées, perpétuels jouets de la fureur des vents et des tempêtes ; ces îles, le repaire affreux de tous les monstres, enfants de l'imposture, que tu confondis aux yeux de l'Humanité et de la raison, arrachées à leur tyrannie, et que tu précipitas pour toujours dans de ténébreux cachots ; aide-moi à faire dignement le récit de tant de merveilles.

Au sein d'une vaste mer, miroir de cette profonde sagesse qui embrasse et régit l'Univers ; au sein, dis-je, d'une vaste plage, toujours calme, exempte de funestes écueils et un continent riche et fertile ; là sous un ciel pur et serein, la Nature étale ses trésors les plus précieux : elle ne les a point, comme dans nos tristes climats, resserrés aux entrailles de la terre, d'où l'insatiable avarice s'efforce de les arracher pour n'en jouir jamais : là des fertiles et spacieuses campagnes, à l'aide d'une légère culture, laissent sortir de leur sein tout ce qui peut faire les délices de cette vie ; ces plaines parées des plus magnifiques tapis de l'abondance, sont entrecoupées de montagnes, dont l'aspect n'est pas moins agréable ; leurs pentes sont couvertes d'arbres toujours verts chargés de fruits délicieux, toujours renaissants et toujours annoncés par des fleurs ; sur leur sommet s'élève avec pompe le cèdre incorruptible, et le pin sourcilleux ; leur têtes altières paraissent soutenir la voûte des cieux ; ils semblent autant de colonnes où s'appuie un lambris orné d'azur et de pierreries ; du pied des décorations de cette superbe scène découlent de réservoirs abondants, une multitude de ruisseaux et de fleuves ; leurs eaux transparentes roulent avec un doux murmure sur un sable mêlé d'or et de perles dont elles relèvent l'éclat ; ces eaux pures se chargent de sucs aromatiques et odoriférants ; elles portent par une infinité de canaux secrets vers les racines des plantes, les principes de leur fécondité ; leurs productions, nourries de ces parfums agréables, les répandent dans un air salubre : il ne fut jamais corrompu par ces influences malignes, funestes véhicules d'infirmités, de maladies douloureuses que la mort fait marcher devant soi.

Ce séjour fortuné était la demeure d'un peuple que l'innocence de ses mœurs rendait digne de cette riche possession : l'impitoyable propriété, mère de tous les crimes qui inondent le reste du monde, leur était inconnue : ils regardaient la terre comme une nourrice commune qui présente indistinctement le sein à celui de ses enfants qui se sent pressé de la faim : tous se croyaient obligés de contribuer à la rendre fertile, mais personne ne disait, voici mon champ, mon bœuf, ma demeure. Le laboureur voyait d'un œil tranquille, un autre moissonner ce qu'il avait ensemencé, et trouvait dans une autre contrée de quoi satisfaire abondamment à ses besoins.

Dieu, disaient-ils, n'a créé plusieurs hommes que pour s'entre-secourir. Si, comme les arbres et les plantes, il les eût fait pour être séparés de toute société, ils tireraient, comme ces productions, des sucs nourriciers de la terre : la Providence ne les aurait laissés dépourvus de rien ; le fils n'aurait pas besoin des secours du père et le père ne sentirait pas pour le fils ces tendres empressements que suggère la Nature, tous les hommes enfin naîtraient munis de tout ce qui est propre à leur conservation, et l'instinct leur en montrerait aussitôt l'usage.

Les intentions de la divinité ne sont point équivoques ; elle a renfermé toutes ses libéralités dans un même trésor ; tous courent, tous s'empressent pour l'ouvrir ; chacun y puise, selon ses besoins, sans s'inquiéter si un autre en prend plus que lui. Des voyageurs qui étanchent leur soif à une source ne portent point d'envie à qui, pressé d'une ardeur plus grande, avale à longs traits plusieurs vases de cette liqueur rafraîchissante. Veut-on élargir les bords de cette source précieuse ? Plusieurs bras réunis l'exécutent sans peine, et leur travail est libéralement récompensé ; il en est de même des dons de la Nature.

Telles étaient les premières et constantes maximes de cette Société heureuse : nul ne se croyait dispensé d'un travail que le concert et l'unanimité rendaient amusant et facile. Comme on voit, au retour de la saison des fleurs, la diligente abeille se disperser dans une vaste prairie pour en ramasser les parfums, elles voltigent par troupes autour de la même plante ; elle semblent s'encourager par leur bourdonnement, jusqu'à ce que le déclin du jour ternissant les brillantes couleurs qui parent les campagnes, elles volent avec empressement reporter leur butin au magasin commun de cette laborieuse république ; on voyait de même, au retour du printemps, ces peuples s'empresser avec joie à féconder la fécondité de leurs campagnes : piqué d'une généreuse émulation, celui-là s'estimait heureux qui avait tracé un plus grand nombre de filons. Que j'ai de joie, disait-il, mes amis, d'avoir le plus contribué à l'utilité commune ! S'agissait-il de recueillir les fruits d'une abondante moisson ? une infinité de bras amoncelaient en d'énormes montagnes ces dépouilles chéries. A tous ces travaux succédaient les jeux, les danses, les repas champêtres ; une copieuse variété de fruits délicieux en composait les mets succulents ; l'appétit en relevait infiniment les délices ; enfin, les jours consacrés à ces occupations étaient des jours de fêtes et de réjouissance, auxquels succédaient les douceurs d'un repos que ne goûta jamais le faste tumultueux de nos plaisirs.

Voltaire
CANDIDE OU L'OPTIMISME

Chapitre dix-huitième
Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité; l'hôte lui dit: "Je suis fort ignorant, et je m'en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour qui est le plus savant homme du royaume, et le plus communicatif." Aussitôt il mène Cacambo chez le vieillard. Candide ne jouait plus que le second personnage, et accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartements n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis et d'émeraudes; mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut le deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamant; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes:

"Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très imprudemment pour aller subjuguier une partie du monde et qui furent enfin détruits par les Espagnols. Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé El Dorado; et un Anglais, nommé le chevalier Raleigh, en a même approché il y a environ cent années; mais, comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier."

La conversation fut longue; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans les pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. "Comment donc! dit-il; en pouvez-vous douter? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats?" Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore: "Est-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. - N'adorez-vous qu'un seul Dieu? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. - Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières." Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado. "Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage; nous n'avons rien à lui demander, il nous a donné tout ce qu'il nous faut; nous le remercions sans cesse." Candide eut la curiosité de voir des prêtres; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. "Mes amis, dit-il; nous sommes tous prêtres; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins, et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. - Quoi! Vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis? - Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines." Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même: "Ceci est bien différent de la Westphalie et du château de monsieur le baron: si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunderten-trunckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre; il est certain qu'il faut voyager."

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, et donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. "Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontents, et vous pardonnerez sans doute aux usages du pays, s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent."

Candide et Cacambo montent en carrosse; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de large; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens,

selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté: si on se jetait à genoux ou ventre à terre; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière; si on léchait la poussière de la salle; en un mot, quelle était la cérémonie. "L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés." Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau-rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du géofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaiderait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir; ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'expériences de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville, on les remena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo, et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candide ne cessait de dire à Cacambo: "Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin mademoiselle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres; au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrions aisément reprendre mademoiselle Cunégonde."

Ce discours plut à Cacambo; on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, et de demander leur congé à Sa Majesté.

"Vous faites une sottise, leur dit le roi; je sais bien que mon pays est peu de chose; mais, quand on est passablement quelque part, il faut y rester. Je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs ni dans nos lois: tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles: elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant, puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendants des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner: car mes sujets ont fait voeu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur voeu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. - Nous ne demandons à Votre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, et de la boue du pays." Le roi rit: "Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune; mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse."

Il donna l'ordre sur-le-champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit sur la machine Candide et Cacambo; il y avait deux grands moutons rouges sellés et bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présents de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamants. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la manière ingénieuse dont ils furent hissés, eux et leurs moutons, au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, et Candide n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle Cunégonde. "Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buenos-Ayres, si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons-nous, et nous verrons ensuite quel royaume nous pourrions acheter."

Chapitre III
Belle vue

Le soleil n'était pas encore levé, lorsque je m'éveillai : mais ses premiers rayons blanchissaient l'orient et on commençait à pouvoir discerner les objets. Le sommeil avait réparé mes forces et calmé mes esprits : à mon réveil, le trouble rentra dans mon cœur et l'image de la mort s'offrit de nouveau à mon âme alarmée.

J'étais sur un rocher élevé, d'où je pouvais découvrir les environs. Je jettai, en frémissant, un coup d'œil sur cette plage aride et sablonneuse, où je croyais devoir trouver mon tombeau. Quelle fut ma surprise, quand, du côté du nord, j'aperçus une plaine unie, vaste et féconde ! En un instant, je franchis l'intervalle, souvent si long, qui sépare la plus grande tristesse de la plus grande joie ; la nature prit une nouvelle face pour moi ; et le coup d'œil affreux de tant de rochers, jettés confusément dans les sables, ne servit qu'à rendre plus touchant et plus agréable l'aspect de cette plaine délicieuse où j'allais entrer. Ô nature ! que tes distributions sont admirables ! et que les variées que tu nous offres sont sagement conduites !

Les plantes qui croissent sur le bord de cette plaine sont fort petites ; le terroir ne fournit pas encore assez de suc : mais, à mesure qu'on avance, la végétation se ranime et leur donne plus de volume et de hauteur. Bientôt on rencontre des arbrisseaux sous lesquels on peut marcher à couvert et l'on trouve enfin des arbres aussi anciens que la terre, qui élèvent leurs têtes jusqu'aux nues. Ainsi se forme un amphithéâtre immense qui se déploie majestueusement aux yeux du voyageur, et lui annonce qu'une telle demeure n'est point faite pour des mortels.

Tout me parut nouveau dans cette terre inconnue ; tout me jetait dans l'étonnement. Des productions de la nature que mes yeux parcouraient avidement, aucune ne ressemblait à celles qu'on voit partout ailleurs. Arbres, plantes, insectes, reptiles, poissons, oiseaux, tout était d'une conformation extraordinaire et en même temps élégante et variée à l'infini. Mais ce qui me causait le plus d'admiration, c'est qu'une sensibilité universelle, revêtue de toutes les formes imaginables, vivifiait les corps qui paraissaient en être le moins susceptibles : jusqu'aux plantes, tout donnait des marques de sentiment.

J'avançais lentement dans ce séjour enchanté. Une fraîcheur délicieuse tenait mes sens ouverts à la volupté ; une odeur suave coulait dans mon sang avec l'air que je respirais ; mon cœur tressaillait avec une force inaccoutumée, et la joie éclairait mon âme dans ses plus sombres profondeurs.

Chapitre IV
La voix

Une chose me surprenait : je ne voyais point d'habitants dans ces jardins de délices. Je ne sais combien d'idées m'agitaient l'esprit à cette occasion, lorsqu'une voix vint frapper mes oreilles. " Arrête, me dit-on. Regarde fixement devant toi et vois celui qui t'a inspiré d'entreprendre le voyage périlleux que tu viens de faire. " Tout ému, je regardai longtemps sans rien voir : enfin j'aperçus une sorte de tache, une sorte d'ombre fixée dans l'air à quelques pas de moi. Telle une eau trouble trompe l'espoir de la bergère qui vient la consulter et ne lui rend qu'une image confuse de ses attraits. Je continuai de fixer des regards plus attentifs ; je crus discerner une forme humaine et reconnaître une physionomie si douce et si prévenante que, loin de m'effrayer, cette rencontre fut pour moi un nouveau motif de joie.

" Je suis le préfet de cette île, reprit l'ombre bienfaisante. Ton penchant pour la philosophie m'a prévenu en ta faveur : je t'ai suivi dans la route que tu viens de faire ; je t'ai défendu contre l'ouragan. Je veux maintenant te faire voir les raretés qui se trouvent ici ; après quoi, j'aurai soin de te rendre à ta patrie.

" Cette solitude qui t'enchanté s'élève au milieu d'une mer orageuse de sables mouvants ; c'est une île environnée de déserts inaccessibles, qu'aucun mortel ne saurait franchir sans un secours plus qu'humain. Son nom est Giphantie. Elle fut donnée aux esprits élémentaires, un jour avant que le jardin d'Eden fût assigné au père du genre humain. Non pas que ces esprits passent ici leur temps dans le repos et l'oisiveté. Que feriez-vous, faibles mortels si, répandus dans l'air, dans l'eau, dans les entrailles de la terre, dans la sphère du feu, ils ne veillaient sans cesse à votre sûreté ? Sans nos soins, les éléments déchaînés auraient depuis longtemps effacé jusqu'aux derniers vestiges du genre humain. Que ne pouvons-nous vous préserver entièrement de leurs efforts déréglés ! Hélas ! notre pouvoir ne s'étend pas si loin : nous ne pouvons vous mettre entièrement à couvert des maux qui vous environnent : nous empêchons seulement qu'ils ne vous accablent. C'est ici que les

esprits élémentaires viennent se reposer de leurs fatigues, c'est ici que se tiennent leurs assemblées et que se concertent les mesures les plus justes pour l'administration des éléments. ”

Chapitre V

Le contre-sens

“ De tous les pays du monde, ajouta l'esprit élémentaire, Giphantie est le seul où la nature conserve encore son énergie primitive. Sans cesse elle y travaille à augmenter les nombreuses familles des végétaux et des animaux, à donner de nouvelles espèces. Elle organise tout avec une admirable intelligence, mais elle ne réussit pas toujours à perpétuer tout. Le mécanisme de la propagation est le chef-d'œuvre de sa sagesse : quelquefois elle le manque et ses productions rentrent pour jamais dans le néant. Nous ménageons, avec toutes les précautions dont nous sommes capables, celles qui se trouvent assez parfaitement organisées pour pouvoir se reproduire et, dans la suite, nous avons soin de les distribuer sur la terre.

“ Un naturaliste s'étonne quelquefois de trouver des corps naturels, qu'aucun autre avant lui n'avait remarqués : c'est que nous en avons pourvu la terre depuis peu et c'est ce qu'il n'a garde de soupçonner.

“ Quelquefois aussi ces corps expatriés, ne trouvant point de climat qui leur soit parfaitement analogue, dépérissent insensiblement et l'espèce vient à manquer. Telles sont ces productions dont parlent les anciens et que les modernes se plaignent de ne trouver nulle part.

“ Telle espèce de plante subsiste encore, mais languit depuis plusieurs siècles, perd ses qualités et trompe le médecin, qui tous les jours manque son objet. On accuse l'art ; on ne sait pas que c'est la faute de la nature.

“ J'ai actuellement une collection de nouveaux simples de la plus grande vertu : j'en aurais déjà fait part aux hommes, si de fortes raisons ne m'eussent porté à différer.

“ Par exemple, j'ai une plante souveraine pour fixer l'esprit humain et qui donnerait de la constance, même aux Babyloniens : mais, depuis cent cinquante ans que j'observe soigneusement Babylone, je n'ai pas trouvé un seul moment où les penchants, les usages, les mœurs, valussent la peine d'être fixés.

“ J'en ai une autre, admirable pour réprimer les saillies, quelquefois trop vives, de l'esprit d'invention ; mais tu sais combien aujourd'hui cet excès est rare : jamais on n'imagina moins. On croirait que tout est dit et qu'il ne reste plus qu'à donner aux choses le ton du siècle et un habit à la mode.

“ J'ai une racine qui, à coup sûr, adoucirait l'aigreur des gens de lettres qui se critiquent : mais j'observe que, sans leur acharnement à se déchirer, personne ne s'intéresserait à leurs querelles. On aime à les voir avilir la littérature et se déshonorer mutuellement. Je laisse la malignité des lecteurs se faire un jeu de la malignité des auteurs.

“ Au surplus, ne t'imagines pas que la nature se repose en aucun lieu de la terre : elle travaille avec effort dans les espaces même infiniment petits, où l'œil ne saurait atteindre. A Giphantie, elle arrange la matière sur des plans extraordinaires et tend sans cesse à donner du neuf : partout ailleurs elle repasse incessamment sur les mêmes traces et se répète sans fin, mais toujours en s'efforçant de porter ses ouvrages à un point de perfection où elle n'arrive jamais. Ces fleurs qui vous frappent si agréablement la vue, elle tend encore à les rendre plus éclatantes. Ces animaux qui vous semblent si adroits, elle tend encore à les rendre plus industrieux. L'homme enfin qui vous semble si fort au-dessus du reste, elle tend encore à le rendre plus parfait ; et c'est à quoi elle réussit le moins.

“ On dirait, en effet, que le genre humain fait tout ce qui dépend de lui pour rester bien au-dessus du degré où la nature veut l'élever, et les plus heureuses dispositions qu'elle lui donne pour le bien, il ne manque presque jamais de les tourner au mal. A Babylone, par exemple, la nature a jeté dans les esprits un fonds d'agrément inépuisable. Son but était manifestement de former le peuple le plus aimable de la terre. Il était fait pour égayer la raison, extirper les épines dont les approches des sciences sont hérissées, adoucir l'austérité de la sagesse et s'il se peut, embellir la vertu. Tu le sais : les grâces qu'il aurait dû répandre sur ces objets, il les a détournées de leur destination ; il en a revêtu la frivolité et de désordre. Entre les mains des Babyloniens, le vice perd tout ce qu'il a de révoltant. Voyez, dans leurs manières, leurs discours, leurs écrits, avec quelle discrétion il se dévoile, avec quel art il intéresse, avec quelle adresse il s'insinue : vous n'y avez pas encore pensé et il s'est établi dans votre cœur. Celui même qui, par état, élève sa voix pour le combattre n'ose le montrer dans toute sa difformité : il se proposerait de l'excuser qu'il ne le peindrait pas avec plus de ménagement. Nulle part enfin le crime ne paraît moins crime qu'à Babylone. Jusqu'aux dénominations, tout est changé, tout est adouci. Les gens comme il faut, les honnêtes gens font aujourd'hui des hommes à la mode, dont l'extérieur n'a rien que d'engageant et l'ingénieur rien que de corrompu : la bonne compagnie n'est point celle où se trouve le plus de gens vertueux, mais où l'on excelle à pallier le vice. Celui que les secousses de la fortune ne peuvent ébranler, vous l'appelleriez esprit fort et vous parleriez improprement : on ne nomme ainsi que celui qui brave la providence. A l'irrégion la plus complète on donne le nom de liberté de penser ; au blasphème, celui de hardiesse ; aux excès les plus honteux, celui de

galanterie. C'est ainsi qu'avec ce qu'il fallait pour devenir le modèle de toutes les nations, les Babyloniens (pour ne rien dire de plus fort) sont devenus des libertins de l'espèce la plus séduisante et la plus dangereuse.

Chapitre X

L'arbre fantastique

Après avoir marché quelque temps sur les bords d'un ruisseau, nous entrâmes dans une belle et vaste prairie. Elle était émaillée de mille sortes de fleurs dont les couleurs variées se confondaient dans le lointain et formaient des tapis éclatants, tels que l'art n'en a jamais tissé. Cette prairie est terminée par une pièce de roche, comme par un mur. Un arbre s'y étendait en espalier, et ne s'élevait guère qu'à hauteur d'homme, mais se prolongeait à droite et à gauche sur toute la longueur de la roche, c'est-à-dire plus de trois cent pas. Ses feuilles étaient très minces et très étroites, mais en si grande quantité qu'il n'était pas possible d'apercevoir la moindre partie ni du tronc, ni des branches, ni de la surface du rocher qu'elles occupaient.

“ Tu vois, dit le préfet, la production du troisième et dernier pépin ; nous lui donnons le nom d'Arbre fantastique.

“ C'est de cet arbre précieux que tirent leur origine les inventions, les découvertes, les arts, les sciences et cela par une mécanique qui va t'étonner.

“ Tu sais que les nerfs des feuilles d'un arbre s'arrangent uniformément sur chacune d'entre elles ; en voir une, c'est voir toutes les autres. Ici, cette uniformité n'a point lieu ; chaque feuille a ses nerfs arrangés à sa manière : il n'y en a pas deux sur l'Arbre fantastique qui se ressemblent. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que, sur chaque feuille, les nervures s'arrangent symétriquement et représentent distinctement mille sortes d'objets : tantôt une colonnade, un obélisque, une décoration, tantôt des instruments d'arts et de métiers ; ici, des figures de géométrie, des problèmes d'algèbre, des systèmes astronomiques, là, des machines de physique, des instruments de chimie, des plans d'ouvrage dans tous les genres, vers, prose, discours, histoire, romans, chansons, fadaïses et autres.

“ Ces feuilles ne se fanent point. Dès qu'elles sont parvenues à leur perfection, peu à peu elles s'amincissent prodigieusement et se plient et replient mille fois sur elles-mêmes. En cet état, elles sont si légères que le vent les emporte et si petites qu'elles peuvent entrer par les pores de la peau. Une fois admises dans le sang, elles circulent avec les humeurs et pour l'ordinaire s'arrêtent dans le cerveau, où elles causent une maladie singulière dont voici la marche.

“ Lorsqu'une de ces feuilles s'est fixée dans le cerveau, elle s'imbibe, se dilate, se déploie, redevient telle qu'elle était sur l'Arbre fantastique, et présente à l'âme les images dont elle est chargée. Pendant ces développements, le malade a l'œil fixe, et l'air rêveur. Il semble voir et écouter ce qui se passe autour de lui, mais il s'occupe de tout autre chose. Il se promène quelquefois à grand pas, et quelquefois il reste immobile. Il se frotte le front, frappe du pied, se bat les flancs, se ronge les ongles. Ceux qui ont vu un géomètre qui touche à la solution d'un problème, un physicien qui aperçoit les premières lueurs d'une explication physique, un poète qui échafaude une pièce, ont dû observer ces symptômes.

“ Cet état violent procède des efforts que fait l'âme pour discerner ce qui se trouve tracé sur la feuille et il dure plus ou moins, selon que cette feuille tarde plus ou moins à se déployer et à se présenter commodément.

“ Le déclin de la maladie s'annonce par de légères émanations du cerveau, telles que quelques idées subitement conçues, quelques vues jetées en courant sur le papier, quelque plan tracé à la hâte. L'âme commence à discerner les objets et à contempler à son aise la feuille fantastique.

“ Ces derniers symptômes annoncent une crise prochaine, qui ne tarde pas à se déclarer par une évacuation générale de tout ce qui s'est transmis au cerveau. Alors les vers coulent, les difficultés s'éclaircissent, les problèmes se résolvent, les phénomènes s'expliquent, les dissertations se multiplient, les chapitres s'entassent ; le tout prend la forme d'un livre, et le malade est guéri. De tous les accidents qui lui affligeaient le cerveau, il ne lui reste qu'une affection démesurée pour ce qu'il vient d'enfanter avec tant de peine. ”

Chapitre XI

Les prédictions

“ Voilà à peu près, ajouta l'esprit élémentaire en me montrant l'étendue de l'Arbre fantastique, voilà des feuilles pour un siècle de vues, de découvertes et d'écrits. Tu peux examiner à ton aise ce qui pendant tout ce temps tourmentera plus d'un million de têtes. ”

Je m'approchai et m'occupai longtemps à contempler cet arbre merveilleux, surtout celles de ses branches sur lesquelles végétaient les sciences, et, après en avoir considéré jusqu'aux derniers rameaux avec toute l'attention et l'exactitude dont je suis capable, je me crois fondé à faire ici quelques prédictions.

La branche historique fait un effet admirable ; tous les événements y sont peints en camayeu, comme de la main des plus grands maîtres. Autant de feuilles, autant de petits tableaux. Ce qui surprend le plus, c'est que ces tableaux, considérés dans différents points de vue, représentent bien le même sujet, mais le représentent d'une tout autre manière ; et, selon la façon de l'envisager, la même action paraît bravoure ou témérité, zèle ou fanatisme, politique ou trahison, droiture ou ineptie, orgueil ou grandeur d'âme. Ainsi, suivant le point de vue dans lequel ces feuilles se présenteront au cerveau d'un historien, il verra les choses en bien ou en mal, et écrira en conséquence. Je ne voudrais point qu'on intitulât de semblables ouvrages *Histoire de ce qui s'est passé dans tel temps*, mais plutôt *Manière dont tel écrivain a vu ce qui s'est passé*. Au surplus, cette branche est très bien fournie et doit l'être. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des ambitieux, des traîtres, des brouillons, des gens de mérite oubliés, des fourbes parvenus, des vertus opprimées, des vices triomphants, des contrées ravagées, des villes abandonnées au pillage, des trônes ensanglantés ; et voilà de quoi se nourrit l'histoire : école singulière, où l'on envoie la jeunesse prendre des leçons d'humanité, de candeur et de bonne foi.

La branche métaphysique n'est guère moins fournie, mais ses feuilles sont fort minces, et leurs nervures si excessivement petites qu'elles ne sont presque pas apercevables. Je plains fort les cerveaux où elles s'introduiront. Je ne vois qu'un seul moyen de les tirer d'embarras : c'est de traiter à la moderne les questions les plus épineuses, je veux dire de suppléer à la netteté des vues et à la profondeur des réflexions par un ton de suffisance qui puisse en imposer.

La branche morale languit et ne reçoit presque plus de suc ; ses feuilles flétries annoncent une ruine prochaine ; hélas ! elle se meurt. Les plans qui y sont tracés sont tout défigurés. On doit bien s'en apercevoir par les ouvrages qu'on nous donne dans ce genre. On y confond les idées du bien et du mal ; la vertu n'y est plus reconnaissable, et l'on ne sait plus ce qu'on doit appeler vice. Tout n'est pourtant pas dit. Il reste bien des arguments à publier contre l'idée surannée qu'on s'était faite de la justice ; bien des bons mots à débiter contre ceux qui, malgré les lumières du siècle, parlent encore de la probité comme on en parlait au bon vieux temps ; bien de nouvelles preuves qui démontrent qu'il ne faut point chercher d'autre règle de conduite que l'intérêt de sa nation, l'intérêt de sa famille, et surtout l'intérêt personnel. A de si belles leçons, les Babyloniens battront des mains et diront : " Dans le vrai, toute la terre était aveugle ; ce n'est que d'aujourd'hui qu'on voit clair. "

La branche de la poésie est en fort mauvais état ; il ne lui reste que quelques rameaux, entre autres le rameau dramatique, qui même ne se soutient que bien faiblement. Il se montrera de temps en temps à Babylone quelques tragiques, mais point de comiques. J'en soupçonne la cause. Autrefois les Babyloniens n'étaient que ridicules : on les mettait sur la scène, et on riait ; aujourd'hui, ils sont presque tous vicieux, mais vicieux par principe, et des gens de cette espèce ne font point rire. Les mœurs commencent à n'avoir plus rien de théâtral.

La masse totale des éloges est très considérable. La branche de l'Arbre fantastique qui les porte plie sous le poids. Il y en aura d'applicables à un grand dont on attend quelque bienfait ; à un auteur dont on a été provoqué, et auquel on rend hommage pour hommage ; à un autre, qu'on provoque et qu'on salue afin d'en être salué. Il y en aura de commercables et qui se vendront à l'un pour sa protection, à l'autre pour sa table et à l'autre pour son argent. Il y en aura, et même abondamment, pour ceux qui les mendient ; mais il ne s'en donnera guère à ceux qui en méritent le plus.

Avec le seul bon sens et les plus simples notions que fournit un rameau de la branche philosophique, qui apprennent à estimer les choses de cette vie ce qu'elles valent, il se formera, dans le peuple, nombre de philosophes pratiques ; tandis que, chez les gens de lettres, toute la pénétration imaginable, toute la science qu'ils croient avoir, tout l'esprit du monde ne formera que des philosophes manqués. Ils fuiront les louanges, mais en ménageant un sentier détourné par lequel elles puissent venir à eux. Ils afficheront le zèle le plus ardent pour tous les citoyens et même pour tous les hommes en général, mais ils ne se soucieront que d'eux-mêmes. Ils trancheront sur les questions les plus compliquées, les plus obscures et les plus importantes, avec une confiance qui étonnera ; mais, en décidant tout, ils n'éclairciront rien. La modestie la plus recherchée composera leur extérieur, intérieurement ils seront dévorés par l'ambition. Et de telles gens, nous les nommerons philosophes ! C'est ainsi que nous donnons le nom d'étoiles à ces feux légers qui s'allument quelquefois dans la haute région de l'air, tracent un sillon lumineux, et dans l'instant s'évanouissent.

En général, je crus voir, sur un grand nombre de feuilles, des choses tout à fait contradictoires : Le siècle s'écoulera et les sentiments sur les mêmes objets ne se réuniront point. Comme à l'ordinaire, chacun dira son avis et attaquera les autres. On se brouillera et les ironies les plus amères, les invectives les plus fortes, les railleries les plus sanglantes, rien ne sera épargné pour faire rire la foule et faire pitié au sage.

Bernard de Fontenelle

LA REPUBLIQUE DES PHILOSOPHES, OU HISTOIRE DES AJAOIENS

Ces peuples ne reconnaissent aucun fondateur ni de leur République, ni de leur Religion. Aussi n'y a-t-il parmi eux ni secte ni parti, soit dans la Religion, soit sur les affaires d'Etat. Ils n'ont ni livre sacré ni loi écrite : ils ont seulement certains principes émanés du sein de la raison la plus saine, et de la Nature même ; principe dont l'évidence et la certitude sont incontestables, et sur lesquels ils règlent tous leurs sentiments et toutes leurs opinions. Cela étant ainsi, ces sentiments peuvent-ils manquer d'être sûrs, sains et purs ?

1. Principe. *Ce qui n'est point, ne peut donner l'existence à quelque chose.*
2. Principe. *Traitez les autres comme vous voudriez qu'ils vous traitent.*

Du premier de ces principes sont tirés leurs sentiments sur la Religion ; et le deuxième règle toute leur conduite, tant pour le civil que pour la politique.

Il n'y a pas de personne de bon sens qui ne conçoive que les Ajaoiens, suivant ces deux principes, regardent la seule Nature comme leur bonne mère. Eternelle dans son existence, disent-ils, et souverainement parfaite dans son essence, elle a donné l'être à toutes les créatures, et tout se passe en elle avec tout l'ordre nécessaire pour la conservation et l'entretien de ces mêmes créatures. Voilà donc leur Divinité.

Plus soumis que nous aux claires lumières d'une raison saine et sans préjugé, ils ne vont pas inventer une chimérique époque pour y fixer la naissance des premières créatures, qu'on fait sortir (contre le premier principe) des mains vuides d'un Etre incompréhensible, invisible, inconnu, inventé à plaisir ; à-peu-près comme un joueur de gibécierie fait sortir une muscade de dessous un gobelet, qu'il avait fait voir vuide aux spectateurs. Les Ajaoiens, plus raisonnables, regardent comme leur mère cette Nature, que l'expérience nous démontre être la mère commune de toutes les créatures qui, par une admirable circulation, sortent continuellement de son sein et y retournent de même. Il est vrai que l'éternité passée de l'existence de l'univers n'est pas plus comprise par un Ajoien que par un Chrétien ; mais ils avouent franchement combien les connaissances de l'esprit humain sont bornées : peu semblables en cela à nous autres, qui nous donnons la torture pour inventer de fausses raisons, dans la seule vue de répondre à tout, bien ou mal. Ainsi, lorsqu'on leur demande, comment il se peut faire qu'il n'y ait pas eu un commencement à l'existence de la Nature ? ils avouent que cette éternité d'existence passe l'esprit humain ; mais ils soutiennent qu'ils ne sont pas moins en droit pour cela de le croire, parce qu'ils ne la trouvent sujette à aucune contradiction : au lieu, qu'en supposant un point où la Nature a commencé à exister, et quelque autre point où elle aura commencé à produire des créatures, la raison se trouve dans un labyrinthe d'objections et de contradictions inexplicables.

Aussi rien ne leur donna-t-il mieux lieu de se moquer de nous autres Européens, que lorsque disputant avec eux, je leur expliquai nettement nos sentiments sur l'existence éternelle de notre Dieu.

Deschamps (Dom Léger-Marie)

LE VRAI SYSTEME OU LE MOT DE L'ENIGME METAPHYSIQUE ET MORALE

Une fois dans l'état de mœurs, nous serions, mais sans être asservis ni en guerre, à peu près ce que nous étions avant l'invention des arts libéraux, avant que les hommes eussent passé des arts purement utiles, des arts de première nécessité, à ceux qui n'existent que par les excès dans lesquels ils ont donné à tous égards. La vie du temps des patriarches est l'exemple le plus sensible, quoique très imparfait encore, de l'état de vie où nous serions alors.

Il faudrait, pour y entrer, brûler non seulement nos livres, nos titres et papiers quelconques mais détruire tout ce que nous appelons les belles productions de l'art. Le sacrifice serait grand sans doute ; mais il faudrait le faire : car à quoi bon laisser subsister des monuments, qui ne seraient plus d'aucun usage et qui en prouvant notre intelligence à nos descendants, leur prouveraient notre folie, et nuiraient même à l'objet, utile pour eux, de les éloigner de toute idée de nos mœurs ?

Je choque par là les idées de la patrie des hommes prétendue la plus excellente, de ce qu'on appelle les hommes cultivés, de cette petite partie qui, très distinguée du peuple qu'elle domine et dont elle tire sa subsistance, ses commodités et son luxe, se croit une raison bien supérieure à celle du peuple : mais elle ne peut pas me nier ce que j'établis, et le sacrifice dont il s'agit est conséquent de ce que j'établis.

Plus on y réfléchira, et plus on verra que nos livres mêmes de physique et de métaphysique les plus estimés, n'existent, ainsi que tous nos autres livres, qu'au défaut de la vérité, que par notre ignorance foncière et ses tristes effets ; qu'on n'aurait aucun besoin d'eux dans l'état de mœurs, puisque la pratique des pères serait, comme chez nos artisans et nos laboureurs, un livre toujours ouvert pour les enfants, et qu'une façon de pratiquer qui se perfectionnerait, n'aurait pas besoin d'être écrite pour être transmise.

Nos livres, pour le dire ici, demandent un livre qui prouvât qu'ils sont de trop et qu'il serait de trop lui-même, une fois les hommes éclairés par lui ; et ce livre ne pouvant exister que par eux, il s'ensuit que nous ne pouvions venir à avoir la connaissance qui nous manque, que par les connaissances absurdes et superflues qui l'ont précédé. Aurais-je médité et fait ces réflexions, sans tout ce que j'ai vu, lu et entendu d'opposé à la droite raison, sans toutes les contrariétés que j'ai saisies dans nos façons de penser et d'agir ? Les hommes ne sont d'accord sur rien d'essentiel, pas même sur la valeur de leur intelligence et de leurs connaissances, dont ils sont si vains. Une chose cependant sur laquelle ils s'accordent généralement, c'est qu'ils sont foncièrement ignorants et extrêmement malheureux les uns par les autres ; et c'est en effet la seule chose sur laquelle ils puissent être d'accord dans l'état où ils sont.

On a cru suppléer à l'ignorance où l'on est du fond des choses, par des expériences et des observations de toute nature, par la géométrie la plus sublime, par l'érudition la plus vaste, par la culture la plus opiniâtre des sciences et des arts ; et on s'est grossièrement trompé, puisqu'il est vrai que tout cela, qui nous donne une si grande et si fautive idée de nous, n'a eu lieu que par cette ignorance, et qu'il n'en serait plus question, si elle était une fois vaincue (o).

(o) Est-il un homme, pour peu qu'il jette un coup d'œil sur l'excès de nos misères et qu'il voie la superficie de notre globe n'être qu'un amphithéâtre où le faible succombe presque toujours sous le fort et où le fort même n'est pas en sûreté, est-il un homme, dis-je, qui puisse, non pas me faire un crime de chercher à vaincre notre ignorance, mais n'y pas donner son applaudissement .

Une existence physique heureuse

A quoi se bornent les besoins raisonnables de l'homme, si ce n'est à faire une société sûre avec ses semblables, à habiter un séjour sain et gracieux, à être logé simplement et couché de même, à être modérément occupé de travaux utiles et jamais pressés, à avoir de quoi se nourrir, avec qui jouir et de quoi se vêtir ? Tout ce qui est au-delà de ces besoins, ainsi que tout le raffinement que nous mettons à les satisfaire, est un superflu qui nous tue. S'il est vrai que la vie des hommes a été aussi longue autrefois qu'on l'a écrit, la simplicité de leurs mœurs et de leurs façons de vivre a pu seule en être la cause, mais que cette simplicité était encore éloignée de celle des véritables mœurs !

Une fois sous leur empire, où l'on ne connaîtrait ni commandement, ni obéissance, nous coulerions nos jours dans l'abondance du nécessaire, sans tien ni mien, laborieusement sans fatigue, commodément à peu de frais, frugalement sans dégoût, voluptueusement sans satiété, sainement sans médecins, longuement sans caducité, amicalement sans liaisons particulières, socialement sans nous craindre, sans éprouver ces perfides retours, si communs dans nos sociétés ; uniformément sans ennui, et tranquillement sans inquiétude ni peine d'esprit

quelconque, sans appréhender de déboires de notre état, sans craindre d'être moins bien, sans désirer d'être mieux, sans envier, vu l'égalité qui régnerait, le sort de nos semblables.

Nous n'étudierons la nature qu'autant qu'il nous serait indispensable de le faire, qu'autant que l'utile le demanderait de nous, et alors nous ne l'étudierions que dans les objets les moins éloignés, les plus faciles et les plus analogues à notre personnalité. Chacun de nous concourrait au besoin commun de la société, seul objet qu'auraient nos occupations, et tous les genres d'occupation iraient à peu près et également à chacun ; parce qu'ils seraient simples et nullement recherchés. Chaque homme serait à tout et passerait d'un travail à un autre, de façon que la folle et funeste division des hommes en différents état se trouverait entièrement anéantie, puisqu'elle le serait à l'égard même des états utiles.

On ne jouirait pas des plaisirs et des avantages dont nous ne jouissons, dans notre état policé, que par la folie même de cet état ; on n'éprouverait pas de ces impressions de théâtre qui nous jettent dans l'état convulsif des ris et des pleurs, (*p*) de ces passions fortes qui nous énervent en nous faisant jouir avec excès ; on ne goûterait pas les sensations vives, mais toujours momentanées, d'un amant heureux, d'un héros vainqueur, d'un ambitieux parvenu, d'un artiste couronné, d'un avare qui contemple son trésor, d'un grand bouffi de ses titres et de son extraction ; on n'aurait pas de ces femmes adorables, de ces palais superbes, de ces ameublements magnifiques, de ces jardins enchantés, de ces parcs, de ses avenues immenses, de ces mets recherchés, de ces bijoux précieux, de ces chars transparents etc., choses qui font moins le bonheur de ceux qui les possèdent, que le malheur de ceux qui en sont privés. Mais tous ces avantages et jouissances factices qui sortent de la classe des vrais besoins de l'homme, et qui par là même entraînent tant de dégoûts et d'inconvénients après eux, seraient compensés par des jouissances et des avantages bien plus réels, bien plus durables et d'un tout autre prix. On ne souffrirait pas d'ailleurs de leur privation ; car on n'en n'aurait pas la plus légère idée.

(*p*) On ne rirait ni ne pleurerait dans l'état de mœurs ; l'air serein y serait généralement répandu sur tous les visages, qui auraient tous à peu près les mêmes formes, comme je l'ai dit : Une femme y ressemblerait extrêmement à une autre femme aux yeux d'un homme, et un homme extrêmement à un autre homme aux yeux d'une femme ; et tant par cette raison que par toutes les raisons possibles qui concourraient avec celle-là, rien n'y contrarierait la communauté des femmes pour les hommes, et des hommes pour les femmes. Si on niait cette vérité ou qu'on en doutât, on ne le ferait qu'autant qu'on porterait dans l'état de mœurs l'idée de l'état de lois, ou de l'état sauvage.

La langue

On parlerait dans l'état de mœurs une langue facile à apprendre : car elle serait extrêmement moins abondante et bien plus simple que celles qui nous transmettent, en les apprenant, les absurdités et les travers de nos pères. L'usage suffirait pour l'apprendre aux enfants, qui n'auraient besoin d'aucuns principes sur elles, et rien ne demanderait qu'on les assujettît à la lire et à l'écrire : car à quoi bon les assujettir à cette tâche très pénible pour eux, qui leur serait entièrement inutile ? Toutes nos écritures et tous nos livres n'ont d'existence que par la folie de nos mœurs (*x*).

(*x*) On écrit et on travaille sans cesse pour parvenir à remédier aux inconvénients que les lois et ordonnances quelconques entraînent après elles ; et il y aura toujours matière à écrire et à travailler parce que ces inconvénients sont dans la nature des lois qu'on laisse subsister. Tout est en question dans nos mœurs ; on est encore à y déterminer les droits des rois et des peuples, ceux du trône et du sacerdoce ; et si l'on n'a rien que de vagues sur ces deux objets, c'est uniquement parce que le fond en est vicieux.

Les langues s'épureraient d'elles-mêmes de tous les mots qui y sont de trop ; et combien n'y aurait-il pas de ces mots pour des hommes éclairés dans la vérité, qui n'auraient plus matière à raisonner, qui ne converseraient pas uniquement pour converser, comme nous le faisons, et qui ne connaîtraient ni nos passions factices, ni tout ce que nous avons mis de factice dans les objets de nos appétits, ni nos connaissances vaines, ni nos arts superflus ? Il serait à souhaiter qu'il y eût la même langue partout où existerait l'état de mœurs, et c'est ce qui serait facile, la langue étant alors aussi simple qu'elle le serait, et les hommes communiquant tous ensemble de proche en proche, sans être partagés en différentes nations. Il n'y aurait pas à craindre que cette langue changeât, qu'elle dégénérât en jargon, ou qu'elle fût susceptible, comme les nôtres, d'être toujours épurée et enrichie ; elle serait stable et ne varierait point.

Les hommes dans l'état de mœurs s'entendraient aussi parfaitement que nous nous entendons mal ; ils auraient l'esprit conséquent sans avoir besoin de nos règles de logique, et par le pouvoir qu'a la vérité seule d'organiser

les têtes comme il faut (*y*). Les leçons d'éloquence, de poésie, de musique, de peinture et autres arts libéraux, leur seraient aussi inutiles que celles de grammaire et de logique ; ils se borneraient à l'essentiel des connaissances, et leur enfance conséquemment ne serait pas tyrannisée comme la nôtre, ainsi que notre adolescence, et comme elle l'est au grand détriment de notre raison, de l'égalité de notre humeur, de notre tranquillité et de notre santé.

(*y*) L'effet de la vérité ne peut être autre chose que de rendre nos têtes aussi harmoniques qu'elles sont dissonantes.

Les arts agréables dont nous faisons généralement le plus de cas, comme l'éloquence et la poésie, n'existent qu'au défaut de la vérité et des mœurs qui sont conséquentes. On a toujours dit que la vérité était faite pour paraître toute nue : cela s'étend beaucoup plus loin qu'on ne l'a pensé, puisqu'il est vrai qu'elle rejette non seulement toute parure dans le discours, mais toute harmonie factice qui sort de l'utile. Nous n'avons des orateurs, des poètes, des chanteurs, des danseurs, des peintres, etc. que parce que nous sommes mille fois plus fous, relativement aux hommes, dans l'état de mœurs que les fous des petites maisons ne le sont relativement à nous. Cette vérité est dure ; mais ce n'est pas nous encore en fois qui péchons, c'est notre état social.

Les arts agréables sont des ingrédients qui entrent nécessairement dans nos mœurs, et dont nous avons besoin pour nous délasser de nos fatigues d'esprit et de corps, pour nous arracher à l'ennui, pour mettre quelque consonance dans la dissonance des parties qui nous composent, et pour repaître notre imagination, soit des beautés de la nature dont elle ne jouit point dans le sein de nos villes, soit de tout autre objet capable de la réjouir. Mais dans des mœurs où nous serions tous occupés de travaux faciles, que nous ferions par goût et par intérêt, dans des mœurs qui nous rendraient heureux par elles-mêmes, et qui se refuseraient à tout ce qui pourrait être objet de rivalité, à quoi ces sortes d'arts pourraient-elles nous être utiles ?

L'état de mœurs ou l'état social sans lois, tel que je viens de le crayonner, est le véritable état de l'homme en société ; et si, après l'avoir lu et l'avoir vu établi sur notre ignorance vaincue, on venait encore à dire, ou qu'il ne peut pas être substitué à l'état de lois, ou qu'il est impossible dans la pratique, ou qu'il entraîne des inconvénients après lui, ou que l'état de lois divines et humaines lui est préférable, on ne mériterait pour toute réponse que d'être renvoyé à relire et à réfléchir (*r*).

(*r*) Si les hommes par impossible acquéraient la faculté, d'aujourd'hui à demain, de se rendre invisibles, ou toute autre faculté qui les rendît les maîtres de la vie et de la fortune les uns des autres, ils ne pourraient plus vivre en société qu'en convenant de vivre dans l'égalité morale, seul moyen de n'avoir plus aucun motif d'user de leur faculté et de n'en plus user. C'est donc à cet état d'égalité que toute raison réelle ou imaginaire les amène.

Les seuls lecteurs qui mériteraient d'autres réponses sont ceux qui, satisfaits d'ailleurs de ma spéculation métaphysique et morale, ne demanderaient que des éclaircissements. Je souhaite qu'il s'en trouve beaucoup de cette espèce : car c'est par des éclaircissements demandés et donnés que son développement aurait toute sa force, et que la persuasion gagnerait bientôt les esprits aussi généralement que la vérité l'exige pour avoir son effet.

IV

Du merveilleux lac dont les eaux sont presque toujours chaudes, et de ses cinq admirables cascades. Description de la vallée des roses blanches, où l'on voit un monument très remarquable, une fontaine rare et singulière, et quelques arbustes très beaux et agréables à la vue.

Comme nous étions dans un plein repos, nous fûmes réveillés par un vent impétueux, qui donnait de telles secousses à notre vaisseau que, de crainte que notre câble ne se rompît, nous nous levâmes tous au plus tôt ; mais nous ne vîmes plus l'île flottante ni les beaux phénomènes qui étaient tout autour. La mer était fort grosse et toute pleine de grandes pièces de glaces qui, s'amoncelant les unes sur les autres, formaient par-ci et par-là de petites montagnes flottantes. Lorsque le temps fut plus beau, ce qui ne tarda guère à arriver, nous résolûmes de faire, comme nous avions projeté, une seconde course dans le pays.

Ayant laissé à bord deux ou trois des nôtres, nous prîmes nos armes, et enfilâmes un autre chemin que la première fois. Il faut remarquer que cette côte est fort montagneuse ; mais on y trouve quelques petites plaines et des vallées. D'abord nous marchâmes entre des roches sèches et arides, où il n'y avait ni herbe ni mousse ; on y trouvait des précipices affreux, au bas desquels roulaient de gros torrents avec un bruit épouvantable. Nous étions contraints de passer dans de petits sentiers très étroits et dangereux. Mais enfin nous sortîmes heureusement de cet endroit, où nous nous étions insensiblement engagés, et nous montâmes sur une haute montagne d'où nous pouvions jeter la vue de toutes parts.

Nous y vîmes l'été et l'hiver tout à la fois : d'un côté, il y avait des plaines où tout était gelé et couvert de neige ; de l'autre, des vallées où régnait partout une riante verdure. L'air y était si clair et si lumineux que, sans le secours du soleil, nous y pouvions aisément distinguer les plus petits objets. Nous y descendîmes, et trouvâmes tous ces lieux tapissés d'une herbe courte et menue. On y voyait par-ci par-là des plantes qui jetaient des feuilles longues et serrées. Nous en arrachâmes quelques-unes dont la racine était ronde et plate, à peu près grosse comme le poing, et couverte d'une peau noire fort mince : la chair était d'un blanc rougeâtre, et d'un goût approchant de celui de l'amande. Nous en trouvâmes beaucoup depuis sur la côte, aux environs de l'endroit où nous avions jeté l'ancre, que nous mangions au lieu de pain.

Ce lieu nous parut si agréable que nous nous y reposâmes quelque temps ; de là nous entrâmes entre deux longues chaînes de montagnes couvertes de mousse depuis le pied jusqu'au sommet, et d'où distillait une espèce de gomme odoriférante. Cette double chaîne n'était pas droite, et faisait un grand coude qui nous bornait entièrement la vue ; mais, quand nous fûmes au bout, nous découvrîmes tout d'un coup un lac dont l'eau était verdâtre et presque chaude. Il exhalait sur toute la surface une infinité de petites vapeurs noires. Nous crûmes, avec raison, que cette chaleur et ces vapeurs procédaient de matières sulfurisées et bitumineuses qui devaient être dans le fond. Il n'y avait pas la moindre petite herbe sur ses bords.

Après les avoir côtoyés pendant quelque temps, nous entendîmes un certain bruit et murmure qui s'augmentait à mesure que nous avançons ; enfin nous remarquâmes que l'extrémité du lac était toute bordée de petites roches entre lesquelles l'eau, s'écoulant dans un bas, causait le bruit que nous entendions. Nous doublâmes donc le pas, et fûmes bien surpris de voir cinq belles cascades, dont celle du milieu était la plus grande. Elle formait trois grandes nappes d'eau, qui tombaient les unes sur les autres, sur trois degrés en distances à peu près égales. L'eau de toutes ces cascades, se réunissant un peu plus bas, tombait sur un grand rocher presque plat et, de là se précipitant, s'allait perdre entre des rochers qui étaient au-dessous. Il fallait, de nécessité, que puisque ce lac restait toujours également plein, quoique ses eaux s'écoulassent incessamment de ce côté-là avec tant d'abondance, il y eût des canaux souterrains qui lui en fournissent toujours de nouvelles.

Comme nous raisonnions là-dessus, il parut tout d'un coup, sur une grande colline qui était vis-à-vis de nous, une troupe de gros et puissants ours blancs comme neige. Nous remarquâmes qu'il y en avait deux ou trois qui étaient tachetés de noir partout le corps. Un d'entre eux descendit la colline. Ayant passé un petit ruisseau qui était au bas, il se glissa entre deux rochers. A peine y fut-il, qu'il se mit à faire un certain cri, comme s'il eût appelé les autres ; et effectivement, ils se mirent tous à le suivre, en se pressant et se précipitant. Nous ne les eûmes pas plus tôt perdus de vue que nous vîmes partir, du milieu de ces mêmes roches, plusieurs oiseaux qui

furent bientôt suivis d'un plus grand nombre, qui prirent tous leur vol vers les hautes montagnes couvertes de neige, sur notre droite. Ces oiseaux avaient apparemment leurs nids dans les fentes et les crevasses qu'on y voyait ; mais elles étaient dans des lieux si escarpés et si hauts qu'il était impossible d'y parvenir.

En nous éloignant de ces cinq admirables cascades, nous descendîmes avec beaucoup de difficulté, par une montagne dont la pente était très raide, dans une plaine longue et étroite, percée presque partout de petits trous qui allaient en tournant assez profondément en terre : il fallait qu'il y eût dans ce lieu une infinité d'animaux d'une espèce qui, sans doute, nous était inconnue ; mais nous n'en vîmes pas paraître un seul. En marchant entre ces trous, on entendait un certain son, comme s'il y eût dessous des caves, ou des voûtes. Etant au bout de cette plaine, nous entrâmes comme dans un grand carrefour, où il y avait cinq routes différentes, disposées en étoile.

Nous balançâmes quelque temps sur le choix de celle que nous devions prendre. Il y en avait une entre des montagnes d'une hauteur si prodigieuse qu'on en était presque épouvanté. On y entra par-dessous un large et haut portail, dont la structure n'était qu'une grande pièce de roche qui, s'étant détachée par en haut d'un des côtés, était tombée en travers sur l'autre, et y était demeurée suspendue peut-être depuis un très long temps. Cette route était sablonneuse ; on y enfonçait jusqu'au dessus de la cheville du pied. Nous en enfilâmes une autre beaucoup plus commode. Les montagnes qui la bordaient étaient une roche presque noire avec de grandes veines blanches et luisantes, à peu près comme de l'alun. Nous y trouvâmes partout une très grande quantité d'une espèce de lézards. Ils étaient si familiers qu'ils nous passaient à tous moments entre les jambes et sur les pieds. Ils avaient la tête parfaitement noire, le corps rougeâtre, et la queue extraordinairement longue.

Plus nous avançons dans ce chemin, et plus il s'élargissait. Il nous conduisit enfin dans une très belle et très spacieuse vallée, où nous respirâmes un air de printemps. Elle était couverte d'une plante toute semblable à la violette ; on voyait sur la plupart, au milieu de la tige, une fleur blanche de la grandeur d'un ducaton. Cette fleur avait huit feuilles, toutes dentelées, les quatre plus grandes dessous, et les quatre plus petites dessus ; le milieu était garni de petits grains fort rouge. Elle ne ressemblait pas mal à une rose simple, et avait une odeur fort douce. L'émail de ces fleurs avec le vert de leurs tiges faisaient ensemble un effet charmant dans toute l'étendue de cette vallée. Un petit ruisseau d'une eau très claire serpentait vers le milieu.

Nous aperçûmes, à l'extrémité d'un enfoncement, quelque chose de blanc à travers de grandes herbes. Nous en étant approchés, nous y vîmes, avec la dernière surprise, un petit édifice d'une singulière structure : il était tout de pierre blanche ; sa partie supérieure était une grande pierre plate, de figure triangulaire, posée sur six colonnes hautes d'environ trois pieds, sur une base en ovale, qui s'élevait de terre à la hauteur de quatre ou cinq pouces. Sur la pierre à trois angles, on voyait une inscription de caractères bizarres, qui n'étaient connus d'aucun de notre troupe ; en bas, sur la circonférence de la base, paraissaient encore, d'espace en espace, les mêmes caractères, mais presque effacés. Ce monument fit naître entre nous une infinité de raisonnements, car nous voyions très bien que ce n'était pas là un ouvrage du hasard ; mais j'en laisse la décision à de plus habiles gens que moi.

Etant sortis de ce lieu, nous marchâmes droit au ruisseau dont je viens de parler, et nous le suivîmes en remontant vers la source. Il sortait d'une très belle fontaine qui était dans une grotte creusée par la nature dans une des montagnes de la vallée. J'y entrai d'abord ; elle était revêtue d'une très belle mousse verte depuis le haut jusqu'en bas ; dans le fond, à la hauteur d'un homme, on voyait trois conduits sur une même ligne, à distances égales : l'eau, en coulant hors de ces conduits, faisait un agréable petit murmure qui approchait du gazouillement des oiseaux, tombait dans une espèce de bassin, qui en était fort rempli, et s'épanchait par-dessus tous ses bords ; elle se réunissait par-devant dans une grande crevasse qui était dans un rocher immédiatement au-dessous, et s'écoulait en bas. Ce bassin était profond environ d'un pied ; il y avait au fond plusieurs petites pierres rouges et plates de différentes figures, savoir de carrées, de rondes, de triangulaires et en forme de cœur.

Voulant en prendre quelques-unes, je pus à peine souffrir la froideur excessive de l'eau voisine de la fontaine. Au-dedans de la grotte, il y avait un trou rond et fort profond, large d'un bon empan, qui exhalait une vapeur si chaude que je pensai me brûler le visage, m'étant par hasard placé tout vis-à-vis. Ce ne fut pas sans un extrême étonnement que je vis sortir presque d'un même endroit le froid et le chaud tout ensemble. Il y avait, dans plusieurs endroits de cette vallée, divers arbustes très beaux et très singuliers, dont un, entre autres, qui jette ses feuilles à trois étages assez distants l'un de l'autre ; elles sont toutes couvertes d'une espèce de duvet qui les rend, au toucher, douces comme du velours, et bordées tout autour du plus beau jaune du monde. Au-dessus des feuilles, et précisément à l'endroit où elles sont attachées au tronc, on voit sortir de chacune, au bout d'une fort longue queue, de petites graines rouges de la grosseur des pois, qui forment un cercle parfait ; et, à la cime, ils portent un bouquet de ces mêmes graines, fort serré et pressé, qui a presque la figure d'une petite pomme de pin.

Chapitre II

Morale et religion des Mégapatagons. Art et littérature.

— La base de toute notre morale c'est l'ordre. Il faut, disons-nous, que l'ordre moral ressemble à l'ordre physique. Personne chez nous ne s'en écarte, ni ne peut s'en écarter. Nous sommes tous égaux. Il y a une loi simple, courte, claire, qui parle seule et jamais l'Homme ne la remplace. Cette loi est rédigée en peu de mots.

1. Sois juste envers ton Frère ; c'est-à-dire, n'en exige rien, ne lui fais rien que tu ne veuilles donner toi-même, ou que tu ne veuilles qu'on te fasse.
2. Sois juste envers les Animaux, et tel que tu voudrais que fût à ton égard un Animal supérieur à l'Homme.
3. Que tout soit commun entre Egaux.
4. Que chacun travaille au bien général.
5. Que chacun y participe également.

“ C'est avec une seule loi que tout est réglé : nous ne croyons pas qu'il y ait aucun Peuple qui ait besoin d'en avoir davantage, à moins que ce ne soit un Peuple d'Oppresseurs et d'Esclaves, car lors, je sens, quoique je n'aie jamais vu de pareil Peuple, qu'il aura une multitude de lois et d'entraves, telles qu'il en faut pour légitimer l'injustice, l'inégalité, la tyrannie de quelques Membres envers tout le Corps. Ces Peuples infortunés croient par là faire au moins le bonheur de ceux d'entr'eux qui dominant. Ils se trompent ; il n'y a de bonheur que dans la fraternité, dans ce doux sentiment : Personne ne m'envie, mon bonheur ne coûte rien à Personne, tous mes Frères en jouissent également... Ah ! comment les prétendus Heureux d'une Nation inégale, s'ils sont Hommes, peuvent-ils se gorger, tandis que d'autres Hommes manquent du nécessaire ! se divertir, tandis que d'autres souffrent ! se délecter, tandis que d'autres sont accablés de travaux ! S'ils peuvent braver tout cela, ils ont le cœur trop dur pour goûter le plaisir ; ils ne le connaissent pas ; ils ne peuvent avoir d'humanité ; le sentiment de la compassion est éteint chez eux... Nous avons dans notre voisinage de ces Peuples inégaux : ce sont de petits Hommes, ils habitent l'île *O-Taïti*, et d'autres petites Iles voisines. Depuis cette malheureuse inégalité, ces Peuples n'ont plus de mœurs ; ils prostituent leurs Femmes ; ils ont de malheureuses Sociétés où l'on outrage la Nature... Mais je souffre à vous entretenir de ces énormités, que vous connaissez aussi bien que nous.

— Non, dit Hermantin, mais nous comptons visiter ces Iles, pour nous instruire, et connaître tous nos Voisins. J'ai une autre question à vous faire : Ici tous sont égaux ; n'y a-t-il donc point de Magistrats ?

— Si, nos Vieillards : toutes les dignités suivent l'âge, et elles croissent jusqu'au dernier instant de la vie. Elles commencent dès qu'on est homme, mais c'est peu de chose d'abord, puisque moins un Homme est âgé, moins il a d'Inférieurs qui lui doivent de la déférence. Mais cette déférence ne peine qui que ce soit. Au contraire, nos Jeunes-gens rendent avec joie aux plus Avancés en âge les services dont ils peuvent avoir besoin, parce qu'ils sont imbus de ce principe : " On vous sert enfants, à cause de votre impuissance ; il sera glorieux de le rendre, dès que vous serez adolescents, ou bien vous cesseriez d'être les Egaux de ceux qui vous les ont rendus ; ils auraient un droit sur vous, contraire à notre sainte et précieuse égalité. "

“ Aussi voit-on chez nous les Enfants n'aspirer qu'à l'émancipation par des services utiles. Lorsqu'ils ont ainsi travaillé un temps égal à celui de leurs premières années de faiblesse, c'est-à-dire dix ans, on leur montre le sort des Vieillards, honorés, servis, révéchés d'un chacun, comme s'étant acquittés de tous les devoirs des Citoyens, et on leur dit : " Jeunes-gens ! il faut à présent mériter d'être ainsi honorés et servis dans votre vieillesse. On vous a fait l'avance des premiers services dans votre enfance ; c'est à vous de faire dans la maturité l'avance des honneurs décernés à la Vieillesse. Car si vous en attendiez la jouissance sans les mériter, quand vous acquitteriez-vous ? " Notre Jeunesse a l'esprit juste ; elle sent fortement combien ces préceptes sont raisonnables ; et elle y conforme scrupuleusement sa conduite. De là naît l'harmonie que vous voyez régner parmi nous. Tout ce qui est jeune travaille, s'occupe, mène une vie agissante, utile, sans commandement. Il le faut ; on le fait : le repos attend au bout de la carrière. Tout est à tous : Personne ne peut rien s'approprier exclusivement, qu'en ferait-il ? Personne ne peut être oisif, inutile, loin de là, ce serait un supplice cruel de condamner un Homme à l'inutilité. D'ailleurs, si vous saviez comme ceux d'entre nous qui, dans la vigueur de l'âge, s'acquittent de gros travaux, sont considérés, caressés ! surtout comme ils sont prévenus et servis par les Femmes¹. ! Car chez nous, ce sont elles qui encouragent au bien, et par l'espoir du plaisir, et parle charme de la beauté.

1. les gens des villes ne peuvent avoir le sentiment de cette vérité, familière aux Villageois. Dans mon enfance, élevé parmi des Hommes égaux, qui tous travaillaient, j'ai éprouvé ce que ici le bon Mégapatagon : je n'aspirais qu'à avoir la force de travailler, parce que le travail est honorable : parce qu'on choye, on caresse ceux qui s'acquittent des plus rudes travaux. Les jeunes-filles surtout leur font accueil... Il ne faut pas aller au pôle-austral chercher cette vérité, elle est en France.

— Mais est-ce que les Femmes sont communes parmi vous, sage Mégapatagon ?

— Si par ce mot, commune, vous entendez que la paternité est incertaine, et que les Femmes se livrent, d'une manière qui serait contraire à la propagation, vous avez tort : la Créature humaine, qui n'a pas des saisons de rut et de chaleur comme les Animaux, doit régler ses appétits par la raison. Mais si vous entendez que les Femmes ne sont pas exclusivement à un seul Homme pour toujours, oui, les Femmes sont communes parmi nous, et le ressort qu'elles donnent à la vertu est plus puissant et moins dangereux que toutes ces passions viles que j'ai oui-dire par vous-mêmes et lu dans vos Livres qu'on déchaînait chez les Européens pour les porter au travail et les exciter à cultiver les arts. Tous les ans, on fait chez nous le choix des Femmes : ce qui ne signifie pas que les femmes se marient tous les ans : ce n'est que tous les deux ans parce qu'elles allaitent. On se prépare à ce choix par une abstinence entière d'un mois, qui sert tant à réparer les forces qu'à ranimer le goût des plaisirs ; outre que cette abstinence contribue à donner des Enfants vigoureux. Le jour du choix étant arrivé, tous les Hommes et toutes les Femmes, enceintes ou nourrices, d'une habitation se rangent sur deux files égales, vis-à-vis les uns des autres. Si les vis-à-vis ne se conviennent pas, on change, et l'on court ainsi d'un bout de la file à l'autre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé ce qui convient, et que chacun se soit apparié. On célèbre ensuite une fête générale, pour laquelle on a fait des préparatifs, qui dure environ un mois, ou une lune. Il est rare que toutes les Femmes qui ont à devenir grosses ne le deviennent pas dans ce premier mois de plaisir : aussi avons-nous très peu de Femmes enceintes lors du choix, à peine s'en trouve-t-il une sur 500. Toutes sont ordinairement relevées de couches en ce temps-là. Il est permis aux Epoux de se reprendre. On admet chaque année, au bout de la file, les Garçons et les Filles qui s'unissent pour la première fois, mais ils n'ont pas la liberté du choix, comme les Gens déjà mariés ; c'est le mérite qui fait épouser la plus jolie Fille. On ne se soucie pas de consulter les inclinations, parce que ces mariages sont trop courts pour faire le malheur des Mariés. Cependant, si avant la consommation, et dans la même journée, le Jeune-homme et la Jeune-fille demandent à se désunir, on leur en accorde la liberté ; avec cette restriction qu'ils sont obligés d'attendre à l'année suivante pour se marier. Presque jamais ce divorce n'arrive parce que tous sont curieux de jouir, et que la liberté qui leur est acquise ensuite de choisir à leur goût leur paraît un dédommagement bien suffisant. L'adultère durant le mariage annuel est absolument inconnu parmi nous, et il n'y en a pas d'exemple. Nos Ancêtres avaient agité que les Femmes fussent absolument communes, et que les Enfants n'eussent d'autre Père connu que l'Etat, et de Mère que la patrie ; mais on a trouvé que le sentiment de la paternité est trop doux pour s'en priver. Au reste, la conduite des Pères envers les Enfants, et de ceux-ci envers les Pères, est à peu près la même que s'ils s'ignoraient. Tous les Enfants le sont de la Nation ; le Père et la Mère ne reçoivent que quelques tendresses particulières de plus. Les Jeunes-gens servent indistinctement tout ce qui est plus âgé qu'eux, jusqu'à cinquante ans : à cet âge on est homme, et l'on est autant servi que l'on sert. A cent ans on est réputé Vieillard : nous avons ici des Vieillards de 150 ans, encore frais et dispos, et nous en comptons actuellement trois de 200. On peut se marier à tous les âges de la vie ; comme nous avons plus de Filles que de Garçons, les Filles qui restent sont données aux Hommes dont les Femmes allaitent. Voilà pourquoi je vous ai dit que les Hommes se mariaient tous les ans, et que les Femmes ne se mariaient que de deux années l'une : cela serait impossible, sans nos Filles surnuméraires.

Toutes les Femmes non mariées, enceintes ou nourrices, vivent dans une habitation commode, séparée du reste des Citoyens, pendant tout le temps qu'elles doivent allaiter, et jusqu'au sevrage ; alors ces Enfants sont remis entre les mains des Instituteurs d'office, choisis dans les deux sexes parmi les Personnes les plus douces, les plus actives, les plus méritantes, en un mot, les plus propres à cette précieuse destination, la plus honorable de toutes les fonctions dans notre République ; aussi faut-il avoir toujours fait son devoir de la manière la plus exacte pour y être promu. Ces instituteurs de la Jeunesse sont aussi considérés et vénérés que nos Prêtres même ; c'est-à-dire que leur Personne est absolument sacrée. Il est vrai que tout Individu de l'espèce humaine est sacré parmi nous, mais les Educateurs le sont d'une manière spéciale et particulière : on leur rend les mêmes hommages qu'aux Vieillards de 200 ans ; ils ont les premières places aux fêtes, à côté des Bicenténaires ; tout le monde est obligé de leur obéir et de les servir. Mais cette loi n'est pas onéreuse : la fonction sacrée dont ils sont chargés les rend chers, et chacun se précipite au-devant de tout ce qui peut les obliger, puisqu'en les servant, ce sont les Enfants, ce précieux espoir de la Nation, que l'on sert en eux.

Quoique les Jeunes-gens ne soient hommes, qu'à 50 ans, néanmoins dès que la puberté s'est manifestée par la barbe et par la mue de la voix, on les inscrit sur le registre de ceux à marier lors du premier choix à faire. Les Filles sont nubiles dès l'âge de 25 ans, et comme elles sont en proportion double des Garçons, c'est encore une raison pour laquelle nous en avons de reste à donner aux Hommes, dont les Femmes se trouvent dans des circonstances qui les empêchent d'être aimées.

Notre manière de considérer les Femmes est de les regarder comme le second-sexe ; elles sont en conséquence subordonnées, non comme chez les peuples des Iles voisines, d'*O-Taïti*, des *Marquises*, des *Hébrides*, de celles des *Amis*, de-la-*Société*, d'*Amsterdam*, etc., qui les traitent en viles Esclaves, et font battre les Mères par les Enfants ; mais seulement comme tenant le second rang. Ainsi toute Femme doit respect à l'Homme, quel qu'il soit. Tout Homme, quel qu'il soit, doit protection et secours à la Femme. Aussi, à voir agir nos Hommes, on prendrait notre Nation pour la plus galante de l'Univers ; elle n'est pas galante, elle n'est que raisonnable : tout le monde sert ici les Femmes, les Enfants et les Vieillards.

Vous ne m'avez encore rien dit de votre religion, Seigneur ?

— Pardonnez-moi : par l'idée que je vous ai donnée du Premier-principe je vous ai fait entendre quelle devait être notre Religion.

— Mais en quoi consiste votre culte ?

— En un seul point. A faire usage de nos organes d'une manière conforme aux vues de la Nature ; à ne rien outrer, à ne rien négliger.

— Vous n'avez donc pas de Temples ?

— Si (montrant la Terre) ; le voilà. Quatre fois l'année, aux solstices et aux équinoxes, quatre fêtes générales rassemblent la Nation, et le plus Ancien des Vieillards présente notre hommage, d'abord à la Terre-mère, ensuite au Soleil-père. Après quoi, une même formule les réunissant tous deux les supplie de porter ce pieux hommage au Souverain-Etre. Voici les trois formules :

1. " O Terre ! mère-commune, fille puissante de l'auguste Soleil, nous, tes Enfants sommes rassemblés pour te rendre notre filial hommage : O Terre sainte et sacrée, notre mère commune, nourris-nous ! "
2. " Soleil auguste ! père de l'intelligence, de la lumière et de la chaleur, du mouvement et de la vie, Fils de Dieu, Père et Mari de la Terre notre Mère, nous les Enfants de ton auguste et vénérable Fille-Epouse, la Terre, nous sommes rassemblés pour te rendre notre filial et respectueux hommage : O Soleil saint et sacré, vivifie-nous ! "
3. " Terre féconde ! Soleil producteur, Enfants du grand Dieu, qui vous a donné l'être, l'intelligence et la puissance générative, pour communiquer la surabondance de votre vie et aux Hommes, et aux Animaux, et aux Plantes, augustes et puissantes Dées, portez, avec le vôtre, notre hommage à votre divin Père, afin qu'il nous bénisse en vous et par vous. Honneur à la Terre-mère ! Honneur au Soleil-père ! Adoration profonde au grand Etre, Père de tout, pouvant tout, contenant tout ! "

" La nation répète ces dernières paroles, " Honneur à la Terre-mère, etc. " Quel attendrissement n'ont pas excité, à la dernière fête, ces paroles saintes, prononcées par notre Vieillard de 220 ans, soutenu par Un-autre de 219, et par un Troisième de 210 !... Il y a ensuite des festins, des jeux, des danses et des plaisirs de toute espèce ; car nous avons pour maxime que le plaisir est la manière la plus efficace d'honorer la Divinité, le Soleil notre Père, et la Terre notre Mère commune.

" Ceci devrait me conduire à parler de notre manière de vivre journalière, dans laquelle les divertissements entrent comme partie essentielle ; mais certains devoirs m'appellent, dont je ne puis me dispenser : d'ailleurs c'est à mon Fils à me remplacer, pour vous expliquer nos usages.

Alors le sage Teugnil prit la parole au lieu de son Père :

— Lorsque tout le monde travaille (dit-il), la peine n'est rien ; au contraire, le travail n'est alors qu'un plaisir parce que celui dont chaque Individu se trouve chargé ne va jamais jusqu'à la fatigue ; il ne fait qu'exercer et assouplir les membres ; il contribue plutôt qu'il ne nuit au développement de l'esprit. Chez vos Européens, au contraire, où l'inégalité règne, tout le monde doit être malheureux, les uns par surcharge de travail, les autres par défaut d'occupation. Tout le monde doit être fort bête ; les Travailleurs sont abrutis ; les Fainéants sont engourdis ou exaltés par des passions bizarres ; ils ne doivent penser qu'à des fadaises, à des extravagances. Si quelqu'un a le sens commun parmi eux, ce n'est peut-être que dans l'état du milieu ; encore doivent-ils être rares, soit à cause du mauvais exemple, soit parce qu'ils donneront ou dans un travail trop rude ou dans l'oisiveté. Deviné-je juste ?

— Très juste, illustre Mégapatagon, répondit Hermantin.

Ici, au contraire, les facultés de chacun se développent dans une juste proportion : vous ne trouverez pas chez nous de ces Etres qui ne peuvent entendre ce que d'autres conçoivent facilement, et quoique nous ayons parmi

nous de puissants Génies, qui vont plus loin que les autres, ils ne les surpassent que par la faculté de l'invention ; ils en ont facilement entendus, même dans les matières les plus abstraites.

Vous avez vu l'emploi de notre journée ; toutes ressemblent à celle de votre arrivée ici. Le jour est partagé en deux parties égales ; douze heures de sommeil ou de repos absolu, et douze heures d'action. On comprend dans les douze heures de repos le temps que les Hommes donnent à l'amour, aux Femmes, et à vivre comme Particuliers au sein de leur Famille. Les douze autres heures sont au Public : elles commencent à six heures du matin, avec le jour, et finissent avec lui, à six heures du soir. Les occupations sont partagées entre tous les Citoyens, à proportion de la force et de la capacité, par le Vieillard-syndic de chaque quartier de l'habitation. Chacune de nos habitations est de cent Familles ; et chaque quartier de vingt-cinq, à la tête duquel est le plus ancien de ses Vieillards, qu'on nomme le *Quartinier* ; à son défaut, Celui qui le suit le représente. Les Vieillards qui ont atteint 150 ans ne travaillent plus, ils commandent : les Enfants au-dessous de 20 ans ne travaillent pas encore ; mais un Vieillard les exerce à faire différentes choses par manière de jeu, aux heures de récréation. A celle de leur occupation, ils apprennent à lire, à écrire les langues voisines, les vrais principes de la langue maternelle ; ensuite la morale, l'histoire et la physique.

Lorsque chacun a reçu son occupation du Vieillard-syndic, on s'en acquitte avec soin, sans précipitation ; on y met toute l'intelligence possible. Ce travail dure quatre heures. On se rassemble ensuite dans une salle commune à toute l'Habitation pour y prendre son repas, qui a été préparé par des Concitoyens, dont ç'a été l'occupation durant les quatre heures du travail. Après le repas, on goûte un repos nécessaire dans ces climats chauds ; le sommeil est d'une heure et demie, on se livre ensuite à différentes sortes de divertissements, jusqu'au souper ; à l'issue duquel chacun se retire en son particulier avec sa Femme et ses Enfants.

On n'est pas astreint à prendre toujours la même occupation, au contraire, Ceux qui veulent en changer n'éprouvent pas le moindre obstacle de la part des Vieillards-syndics ; on y exhorte même les Citoyens, et il n'y a que Ceux qui le demandent absolument qui fassent toujours la même chose.

Les Hommes ont tous les travaux extérieurs et rudes, les Femmes tous ceux de l'intérieur des maisons ; si ce n'est les métiers de force, où il s'agit de manier les métaux, le cuivre, le platine ou la pierre, et le bois. Tous les métiers d'aiguille ne sont exercés que par des Femmes, à l'exception de la cordonnerie, car nous apportons la plus grande attention à ce qu'elles ne fassent rien qui puisse nuire à leur propreté et leur communiquer quelque chose de désagréable. Les Femmes sont soumises et respectueuses envers les Hommes, respectées et considérées par ceux-ci comme les dépositaires de la génération suivante ; pourquoi d'ailleurs quelqu'un chercherait-il à avilir ou à séduire une Femme qui peut être la sienne un jour ?

Nos plaisirs consistent dans des jeux, qui exercent le corps sans le fatiguer, et qui demandent beaucoup plus d'adresse que de force. La gloire seule, dans un pays comme le nôtre, peut être le prix du Vainqueur. Les Femmes s'amuse à des danses qui contribuent à rendre leur démarche agréable ; à des jeux d'adresse qui ont le même but, de rendre leurs mouvements aisés, gracieux ; elles s'occupent encore à inventer et à essayer différentes sortes de parures ; à marier leurs voix douces et flexibles, soit aux sons mâles des Hommes, soit aux instruments dont jouent ces Derniers. Elles ont en outre une sorte de jeu qui leur plaît beaucoup, c'est de s'exercer entr'elles à qui prendra l'air le plus agréable, le sourire le plus séduisant ; à qui trouvera les moyens les plus efficaces de plaire aux Hommes dans toutes les circonstances possibles. Car on leur inculque dès l'enfance qu'elles sont faites pour l'Homme, comme l'Homme l'est pour la Patrie. Ainsi chez nous, le travail est presque un jeu, et les jeux sont une instruction. Tous les jours sont fêtes, mais non comme chez les Européens, s'ils adoptaient nos coutumes ; car il y aurait sans doute une partie du Genre humain qui se divertirait sans rien faire, tandis que l'autre travaillerait sans se divertir.

— dramatiques, illustre Mégapatagon ?

— Ces sortes de plaisirs ne sont que des petitesesses, dignes d'une Nation d'Enfants, ou en enfance, répondit le sage Teugnîl. Nous ne voulons que du réel, et nous n'avons pas plus de temps qu'il nous en faut pour goûter les vrais plaisirs, sans en aller forger de factices.

— N'avez-vous donc pas les beaux-arts, comme la peinture, la sculpture, la musique, la poésie ?

— Nous méprisons la peinture ; nos tableaux, ce sont nos beaux Hommes, nos belles Femmes que nous voyons tous les jours ; si le Genre-humain était anéanti, et qu'un seul Individu conservé fût condamné à vivre éternellement seul sur la terre, nous le trouverions excusable de s'appliquer aux deux arts de la peinture et de la sculpture, pour tromper sa solitude par une trompeuse image. Peut-être encore, si nous avions votre manière de vivre, de quitter des années entières notre patrie pour voyager, pourrions-nous désirer de peindre des Objets chéris ; mais ici, avec nos mœurs, la peinture et la sculpture ne seraient qu'une puérité. Nous estimons bien davantage les métiers nécessaires que ces arts d'inutilité ! Cependant nous avons quelques Peintres ; leur petit nombre est employé à rendre les belles actions de nos plus vertueux Citoyens, et ces tableaux sont destinés à orner le logement des Vieillards qui les ont faites. Quant à la musique, je vous ai dit que nous en avons. C'est un

des charmes de la vie que d'entendre les sons perfectionnés de la voix humaine, de chanter les Grands-hommes, ses plaisirs et les amours. La poésie est la sœur de la musique : c'est une manière animée et plus harmonieuse de dire les choses, mais nous ne l'adaptions qu'aux sujets riants : elle est ridicule dans les sujets terribles, nuisible dans les sujets instructifs ; en un mot, nous n'avons que trois sortes de pièces poétiques, celles qui célèbrent les actions des Héros, bienfaiteurs de l'humanité, dont on ne saurait parler qu'avec enthousiasme ; celles que nous appelons l'*Ode*, et la *Chanson* ; il est défendu de mettre en vers tout autre ouvrage d'esprit.

Chapitre VI
Les Chapeaux brodés.

Les choses me paraissent un peu changées, dis-je à mon guide ; je vois que tout le monde est vêtu d'une manière simple et modeste ; et depuis que nous marchons je n'ai pas encore rencontré sur mon chemin un seul habit doré : je n'ai distingué ni galons, ni manchettes à dentelles. De mon temps un luxe puéril et ruineux avait dérangé toutes les cervelles ; un corps sans âme était surchargé de dorure, et l'automate alors ressemblait à un homme. - C'est justement ce qui nous a porté à mépriser cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la surface. Lorsqu'un homme s'est fait connaître pour avoir excellé dans son art, il n'a pas besoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire passer son mérite ; il n'a besoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étayent : ses actions parlent, et chaque citoyen s'intéresse à demander pour lui la récompense qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carrière que lui, sont les premiers à solliciter en sa faveur. Chacun dresse un placet, où sont peints dans tout leur jour les services qu'il a rendus à l'Etat.

Le Monarque ne manque point d'inviter à sa cour cet homme cher au peuple. Il converse avec lui pour s'instruire ; car il ne pense pas que l'esprit de sagesse soit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuses de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ses méditations. Il lui fait présent d'un chapeau où son nom est brodé ; et cette distinction vaut bien celles des rubans bleus, rouges et jaunes, qui chamarraient jadis des hommes absolument inconnus à la patrie (a).

(a) Chez les anciens, la vanité des hommes consistait à tirer leur origine des Dieux, on faisait tous les efforts pour être neveu de Neptune, petit-fils de Vénus, cousin-germain de Mars ; d'autres, plus modestes, se contentaient de descendre d'un fleuve, d'une nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triste ; ils cherchent à descendre, non d'ayeux célèbres, mais bien anciennement obscurs.

Vous pensez bien qu'un nom infâme n'oserait se montrer devant un public dont le regard le démentirait. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut passer partout ; en tout temps il a un libre accès au pied du trône, et c'est une loi fondamentale. Ainsi, lorsqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom, ils jouissent de leurs richesses ; mais ils n'ont aucune marque d'honneur ; on les voit passer du même œil que le citoyen obscur qui se mêle et se perd dans la foule (b).

(b) La vertu a un empire sur les êtres les plus farouches ; ils s'émeuvent aux grands traits qui caractérisent la bienfaisance ; ils oublient leur dureté, ils s'attendrissent ; et leur hommage a quelque chose de plus touchant alors que celui des coeurs les plus sensibles : c'est l'airain qui s'enflamme.

il est des terres qu'il ne faut point fouiller, il est des vertus qu'il ne faut point trop creuser. Qu'importe que le motif soit personnel quand l'effet est grand, illustre et s'étend sur toute la patrie.

Ces scrutateurs éternels des premières causes sont plus jaloux de rétrécir le cercle des vertus que de reconnaître celles qui existent ; et plus prompts à vouloir justifier leur propre indolence qu'à se rendre utile au public.

La politique et la raison autorisent à la fois cette distinction : elle n'est injurieuse que pour ceux qui se sentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'est pas assez parfait pour faire le bien, pour le seul honneur d'avoir bien fait. Mais cette noblesse, comme vous le pensez bien, est personnelle, et non héréditaire ou vénale. A vingt-et-un ans le fils d'un homme illustre se présente, et un tribunal décide s'il jouira des prérogatives de son père. Sur la conduite passée, et quelquefois sur les espérances qu'il donne, on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à sa patrie. Mais si le fils d'un Achille est un lâche Thersite, nous détournons les yeux ; nous lui épargnons la honte de rougir à notre vue : il descend dans l'oubli à mesure que le nom de son père devient plus glorieux.

De votre temps on savait punir le crime, et l'on n'accordait aucune récompense à la vertu ; c'était une législation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a sauvé la vie à un citoyen dans quelque danger (c), qui a prévenu quelque malheur public, qui a fait quelque chose de grand et d'utile, porte le chapeau brodé, et son nom respectable exposé aux yeux de tous, marche avant celui qui possède la plus belle fortune, fut-il Midas ou Plutus (d). Cela est fort bien imaginé. De mon temps on donnait des chapeaux, mais ils étaient rouges : on allait les chercher au-delà des mers ; ils ne signifiaient rien ; on les ambitionnait singulièrement, et je ne sais trop à quel titre on les recevait.

(c) Il est étonnant que l'on n'accorde aucune récompense à l'homme qui sauve la vie à un citoyen. Une ordonnance de police donne dix écus au batelier qui retire un noyé de la rivière, mais le bûcheron qui sauve la vie à un homme en danger n'a rien. On a réformé cet abus depuis l'impression de mon livre.

(d) Quand l'extrême cupidité remue tous les cœurs, l'enthousiasme de la vertu disparaît, et le gouvernement ne peut plus récompenser que par des sommes immenses ceux qu'il récompensait par de légères marques d'honneur. Leçon à tous les Monarques de créer une monnaie qui illustre ; mais elle n'aura cours que lorsque les âmes sentiront vivement ce noble aiguillon.

Seconde journée

Les mégamicres ne voyagent que fort rarement, et cela par deux raisons. La première est que leur religion leur défend la curiosité ; précepte fort sage lorsqu'elle est vicieuse, mais la dévotion, devient par tout superstitieuse lorsqu'elle s'empare des tête faibles, et les têtes faibles ne sont rares nulle part. Leur seconde raison est que leur monde est partout tellement uniforme, qu'il ne vaut pas la peine, disent-ils, de s'exposer au risque de commettre un péché pour le voir. Ceux qui voyagent beaucoup sont les marchands, dont la curiosité n'est jamais suspecte ni scandaleuse, puisque leur unique objet est l'avidité du gain, et tout est permis dans ce monde là à leurs spéculations, puisque les souverains tirent toujours quelque utilité de tout ce qui va, et de tout ce qui vient. Ils ont pour faire leurs voyages soit par terre, soit par eau, toutes les commodités imaginables ; par terre des postes avec des relais entretenues par les souverains respectifs cinq milles distantes les unes des autres en tout sens ; et par eau des coches où ils peuvent pour un prix fort modique porter partout leurs marchandises ; et leur monde est partout coupé par des canaux inombrables. Toute la terre étant là également peuplée, et habitée, ils ont l'avantage de pouvoir aller partout par le plus court chemin, et ils ne se trompent pas, car jusqu'à l'âge de douze ans qui sont trois des nôtres, ils sont tous bien élevés, et ce qu'on leur apprend dans le temps de leur éducation est, outre la morale, la géographie : au surplus il n'y a point de ville où il n'y ait un grand globe exposé au public, où tout leur monde est désigné, et où tous ceux qui en ont besoin peuvent aller faire leurs observations. Il est impossible dans ce monde-là de faire un voyage sans parcourir une courbe sur la concavité, tout comme il nous est impossible de ne pas la parcourir sur sa convexité, mais cela n'empêche pas qu'affectivement les mégamicres ne marchent également que nous toujours sur une ligne droite, car tout le monde sait qu'un cercle quelconque n'est autre chose qu'un polygone.

On voit toute la surface de ce monde-là à perte de vue dégagée de tout objet qui pourrait entrecouper la vue d'un endroit éloigné quelconque. L'égalité de leurs plaines n'est que de temps en temps délicieusement interrompue par des petits bois composés d'arbres, qu'on appelle sacrés pour une raison que je vous dirai demain. Toutes les villes, toutes les maisons de campagne, et tout ce qui est bâtiment est souterrain à l'exception des observatoires, quoique leur éminence soit très petite, puisqu'elle ne peut aider en rien à découvrir des distances dans un monde où tout éloignement d'objet est marqué par l'élévation.

Tout le sol de ce monde est généralement divisé en mesures, qu'ils appellent *o e*, et que nous appellerons topes : ils sont tous parfaitement carrés, et côtoyés par des ruisseaux courants dont les lignes sont convergentes, et divergentes alternativement de quatre à sept pouces en grâce de la justesse du carré du tope, puisqu'il est impossible de couvrir régulièrement la surface d'une sphère de carrés égaux. Sur les grands chemins ces ruisseaux sont couverts. Chaque tope est un carré de cent toises, qui par conséquent en contient dix mille de surface et dans chacun il y a pour le moins huit maisons souterraines qui ont soin de la culture du tope : on n'en trouve pas un seul en friche. Vous voyez, milords, la précision, et la facilité avec laquelle tout magamicre qui sait compter est le maître de savoir la grandeur de la terre, et d'en régler la distribution ; et tout le monde sait compter.

De la nature du pays des Potuans, et du caractère de ses habitants

La principauté du Potu n'est pas bien grande, puisqu'elle ne fait qu'une petite partie du globe où elle est placée. Tout ce globe s'appelle Nazar ; il a à peine deux cent milles d'Allemagne en circuit et on peut commodément le parcourir sans aucun guide car on n'y parle partout qu'une seule et même langue, quoique les Potuans soient fort différents des autres peuples de ce globe dans les affaires publiques, et en tout ce qui regarde le gouvernement, aussi bien que dans les mœurs et les coutumes. Ils sont par rapport aux autres peuples de Nazar ce que les Européens sont à l'égard des nations de notre monde, c'est-à-dire qu'ils les surpassent tous en prudence et en sagesse. Tous les chemins du pays de Potu sont distingués par des pierres placées à la distance d'un mille les unes des autres. Ces pierres ont des espèces de bras ou d'autres figures sur lesquelles on lit le chemin qu'il faut tenir pour aller à telle ville ou village que l'on veut. Toute la principauté est remplie de bourgs, villages et cités. Ce que je trouve de plus étonnant, c'est que je viens de remarquer que, nonobstant la diversité de mœurs, de coutumes et de génie, les habitants de ce globe s'accordent dans le langage, et parlent tous le même. Cela surprend agréablement un voyageur, et le ravit, pour ainsi dire, en extase.

Le pays est entrecoupé de rivières et de canaux, sur lesquels on voit voguer des bateaux à rames qui fendent les ondes, non à force de bras comme chez nous, mais par des ressorts qui les font agir à la manière des automates, et qui font aller la barque comme par une espèce de vertu magique, car il n'est pas possible, à moins qu'on ait des yeux d'Argus et une pénétration surnaturelle, de découvrir le nœud de cet artifice, tant ces arbres sont ingénieux et subtils dans leurs inventions.

Le mouvement de ce globe est triple comme celui de notre terre, de sorte qu'on y distingue les temps tout de même que chez nous, par les jours, les nuits, les étés, les hivers, les printemps et les automnes. Les lieux situés sous les pôles sont plus froids que ceux qui en sont plus éloignés. Pour ce qui regarde la clarté, il y a peu de différence entre les nuits et les jours pour les raisons que j'en ai données ci-dessus. Et l'on peut même assurer que les nuits y sont plus agréables ; car il n'est pas possible de rien imaginer de plus resplendissant que cette lumière du soleil qui est réfléchiée et réverbérée par l'hémisphère où, le firmament compacte, et renvoyée sur la planète où elle se répand au long et au large, comme si une lune d'une grandeur immense luisait continuellement autour d'elle.

Les habitants consistent en arbres de diverses espèces, comme chênes, tilleuls, peupliers, palmiers, buissons, etc., d'où les seize mois de l'année reçoivent leurs différents noms. L'année souterraine contient seize mois ; c'est l'espace de temps que la planète de Nazar est à faire sa révolution. Elle recommence son cours au bout de cet intervalle ; mais, comme le jour de ce recommencement n'est pas fixe, à cause du mouvement irrégulier de la planète, qui varie comme celui de notre lune, messieurs les faiseurs d'almanachs se trouvent souvent hors de gamme dans leurs calculs. Les différentes époques reçoivent leurs noms des principaux événements. Le plus remarquable est l'apparition d'une comète qui se fit voir il y a trois mille ans, et qui causa, dit-on, un déluge universel qui submergea toute l'espèce arborienne, aussi bien que toutes les autres créatures vivantes. Il y eut pourtant quelques individus qui, s'étant sauvés sur le sommet des montagnes, échappèrent à la fureur des flots. C'est de ces arbres échappés que descendent ceux qui habitent aujourd'hui cette planète. La terre y produit des herbes, des légumes, et presque les mêmes sortes de fruits que nous avons en Europe ; mais on n'y voit point d'avoine ; aussi, n'y est-elle pas nécessaire, puisqu'il n'y a pas de chevaux. Les mers et les lacs fournissent des poissons exquis et ornent le pays de plusieurs rivages agréables, sur lesquels on voit des villes et des villages. La boisson ordinaire des habitants est faite du suc de certaines herbes qui sont toujours vertes, dans quelques saisons que ce soit. Ceux qui vendent cette boisson sont nommés vulgairement *ninhilpi*, herbicocteurs. Le nombre en est fixé dans chaque ville, et ils ont seuls le privilège de cuire ou distiller ces herbes. Ceux qui font ce métier ne peuvent exercer aucune autre profession, ni faire aucune autre espèce de commerce que ce soit. En revanche, il est expressément défendu à toutes les personnes qui ont des emplois publics, ou qui ont des pensions de la cour, de s'ingérer dans ce négoce, par la raison que ces personnes, à la faveur du crédit qu'elles ont acquis dans leur charge, attireraient tous les acheteurs à elles, et donneraient la boisson à meilleur prix à cause des autres émoluments dont elles jouissent. Et c'est là un inconvénient qui n'arrive que trop dans notre monde où l'on voit des officiers et des ministres négocier, trafiquer et s'enrichir en peu de temps par ces indignes monopoles, pendant qu'ils causent la ruine des ouvriers et des marchands.

Le nombre des habitants s'accroît merveilleusement chaque jour, grâce à un certain édit connu sous le nom de loi en faveur de la propagation. En vertu de cette loi, les bienfaits et les immunités augmentent ou diminuent, selon le nombre d'enfants qu'on a engendrés. Quiconque est père de six enfants est exempt de tout tribut

ordinaire et extraordinaire : car, dans ce pays-là, on croit que rien n'est plus avantageux à l'état que la vertu politique des mâles et la fécondité des femmes ; en cela on pense bien différemment de la manière dont on pense dans notre pays, où l'on impose un tribut sur chaque enfant comme sur la chose du monde la plus inutile et la plus pernicieuse. Personne dans cette région-là, ne peut exercer deux charges à la fois, car les Potuans ont pour maxime que la moindre occupation demande une personne toute entière. Sur quoi je remarquerai, avec la permission de messieurs les habitants de notre globe, que les charges sont beaucoup mieux administrées chez cette nation que parmi nous ; et la coutume de ne pas exercer deux emplois dans le même temps est si sacrée qu'un médecin n'ose point s'étendre ni s'ingérer dans toutes les parties de la médecine, mais est obligé de s'en tenir à un certain genre de maladie ; un musicien a un seul instrument ; et, enfin, il n'en va pas là comme dans notre globe, où la pluralité des fonctions énerve les forces des hommes, augmente leur mauvaise humeur, fait négliger les emplois, et est cause que nous ne sommes nulle part, parce que nous voulons être partout. De là vient qu'un médecin élevé à la dignité de ministre, voulant guérir les maladies des particuliers et celles de l'Etat, aigrit les unes et les autres ; et si un musicien veut jouer du luth, et faire le magistrat en même temps, on ne peut attendre de lui que des dissonances. Insensés que nous sommes ! nous admirons des gens qui ont l'audace de vouloir exercer plusieurs emplois à la fois, de s'ingérer des plus importantes affaires et qui se croient propres à tout. Nous ne voyons pas que ce n'est là que l'effet d'un téméraire orgueil qui aveugle ces gens-là sur leur faiblesse : car, s'ils connaissaient bien tout le poids des affaires et la petitesse de leurs propres forces, ils refuseraient les fasceaux et trembleraient au seul nom de magistrature. Chez les Potuans, personne n'entreprend rien au-delà de ses talents. Il me souvient, à ce propos, d'avoir oui discourir sur cette matière un illustre philosophe nommé Rakbafi, lequel disait que chacun connaissait son propre génie, qu'il juge sévèrement de ses vices et de ses vertus de peur que les comédiens ne paraissent plus avisés que nous, car ils choisissent toujours les pièces qui sont le plus à leur portée, et non pas celles qui sont les meilleures. Quoi donc ! un baladin saura sur le théâtre, faire un discernement que le sage ne saura pas faire dans la vie ?

Les Potuans ne sont pas distingués en patriciens et en plébéiens, ou en nobles et en roturiers. Cette distinction avait bien lieu autrefois parmi eux, mais les princes ayant remarqué que cela était une source de discordes et de divisions, abolirent toutes les prérogatives attachées à la naissance et voulurent qu'on n'estimât plus que la vertu, et que l'on n'eût plus égard qu'à elle. Si la naissance, donne quelque privilège aujourd'hui, ce n'est qu'à cause de la quantité des branches que l'on apporte en venant au monde car l'on est estimé plus ou moins noble à proportion de ce que l'on a de branches ; par où l'on est rendu plus ou moins propre au travail des mains. Quant au génie et aux mœurs de la nation, j'en ai déjà parlé plus haut. J'y renvoie le lecteur et je termine ce chapitre pour passer à d'autres choses.

Le Mercier de La Rivière (Pierre-Paul-François-Joachim-Henri)
L'HEUREUSE NATION, OU RELATIONS DU GOUVERNEMENT DES FELICIENS, PEUPLE
SOVERAINEMENT LIBRE SOUS L'EMPIRE ABSOLU DE SES LOIX

Chapitre V

Autre Branche intéressante du même ouvrage Élémentaire : de l'Égalité sociale, en quoi elle consiste.

QUOIQUE MONARCHIQUE, le Gouvernement des Féliciens est celui de la volonté générale, ou plutôt, des loix dictées par cette volonté. D'après Justamat, l'égalité, telle que l'état social peut la comporter, est une des bases d'un tel Gouvernement : pour leur donner une idée juste de cette égalité, ce fut dans l'intérêt commun de la nation, qu'il en puisa les premières notions, et par cette route il les conduisit à distinguer dans cette branche de leur système politique, LE DROIT ET LE FAIT, distinction bien simple, commune même, mais qui n'est pas moins lumineuse ; elle répand un si grand jour sur l'égalité sociale, qu'on ne peut plus méconnaître ce qui lui est propre ni le confondre avec ce qui lui est étranger. (I)

(I) Pour rendre plus faciles à saisir les idées des Féliciens, je crois devoir ici déterminer clairement ce qu'ils entendent par les termes dont je vais me servir. L'égalité de droit est relative aux loix, est celle des hommes considérés dans leurs rapports avec les loix ; ils sont égaux dans le droit, quand ils vivent sous une loi commune qui les traite tous également, leur donne à tous également, et sans distinction, le même droit commun. Mais comme l'usage de ce droit commun dépend d'eux ; qu'ils sont conduits par le concours des causes secondes, à en faire d'eux-mêmes l'application à des objets de valeurs inégales ; quoique égaux dans le droit, ils deviennent inégaux dans le fait.

Sans nous arrêter à considérer cette nullité morale, qui est le partage de notre premier état dans ce monde, nous passerons tout d'un coup aux différentes conditions des hommes vivant en société, et nous dirons qu'ils ne naissent point pour devenir et vivre entr'eux égaux DANS LE FAIT.

Cette vérité n'a pas besoin de preuves ; nous en sommes journellement convaincus par nos propres yeux : nous en voyons parmi nous, qui ont en partage les plus heureuses dispositions, tandis que d'autres sont obstrués de toute manière : cela tient à une multitude de causes secondes qui influenceront toujours sur notre existence ; ainsi le veut cet ordre général qui régit tous les êtres et préside à tous les événements.

Par une suite indispensable de cette influence, vous êtes grand et je suis petit, vous êtes fort et je suis faible ; à de grands talents joignant une grande activité, vous vous procurez des salaires considérables, au lieu que moi, qui n'ai ni activité ni talents, je n'en reçois que de très médiocres ; y a-t-il en cela quelque chose de contraire à la justice et à la raison ? non assurément ; elles permettent donc que nous soyons très inégaux DANS LE FAIT, quoique parfaitement égaux DANS LE DROIT ; car nous sommes également propriétaires de notre individu, de nos facultés, de toute la valeur qu'elles ont dans la société.

Mais fussent-elles absolument semblables ; eussions-nous les mêmes connaissances, les mêmes aptitudes, si nous ne trouvons pas les mêmes occasions de les employer ; à plus forte raison, si l'un de nous éprouve des accidents fâcheux dont l'autre ne soit point affligé, n'en provient-il pas entre nous une inégalité DE FAIT qui ne détruit aucunement l'égalité DE DROIT ? Ainsi, première vérité, l'égalité dans les fortunes mobilières n'a nul rapport à l'égalité sociale.

Qu'une société politique prenne aujourd'hui le parti de partager également toutes ses terres entre ses membres ; comme elles sont de qualités très inégales, il est physiquement impossible que dans cette distribution, ils se trouvent tous également traités ; et quand elles ne différaient point entr'elles sur cet article, auront-ils tous les mêmes moyens de les faire valoir ? se trouveront-ils tous également favorisés par les saisons ? Seront-ils tous également exempts des fléaux qui viennent souvent nous enlever les fruits de nos travaux ? D'ailleurs, les successions, les ventes, les donations, les conventions matrimoniales, tous actes essentiels à nos liens sociaux et autorisés nécessairement par le droit de propriété, notre droit commun, n'auront-elles pas bientôt effacé les traces de ce partage primitif, bientôt détruit relativement aux possessions foncières, l'égalité DE FAIT parmi des hommes qui n'en seront pas moins égaux DANS LE DROIT, puisque la loi de propriété restera la même pour chacun d'eux. (I)

(I) Prétendre qu'une loi naturelle veut l'égalité parmi les hommes, et cependant qu'ils jouissent tous du droit de propriété, ce sont deux propositions diamétralement opposées l'une à l'autre ; autant vouloir dire qu'une chose doit être et n'est pas : sous la loi de la propriété, il est impossible que les hommes soient égaux, parce qu'il est impossible que tous aient en même temps un droit égal aux mêmes possessions. Cette impossibilité de concilier l'égalité de *fait* avec la propriété est ce qui a conduit quelques philosophes à bannir celle-ci pour lui substituer la communauté de tous les biens, de toutes les jouissances ; une chimère qui contrarie toutes les vues de la Nature, et qui, au fond, pêche par une grande injustice, celle de vouloir que celui qui met moins dans la Société,

y prenne cependant autant que celui qui met plus :d'ailleurs, à quel titre une moitié du genre-humain s'arrogerait-elle le droit de disposer à son gré de l'autre moitié ? O ! que les hommes sont fous, quand ils veulent être plus sages que celui de qui émanent toute la lumière et toute sagesse, que celui qui voit et connaît tout ce qu'ils ne peuvent ni voir ni connaître !

[...]

La distinction entre LE DROIT ET LE FAIT s'applique encore à la liberté dont nous devons jouir dans la société : ELLE SE BORNE POUR CHACUN A LA LIBRE JOUISSANCE DE SES PROPRES DROITS ; et comme DANS LE FAIT, nos droits sont nécessairement inégaux, DANS LE FAIT aussi, la liberté qui en résulte, est nécessairement inégale : tout possesseur d'une grande fortune, soit mobilière, soit foncière, n'a-t-il pas dans ses jouissances, une liberté plus étendue que celle d'un autre homme dont la fortune est très médiocre ? Ils ne sont donc point, DANS LE FAIT, également libres comme ils le sont DANS LE DROIT ; cela est évident.

L'inégalité de liberté ne résulte pas seulement de l'inégalité des droits ; elle est encore une suite de l'inégalité des devoirs : il est évident, par exemple, qu'un citoyen attaché à des fonctions publiques ne peut jouir de la même liberté, que ceux qui n'ont point de pareille fonctions à remplir : qu'un homme chargé d'une famille nombreuse a des devoirs plus étendus, e trouve ainsi moins libre que celui qui n'a point d'enfants. Et que dirons-nous de ceux qui, par des conventions volontaires de leur part, se sont imposé des obligations particulières ? prétendra-t-on qu'ils doivent jouir encore de cette portion de liberté par eux aliénée ?

Mais relativement à la sûreté des individus et de leurs propriétés, il n'est plus possible de distinguer le droit de le fait ; cette double sûreté doit être la même pour tous les citoyens sans aucune exception ; ainsi, sur cet article, ils doivent jouir constamment, dans le fait comme dans le droit, de la plus parfaite égalité.

Et attendu que cette sûreté commune ne peut exister, qu'autant qu'elle est garantie par des loix communes, par des loix à l'autorité desquelles personne ne puisse se soustraire, Justamat en concluait que nous sommes égaux autant que nous pouvons et devons l'être, quand nous sommes TOUS EGALEMENT SOUMIS AUX LOIX, ET TOUS EGALEMENT PROTEGES PAR LES LOIX : c'est en cela que, depuis cette époque, les Féliciens font consister la véritable égalité sociale, celle QUE L'ETAT DE SOCIETE PEUT COMPORTER, celle QUI CONVIENT A L'INTERET COMMUN ; car, dans toutes les sociétés politiques, l'intérêt commun, leur grand régulateur, leur loi suprême, doit nécessairement être LE PRINCIPE ET LA MESURE DE L'EGALITE ; c'est tout à la fois et pour lui et par lui qu'elle existe.

(1) Les Féliciens disent de l'égalité sociale qu'elle est fille et mère de l'intérêt commun.

Il ne faut pas ici perdre de vue l'hypothèse que j'ai d'abord établie, celle d'une grande nation vraiment libre ; c'est-à-dire d'une nation où non seulement la masse entière du peuple ait conservé la souveraineté, où les citoyens exercent leurs droits politiques dans toute leur étendue, mais où le système entier des lois respecte les droits naturels de l'individu, où l'on ne puisse lui rien interdire au-delà de ce qui blesse le droit particulier d'un autre, ou le droit qui, appartenant à chacun comme membre de la société, est commun à tous, et, ne pouvant être violé à l'égard d'un seul sans l'être à l'égard de tous, paraît un droit de la société même.

Plus un peuple se rapprochera de ce point, moins la réalisation du plan que je considère ici doit rencontrer d'obstacles.

Il faut d'abord qu'un ou plusieurs hommes, de concert, proposent de former la réunion, et le proposent sous des conditions provisoires.

Ces conditions seraient simples. Elles consisteraient en cela seul que tous ceux qui voudraient concourir au projet se fissent inscrire, et consentissent à élire, suivant la forme qui leur serait indiquée, un petit nombre de savants, chargés par eux de rédiger le plan même de l'association.

Cette élection, comme toutes celles qui seraient faites par la totalité des membres, doit être combinée de manière à ne pas exiger qu'ils se rassemblent dans un même lieu, ni même dans plusieurs, par portions séparées. Il faut en général éviter toute réunion nombreuse : c'est le seul moyen d'obtenir une égalité véritable, d'éviter l'influence de l'intrigue, de la charlatanerie et du verbiage ; de conserver à la simple vérité tout son empire, d'être conduit par les lumières, et non par les passions.

Deux lettres et deux réponses suffiraient pour chaque élection.

Le projet d'association, une fois formé, serait rendu public ; et ceux qui ont concouru à choisir les rédacteurs, conservant la liberté de ne pas entrer dans l'association ou d'en former une autre, il devient inutile de soumettre le projet à leur acceptation postérieurement. Comme ici le vœu de la majorité ne peut faire loi pour la minorité ; comme d'autres individus peuvent arbitrairement se joindre à l'une ou à l'autre, il est évident que cette décision serait absolument sans objet. Elle ne dit rien de plus, et même elle dit quelque chose de moins que la simple résolution de contribuer à l'exécution, ou de s'y refuser.

N'est-il pas permis de supposer que ce projet d'association serait combiné de manière à inspirer aux hommes véritablement zélés pour le progrès des lumières le désir d'en être des membres utiles, du moins par leur zèle ; qu'il offrirait des moyens de bien choisir, et les hommes qui seraient chargés de former un système général d'observations à suivre ou d'expériences à tenter, et ceux à qui ces observations et ces expériences seraient confiées ?

Serait-il difficile de trouver un mode d'élection qui donnât à tous les individus de cette société une influence suffisante pour soutenir leur intérêt, en s'assurant cependant des précautions nécessaires pour que ces choix tombassent seulement sur des hommes capables du travail dont ils seraient chargés, ayant l'activité qu'il exige, et le loisir comme la volonté de s'y livrer avec constance ?

Quant aux moyens de subvenir aux dépenses nécessaires, on aurait d'abord une souscription générale de tous les associés ; souscription modique, en retour de laquelle ils recevraient chaque mois, et de plus chaque année, un recueil d'observations et de mémoires qu'un comité de l'association serait chargé de publier. Les recueils, si les souscripteurs étaient très nombreux, seraient presque un équivalent de leurs dépenses, et de plus, ils y trouveraient l'avantage de voir publier leurs propres travaux dans un ouvrage nécessairement très répandu.

Lorsqu'une fois le tableau général des sciences aurait été formé, on donnerait, chaque dixième année, celui des vérités dont elles se sont enrichies. On aurait soin de n'y insérer que les découvertes qui ont déjà quelques années de date. Une publication annuelle exigerait que l'esprit philosophique des rédacteurs, leur impartialité, et l'empire des savants sur les mouvements de leur amour-propre eussent atteint un degré encore trop éloigné de nous.

Au produit des souscriptions, on joindrait les offrandes volontaires des membres de l'association.

On les recevrait, ou pour l'objet général de la réunion, ou pour quelqu'une de ses divisions particulières. Dans ce dernier cas, on imposerait deux conditions : l'une, qu'un dixième, par exemple, de la souscription serait toujours regardé comme destiné à remplir les vues générales de l'association, afin d'être sûr que son utilité pourra s'étendre à tout le système des connaissances humaines, et que l'esprit dominant de chaque époque, en favorisant davantage quelques-unes de ses parties, n'en pourra condamner aucune à un abandon absolu.

L'autre condition doit être que ces applications particulières formeront de grandes divisions déterminées par l'association elle-même, qui ne doit pas s'exposer à la tentation de les soumettre aux vues, aux idées d'un individu. Dix ou douze divisions suffiraient pour satisfaire au goût des hommes qui ont à la fois un véritable zèle pour le progrès des sciences et des lumières réelles.

Le plan des travaux en renferme nécessairement deux classes, qu'il paraît difficile de pouvoir suivre avec les secours incertain et variable des souscriptions. L'une est celle des recherches, qui deviennent inutiles, si elles ne sont ou perpétuelles, ou continuées très longtemps ; l'autre, celle des travaux qui exigent une première mise très considérable. Mais on peut corriger, soit l'inégalité, soit l'insuffisance de ces ressources, en établissant, sur le produit de chaque année, deux fonds de réserve, l'un destiné aux dépenses premières qu'exigerait l'entreprise d'un nouveau travail, l'autre consacré à former un revenu fixe. Cette précaution suppose des lois sur les hypothèques aussi sages que celles qui existaient, il y a vingt-deux siècles, dans la république d'Athènes ; mais ce n'est pas trop exiger de l'état de civilisation où je suppose que l'espèce humaine est parvenue.

Ainsi s'unissent entre elles, par quelques points, les parties du système social les plus éloignées en apparence.

Ainsi, pour que la raison puisse exercer entièrement son empire sur une seule, il faut qu'elle soit parvenue à l'étendre sur toutes ; et il est également impossible que le mal ou le bien y puissent s'isoler, de même que dans un corps organisé il n'est point de mal local qui n'affecte tout l'ensemble, et que le bien n'y existe qu'à demi, s'il ne l'embrasse tout entier.

p. 348

Cette réunion de tous les hommes qui, dans une même nation, font du soin de cultiver leur raison, d'augmenter leurs lumières, ou leur occupation ou leur plaisir, peut s'étendre à toutes les nations éclairées. Dans chacune, une association nationale suivrait les travaux d'une manière indépendante ; mais la comparaison de ces mêmes travaux chez les diverses nations ; mais leur combinaison pour former un résultat commun ; mais quelques entreprises plus vastes, l'établissement d'une langue universelle, l'exécution d'un monument qui mît les sciences à l'abri même d'une révolution générale du globe, tous ces objets seraient réservés à une association plus générale dont l'établissement, embrassant tous les peuples parvenus à peu près au même degré de lumières et de liberté, ne rencontrerait pas d'obstacles, et assurerait entre toutes les sciences, entre les arts soumis, dirigés par leurs principes, comme entre toutes les nations, un équilibre de connaissances, d'industrie et de raison nécessaire au progrès et au bonheur de l'espèce humaine.

Dixième époque
Des progrès futurs de l'Esprit humain

Si l'homme peut prédire, avec une assurance presque entière, les phénomènes dont il connaît les lois ; si lors même qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir avec une grande probabilité les événements de l'avenir ; pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique, celle de tracer, avec quelque vraisemblance, le tableau des destinées futures de l'espèce humaine d'après les résultats de son histoire. Le seul fondement de croyance dans les sciences naturelles est cette idée que les lois générales, connues ou ignorées, qui règlent les phénomènes de l'Univers, sont nécessaires et constantes ; et par quelle raison ce principe serait-il moins vrai pour le développement des facultés intellectuelles et morales de l'homme que pour les autres opérations de la nature ? Enfin, puisque des opinions formées d'après l'expérience du passé, sur des objets du même ordre, sont la seule règle de la conduite des hommes les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu qu'il ne leur attribue pas une certitude supérieure à celle qui peut naître du nombre, de la constance, de l'exactitude des observations ?

Nos espérances, sur l'état à venir de l'espèce humaine, peuvent se réduire à ces trois points importants : la destruction de l'inégalité entre les nations, les progrès de l'égalité dans un même peuple ; enfin, le perfectionnement réel de l'homme. Toutes les nations doivent-elles se rapprocher un jour de l'état de civilisation où sont parvenus les peuples les plus éclairés, les plus libres, les plus affranchis de préjugés, tels que les Français et les Anglo-Américains ? Cette distance immense qui sépare ces peuples de la servitude des nations soumises à des rois, de la barbarie des peuplades africaines, de l'ignorance des Sauvages, doit-elle peu-à-peu s'évanouir ?

Y a-t-il, sur le globe, des contrées dont la nature ait condamné les habitants à ne jamais jouir de la liberté, à ne jamais exercer leur raison ?

Cette différence de lumières, de moyens ou de richesses, observée jusqu'à présent chez tous les peuples civilisés, entre les différentes classes qui composent chacun d'eux ; cette inégalité, que les premiers progrès de la société ont augmentée et pour ainsi dire produite, tient-elle à la civilisation même, ou aux imperfections actuelles de l'art social ? Doit-elle continuellement s'affaiblir pour faire place à cette égalité de fait, dernier but de l'art social, qui, diminuant même les effets de la différence naturelle des facultés, ne laisse plus subsister qu'une inégalité utile à l'intérêt de tous, parce qu'elle favorisera les progrès de la civilisation, de l'instruction et de l'industrie, sans entraîner ni dépendance, ni humiliation, ni appauvrissement ? En un mot, les hommes approcheront-ils de cet état, où tous auront les lumières nécessaires pour se conduire d'après leur propre raison dans les affaires communes de la vie, et la maintenir exempte de préjugés ; pour bien connaître leurs droits et les exercer d'après leur opinion et leur conscience ; où tous pourront, par le développement de leurs facultés, obtenir des moyens sûrs de pourvoir à leurs besoins ; où enfin, la stupidité et la misère ne seront plus que des accidents, et non l'état habituel d'une portion de la société ?

Enfin, l'espèce humaine doit-elle s'améliorer, soit par de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, et par une conséquence nécessaire, dans les moyens de bien-être particulier et de prospérité commune ; soit par des progrès dans les principes de conduite et dans la morale pratique ; soit enfin par le perfectionnement réel des facultés intellectuelles, morales et physiques, qui peut être également la suite, ou de celui des instruments qui augmentent l'intensité ou dirigent l'emploi de ces facultés, ou même de celui de l'organisation naturelle.

En répondant à ces trois questions, nous trouverons, dans l'expérience du passé, dans l'observation des progrès que les sciences, que la civilisation ont faits jusqu'ici, dans l'analyse de la marche de l'esprit humain et du développement de ses facultés, les motifs les plus forts de croire que la nature n'a mis aucun terme à nos espérances.

J'ai analysé l'ancienne organisation de l'Europe, j'en ai montré les avantages et les défauts, et j'ai indiqué par quels moyens on pouvait conserver les uns en écartant les autres. J'ai démontré ensuite que s'il y avait une forme de gouvernement bonne pour elle-même, ce gouvernement n'était autre que la constitution parlementaire. Les données conduisent naturellement à la conclusion suivante.

Que partout dans l'ancienne organisation on mette la forme du gouvernement parlementaire à la place de la forme hiérarchique ou féodale, par cette simple substitution on obtiendra une organisation nouvelle plus parfaite que la première, et non plus passagère comme elle, puisque sa bonté ne résultera point d'un certain état de l'esprit humain qui doit changer avec le temps, mais de la nature des choses qui ne varie jamais.

Ainsi, en résumant tout ce que j'ai dit jusqu'ici, *l'Europe aurait la meilleure organisation possible, si toutes les nations qu'elle renferme, étant gouvernées chacune par un parlement, reconnaissent la suprématie d'un parlement général placé au dessus de tous les gouvernements nationaux et investi du pouvoir de juger leurs différends.*

Je ne parlerai point ici de l'établissement des parlements nationaux : on sait par expérience quelle en doit être l'organisation ; j'indiquerai seulement comment peut être composé le parlement général de l'Europe.

Chapitre 2

De la Chambre des Députés du Parlement européen

Tout homme né dans un pays quelconque, citoyen d'un état quelconque, contracte par son éducation, par ses relations, par les exemples qui lui sont offerts, certaines habitudes plus ou moins profondes d'étendre ses vues au delà des limites de son bien-être personnel et de confondre son intérêt propre dans l'intérêt de la société dont il est membre.

De cette habitude fortifiée et tournée en sentiment, résulte une tendance à généraliser ses intérêts, c'est à dire à les voir toujours renfermé dans l'intérêt commun : ce penchant qui s'affaiblit quelquefois, mais qui ne s'anéantit jamais, est ce qu'on appelle le patriotisme.

Dans tout gouvernement national, s'il est bon, le patriotisme que chaque individu apporte en lui à l'instant qu'il en est fait membre, se change en esprit ou en volonté de corps, puisque l'attribut nécessaire d'un bon gouvernement est que l'intérêt des gouvernements soit aussi l'intérêt de la nation.

C'est cette volonté de corps qui est l'âme du gouvernement, qui fait que toutes les nations y sont unies et tous les mouvemens concertés, que tout marche vers un même but, que tout répond au même mobile.

Il en est du Gouvernement européen, comme des gouvernements nationaux, il ne peut avoir d'action sans une volonté commune à tous ses membres.

Or, cette volonté de corps, qui, dans le Gouvernement national, naît du patriotisme national, dans le Gouvernement européen ne peut provenir que d'une plus grande généralité de vue, d'un sentiment plus étendu, qu'on peut appeler le patriotisme européen.

C'est l'institution qui forme les hommes, disait Montesquieu : ainsi, ce penchant qui fait sortir le patriotisme hors des bornes de la patrie, cette habitude de considérer les intérêts de l'Europe, au lieu des intérêts nationaux, sera, pour ceux qui doivent former le Parlement européen, un fruit nécessaire à son établissement.

Il est vrai ; mais aussi ce sont les hommes qui font l'institution, et l'institution ne peut s'établir si elle ne les trouve tout formés d'avance, ou du moins préparés à l'être.

C'est donc une nécessité de n'admettre dans la chambre des députés du parlement européen, c'est-à-dire dans l'un des deux pouvoirs actifs de la constitution européenne, que des hommes qui, par des relations plus étendues, des habitudes moins circonscrites dans le cercle des habitudes natales, des travaux dont l'utilité n'est point bornée aux usages nationaux, et se répand sur tout les peuples, sont plus capables d'arriver bientôt à cette généralité de vue qui doit être l'esprit de corps, à cet intérêt général qui doit être l'intérêt de corps du parlement européen.

Des négocians, des savans, des magistrats et des administrateurs doivent être appelés seuls à composer la chambre des députés du grand parlement.

Et en effet tout ce qu'il y a d'intérêts communs à la société européenne peut être rapporté aux sciences, aux arts, à la législation, au commerce, à l'administration et à l'industrie.

Chaque million d'hommes sachant lire et écrire en Europe, devra députer à la chambre des communes du grand parlement un négociant, un savant, un administrateur et un magistrat.

Ainsi, en supposant qu'il y ait en Europe soixante millions d'hommes sachant lire et écrire, la chambre sera composée de deux cent quarante membres.

Les élections de chacun des membres se feront par la corporation à laquelle il appartiendra. Tous seront nommés pour dix années.

Chacun des membres de la chambre devra posséder vingt-cinq mille francs de rente au moins en fonds de terres.

Il est vrai que c'est la propriété qui fait la stabilité du Gouvernement, mais c'est seulement lorsque la propriété n'est point séparée des lumières, que le Gouvernement peut reposer solidement sur elle. Il convient donc que le Gouvernement appelle dans son sein et fasse participer à la propriété ceux des non-propriétaires qu'un mérite éclatant distingue, afin que la talent et la possession ne soient point divisés ; car le talent, qui est la plus grande force, et la force la plus agissante, envahirait bientôt la propriété, s'il n'était point uni avec elle.

Ainsi, à chaque nouvelle élection, vingt membres choisis parmi les plus distingués des savans, négocians, magistrats, ou administrateurs non-propriétaires, devront être admis à la chambre des communes du parlement européen, et dotés de vingt-cinq mille francs de rentes en fonds de terres.

Robert Owen

LE LIVRE DU NOUVEAU MONDE MORAL CONTENANT LE SYSTEME SOCIAL RATIONNEL BASE SUR LES LOIS DE LA NATURE HUMAINE

pp. 40-42.

Au lieu [des] institutions et pratiques insensées, compliquées, et contradictoires, qui émanent toutes d'un petit nombre de fausses idées fondamentales sur l'humanité, il faut d'autres arrangements et dispositions, à savoir :

1. Que les connaissances et l'expérience de l'espèce humaine soient rassemblées et concentrées, afin de donner une direction avantageuse à toutes les forces et puissances, manuelles et scientifiques, qui ont été accumulées dans les siècles passés ;
2. Que ces pouvoirs soient partout concentrés pour produire la plus grande quantité de la richesse la plus précieuse, avec le moins de travail manuel malsain ou désagréable, avec le moins de perte de temps et de capital possible ;
3. Que les pouvoirs artificiels et scientifiques soient employés, de la manière la plus étendue, dans les arrangements domestiques, aussi bien que dans tous les autres départements sociaux ;
4. Que tout ce qui est inférieur, dans toutes les dispositions sociales, soit remplacé par ce qui est supérieur. Ainsi, il n'y aura rien d'inférieur dans la culture du sol, dans le logement, dans la préparation des aliments et des vêtements ni dans l'éducation et formation du caractère des hommes et des femmes ;
5. Que les richesses produites soient conservées et distribuées de la manière la plus avantageuse pour tous ;
6. Que le gouvernement local et général soit conforme à ce nouvel état supérieur d'existence, dans lequel il y aura peu de choses à faire pour préserver l'unité des différentes parties de la société, et assurer le bien-être progressif de tous ;
7. Que l'éducation et la condition soient aussi parfaits que le permettra la somme des connaissances et moyens, et que la seule division soit celle de l'âge ; aux enfants, le service ; aux adultes, la production, conservation et distribution des richesses ; aux vieillards, le gouvernement et la jouissance des loisirs ;
8. Que tous soient aussi toujours employés dans des occupations actives et attrayantes, à avancer le bonheur et l'amélioration de la société, sans avoir égard exclusivement à soi. Le bonheur de chacun sera ainsi constamment assuré sans lutte, et mille fois augmenté ;
9. Cette manière d'élever et d'employer, et de gouverner la société, d'après des principes de justice et de bienveillance, rendra inutiles les religions et les lois anti-naturelles, les récompenses et les châtiments ;
10. Que les deux sexes soient égaux en éducation et en droits, les femmes étant élevées pour être compagnes parfaites des hommes. Que les unions se fassent conformément aux affections, et suivant des dispositions qui seraient nécessairement établies par des êtres devenus rationnels, placés dans des circonstances formées et combinées d'une manière rationnelle, et qu'il est impossible de fixer ni prévoir avant l'expérience. Que les enfants soient tous élevés comme enfants de la même famille – la grande famille humaine – unie d'intérêt et d'affection, et à l'abri de toute influence répulsive ;
11. Le seul langage parlé ou exprimé par la parole, le regard ou l'action, sera celui de la vérité, sans mystère, mélangé d'erreur, ni crainte de l'homme ;
12. La paix deviendra universelle par suite des avantages incalculables de l'union sur la division ;
13. Qu'il ne soit perçu aucun impôt, tout le monde étant amplement pourvu de la surabondance du fonds commun.

En vertu de ces changements, la société ne sera plus un composé discordant des classes hautes, moyennes et basses, mais elle deviendra une seule classe éminemment supérieure, partagée en sections suivant l'âge, et assurant à chacun la plus grande somme de bien-être que le comportera son organisation. Elle formera un seul système scientifique lié dans toutes ses branches, pour la *production, la conservation, la distribution et la consommation des richesses, de la manière la plus avantageuse pour chacun et pour tous ; pour bien former le caractère physique, intellectuel, moral et pratique de tous, et pour gouverner le tout, sans violence ni fraude, de manière à faire un progrès continuel dans le perfectionnement de toutes les dispositions sociales, dans toute espèce de connaissance, et dans la jouissance d'une félicité croissante et inaltérable.*

“ Annonce de la découverte ”
[Comblant la lacune]

Il n'est que trop vrai! Depuis vingt-cinq siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine, en raison du perfectionnement des sciences réformatrices; elles n'ont abouti qu'à perpétuer l'indigence et les perfidies, qu'à reproduire les mêmes fléaux sous diverses formes. Après tant d'essais infructueux pour améliorer l'ordre social, il ne reste aux philosophes que la confusion et le désespoir. Le problème du bonheur public est un écueil insurmontable pour eux, et le seul aspect des indigents qui remplissent les cités ne montre-t-il pas que les torrents de lumières philosophiques ne sont que des torrents de ténèbres?...

Cependant une inquiétude universelle atteste que le genre humain n'est point encore arrivé au but où la nature veut le conduire, et cette inquiétude semble nous présager quelque grand événement qui changera notre sort. Les nations, harassées par le malheur, s'attachent avidement à toute rêverie politique ou religieuse qui leur fait entrevoir une lueur de bien-être; elles ressemblent à un malade désespéré qui compte sur une miraculeuse guérison. Il semble que la nature souffle à l'oreille du genre humain qu'il est réservé à un bonheur dont il ignore les routes, et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les ténèbres de la civilisation.

Chapitre XIV
Caractères, engrenages et phases des périodes sociales

Chaque société se mélange plus ou moins de caractères empruntés sur les périodes supérieures ou inférieures; par exemple les Français ont adopté en dernier lieu *l'unité de relations industrielles et administratives*; cette méthode, qui est un des caractères de la sixième période, s'est introduite par le système métrique uniforme et le Code civil Napoléon, deux institutions contraires à l'ordre civilisé, qui a, parmi ses caractères, *l'incohérence de relations industrielles et administratives*. Nous avons donc sur ce point *dérogé à la civilisation et engrené en sixième période*. Nous y avons engrené sur d'autres points encore, notamment par la *tolérance religieuse*. Les Anglais, qui exercent une intolérance digne du XIIe siècle, sont, à cet égard, plus civilisés que nous. Les Allemands sont de même plus civilisés que nous quant à l'incohérence des lois, des coutumes et des relations industrielles; on trouve à chaque pas, en Allemagne, des mesures, monnaies, lois et usages différents, au moyen de qui un étranger est volé et dupé bien plus facilement que s'il n'y avait qu'une mesure, qu'une monnaie, qu'un code, etc. Ce chaos de relations est favorable au mécanisme civilisé, qui a pour but d'élever la fourberie au plus haut degré; c'est à quoi l'on parviendrait en développant pleinement les seize caractères spéciaux de la civilisation.

Cependant, les philosophes prétendent " qu'on a perfectionné la civilisation en adoptant la tolérance religieuse, l'unité industrielle et administrative ". C'est fort mal s'exprimer; il fallait dire qu'*on a perfectionné l'ordre social et dégradé la civilisation...*; *le peu de bien qu'on trouve dans l'ordre civilisé n'est dû qu'à des dispositions contraires à la civilisation..*

...Sans désigner les caractères des diverses périodes, j'ai fait entrevoir que chacune d'elles prend fréquemment ceux des périodes supérieures ou inférieures. C'est sans contredit un mal que d'introduire ceux des périodes inférieures...Ce n'est pas toujours un bien que d'introduire un caractère de période supérieure; il peut, dans certains cas, se dénaturer par cette transplantation politique et produire de mauvais effets: témoin le *divorce libre*, qui est un caractère de sixième période qui produit tant de désordres en civilisation qu'on a été obligé de lui assigner les plus étroites limites...

Des trois buts de l'Attraction, et de ses douze ressorts ou passions principales

Jeu interne: Chacun voudrait ménager, dans le jeu de ses passions, un équilibre tel que l'essor de chacune favorisât celui de toutes les autres; que l'ambition, l'amour n'entraînassent qu'à des liaisons utiles, et jamais aux duperies; que la gourmandise concourût à améliorer la santé au lieu de la compromettre; enfin, qu'on marchât toujours dans les voies de la fortune et de la santé, en se livrant aveuglément à ses passions. Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi de la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare et sauvage. La passion conduit l'animal à son bien, et l'homme à sa perte.

Aussi l'homme, dans l'état actuel, est-il en état de guerre avec lui-même. Ses passions s'entrechoquent; l'ambition contrarie l'amour, la paternité contrarie l'amitié, et ainsi de chacune des douze.

De là naît la science nommée MORALE, qui prétend la réprimer; mais réprimer n'est pas mécaniser, harmoniser; le but est d'arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune. Dieu serait absurde, s'il eût donné à notre âme des ressorts inutiles ou nuisibles.

Jeu externe: Pour le régulariser, il faudrait que chaque individu, en ne suivant que son intérêt personnel, servît constamment les intérêts de la masse. Le contraire a lieu: le mécanisme civilisé est une guerre de chaque individu contre la masse, un régime où chacun trouve son intérêt à duper le public; c'est la discorde externe des passions; il s'agit d'arriver à leur harmonie interne et externe, troisième but de l'attraction.

Pour y atteindre, chacun a recours à la contrainte et impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doctrines*. Le père de famille assujettit sa femme et ses enfants à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine; le magistrat, le ministre opèrent de même sur le pays qu'ils régissent. Une petite maîtresse veut régénérer toutes les toilettes par de saines doctrines sur le bon genre; un philosophe veut régénérer toutes les constitutions; un écolier veut, à coups de poing, faire observer ses saines doctrines dans les jeux enfantins.

Chacun veut donc mettre les passions de la masse en harmonie coopérative avec les siennes; ainsi chacun tend à la mécanique *externe* des passions et se persuade qu'il fait le bonheur de ceux qu'il assujettit à ses caprices. Chacun désire de même le mécanisme interne, qui mettrait ses passions en harmonie avec elles-mêmes. Il suit de là que le troisième but de l'attraction est le mécanisme interne et externe des passions.

Chapitre VI

Description d'Icarie : ville modèle

Déchire tes plans, mon pauvre Camille, et cependant réjouis-toi, car je t'envoie, pour les remplacer, le plan d'une *ville-modèle*, que tu désirais depuis long-temps. Je regrette bien vivement de ne t'avoir pas ici pour te voir partager mon admiration et mon ravissement.

Imagine d'abord, soit à Paris, soit à Londres, la plus magnifique *récompense* promise pour le plan d'une *ville-modèle*, un grand *concours* ouvert, et un grand *comité* de peintres, de sculpteurs, de savants, de voyageurs, qui réunissent les plans ou les descriptions de toutes les villes connues, qui recueillent les opinions et les idées de la population entière et même des étrangers, qui discutent tous les inconvénients et les avantages des villes existantes et des projets présentés, et qui choisissent entre des milliers de plans-modèles le *plan-modèle* le plus parfait. Tu concevras une ville plus belle que toutes celles qui l'ont précédée ; tu pourras de suite avoir une première idée d'Icara, surtout si tu n'oublies pas que les citoyens sont égaux, que c'est la république qui fait tout, et que la règle, invariablement, et constamment suivie en tout, c'est : *d'abord le nécessaire, puis l'utile, enfin l'agréable*.

Maintenant, par où commencer ? Voilà l'embarrassant pour moi ! Allons, je suivrai la règle dont je viens de te parler, et commencerai par le nécessaire et l'utile.

Je ne te parlerai pas des précautions prises pour la *salubrité*, pour la libre circulation de l'*air*, pour la conservation de sa pureté et même pour sa purification. Dans l'intérieur de la ville, point de cimetières, point de manufactures insalubres, point d'hôpitaux : tous ces établissements sont aux extrémités, dans des places aérées, près d'une eau courante ou à la campagne.

Jamais je ne pourrai t'indiquer toutes les précautions imaginées pour la *propreté* des rues. Que les trottoirs soient balayés et lavés tous les matins, et toujours parfaitement propres, c'est tout simple : mais les rues sont tellement pavées ou construites que les eaux n'y séjournent jamais, trouvant à chaque pas des ouvertures pour s'échapper dans des *canaux souterrains*.

(...)

La loi (tu vas peut-être commencer par rire, mais tu finiras par admirer), la loi a décidé que le piéton serait en *sûreté* et qu'il n'y aurait jamais d'accident ni du côté des voitures et des chevaux ou des autres animaux, ni d'aucun autre côté quelconque. Réfléchis maintenant, et tu verras bientôt qu'il n'y a rien d'impossible à un gouvernement qui *veut* le bien.

D'abord, pour les chevaux fringants, ceux de selle, on n'en permet pas dans l'intérieur de la ville, la promenade à cheval n'étant soufferte qu'au dehors et les écuries étant aux extrémités.

(...)

Tu comprends en outre que les *conducteurs* de voitures, étant tous des ouvriers de la République et ne recevant rien de personne, n'ont aucun intérêt à s'exposer à des accidents et sont au contraire intéressés à les éviter.

Tu comprends aussi que, toute la population étant dans les ateliers ou les maisons jusqu'à trois heures, et les voitures de transport ne circulant qu'aux heures où les omnibus ne courent pas et où les piétons sont peu nombreux, et les roues ne pouvant jamais quitter leurs ornières, les accidents de la part des voitures et entre les voitures doivent être presque impossibles.

(...)

Les piétons sont protégés même contre les intempéries de l'air, car toutes les rues sont garnies de *trottoirs*, et tous ces trottoirs sont couverts avec des *vitres*, pour garantir de la pluie sans priver de la lumière, et avec des toiles mobiles pour garantir de la chaleur. On trouve même quelque rues entièrement couvertes, surtout entre les grands magasins de dépôt, et tous les passages pour traverser les rues sont également couverts.

(...)

Je n'ai pas besoin de te dire que tous les monuments ou établissements utiles que l'on trouve ailleurs se trouvent à plus forte raison ici, les écoles, les hospices, les temples, les hôtels consacrés aux magistratures publiques, tous les lieux d'assemblée populaire, même les arènes ; des cirques, des théâtres, des musées de toute espèce, et tous les établissements que leur agrément a rendus presque nécessaires.

Point d'*hôtels aristocratiques*, comme point d'*équipages* ; mais point de *prisons* ni de maisons de *mendicité*. Point de palais royaux ou ministériels ; mais les écoles, les hospices, les assemblées populaires sont autant de palais, ou, si tu veux, tous les palais sont consacrés à l'utilité publique .

Je ne finirais pas, mon cher frère, si je voulais t'énumérer tout ce qu'Icara renferme d'utile ; mais je t'en ai dit assez, peut-être trop, quoique je sois sur que ton amitié trouvera quelque plaisir dans tous ces détails, et j'arrive à l'*agréable*, où tu trouveras encore la *variété*, constante compagne de l'*uniformité*.

Voyons donc les formes extérieures des maisons, et des monuments.

Je t'ai déjà dit que toutes les *maisons* d'une rue sont semblables, mais que toutes les rues sont différentes, et représentent toutes les jolies maisons des pays étrangers.

Ton œil ne sera jamais blessé ici de la vue de ces *asures*, de ces *cloaques* et de ces *carrefours* qu'on trouve ailleurs à côté des plus magnifiques palais, ni de la vue de ces *haillons* qu'on rencontre à côté du luxe de l'Aristocratie.

(...)

Nulle part tu ne verrais plus de *peintures*, plus de *sculptures*, plus de *statues* qu'ici dans les monuments, sur les places, dans les promenades et dans les jardins publics ; car tandis qu'ailleurs les œuvres des beaux-arts sont cachées dans les palais des rois et des riches, tandis qu'à Londres, les musées, fermés les dimanches, ne sont jamais ouverts pour le Peuple qui ne peut quitter son travail pour les visites pendant la semaine, toutes les curiosités n'existent ici que pour le Peuple et ne sont placées que dans des lieux fréquentés par le Peuple.

Et comme c'est la République qui fait tout créer par ses peintres et ses sculpteurs, comme les artistes, nourris, vêtus, logés et meublés par la Communauté, n'ont d'autre mobile que l'amour

De l'art et de la gloire, et d'autre guide que les inspirations du génie, tu vas comprendre les conséquences.

Rien d'inutile, et surtout rien de nuisible, mais tout dirigé vers un but d'utilité ! Rien en faveur du despotisme et de l'Aristocratie, du fanatisme et de la superstition, mais tout en faveur du Peuple et de ses bienfaiteurs, de la liberté et de ses martyrs, ou contre ses anciens tyrans et ses satellites.

Jamais ces *nudités* ou ces peintures voluptueuses qui, dans nos capitales, pour plaire aux libertins puissants, et par la plus monstrueuse des contradictions, tandis qu'on recommande sans cesse la décence et la chasteté, présentent publiquement au Peuple des images que le mari voudrait cacher à sa femme et la mère à ses enfants.

Jamais non plus ces œuvres de l'ignorance ou de l'incapacité que la misère vent à vil prix pour avoir du pain , et qui corrompent le goût général en déshonorant les autres ; car ici rien n'est admis par la République sans examen ; et comme à Sparte où l'on supprimait à leur naissance les enfants infirmes ou difformes, ici l'on plonge sans pitié dans les ténèbres du néant toutes les productions indignes d'être éclairées par les rayons du Dieu des arts.

Je m'arrête, mon cher Camille, quoique j'eusse beaucoup à te dire sur les rues-jardin, sur la rivière et les canaux, sur les quais et les ponts, et sur les monuments qui ne sont que commencés ou projetés.

Mais que diras-tu, quand j'ajouterai que toutes les villes d'Icarie , quoique beaucoup moins grandes, sont sur le même plan, à l'exception des grands établissements nationaux !

Aussi je crois t'entendre crier avec moi : Heureux Icarie ! Malheureux Français !

FRIEDRICH ENGELS – KARL MARX

L'IDEOLOGIE ALLEMANDE

Précisément parce que les individus défendent uniquement leur intérêt particulier, qui, à leurs yeux, ne coïncide pas avec leur intérêt commun – ce dernier est présenté comme un intérêt “ général ”, qui leur est “ étranger ”, qui est “ indépendant ” d’eux, et qui est lui-même un intérêt “ général ”, particulier et original ; ou bien ils doivent eux-mêmes évoluer dans cette dualité, comme c’est le cas dans la démocratie. D’un autre côté, la lutte pratique de ces intérêts particuliers en permanence opposés aux intérêts communs, réels ou illusoire, rend nécessaire intervention et refrènement pratique par l’intérêt “ général ” illusoire sous forme d’Etat.

Et enfin – la division du travail nous en offre tout de suite le premier exemple – l’action propre de l’homme devient pour l’homme une puissance étrangère, opposée, qui l’asservit, au lieu que ce soit lui qui la maîtrise, tant que les hommes se trouvent dans la société naturelle, donc tant que subsiste la scission entre intérêt particulier et intérêt commun, et que l’activité n’est pas divisée volontairement mais du fait de la nature. Dès l’instant où l’on commence à répartir le travail, chacun a une sphère d’activité déterminée et exclusive qu’on lui impose et dont il ne peut s’évader ; il est chasseur, pêcheur, berger ou “ critique critique ”, et il doit le rester sous peine de perdre les moyens de subsistance – alors que dans la société communiste, où chacun, au lieu d’avoir une sphère d’activités exclusive, peut se former dans la branche qui lui plaît ; c’est la société qui dirige la production générale qui me permet ainsi de faire aujourd’hui ceci, demain cela, de chasser le matin, d’aller à la pêche l’après-midi, de faire l’élevage le soir et de critiquer après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur ou critique. Cette fixation de l’activité sociale, cette consolidation de notre propre produit en une puissance matérielle qui nous domine, qui échappe à notre contrôle, qui contrarie nos espoirs et qui détruit nos calculs, est l’un des moments principaux du développement historique passé.

La puissance sociale, c’est-à-dire la force productive décuplée résultant de la coopération imposée aux divers individus – dont la coopération n’est pas volontaire mais naturelle – non pas comme leur propre puissance conjuguée, mais comme une puissance étrangère, située en dehors d’eux dont ils ne connaissent ni la provenance ni la destination, si bien qu’ils n’arrivent plus à la dominer. Au contraire, cette puissance traverse une série de phases et de stades particuliers, série indépendante de la volonté et de la marche des hommes au point qu’elle dirige cette volonté et cette marche.

Naturellement, cette aliénation, pour rester intelligible à nos philosophes, ne peut être surmontée qu’à double condition pratique. Pour qu’elle devienne une puissance “ insupportable ”, c’est à dire une puissance contre laquelle on se révolte, il faut qu’elle ait engendré des masses d’hommes dénuées de tout. Il faut, en même temps, que cette humanité vive en conflit avec un monde existant de richesse et de culture, ce qui suppose un accroissement considérable de la force productive, un haut degré de son développement. D’un autre côté, ce développement des forces productives (qui implique que l’existence empirique se passe au niveau de l’histoire universelle au lieu de se passer au niveau de la vie sociale) est une condition pratique absolument nécessaire recommencerait et on retomberait fatalement dans la vieille pourriture. En effet, c’est grâce à ce seul développement universel des forces productives que peut s’établir un commerce universel entre les hommes engendrant ainsi le phénomène de la masse “ sans propriété ” simultanément chez tous les peuples (concurrence généralisée) et faisant dépendre chaque peuple des bouleversements qui se produisent chez les autres. Ce développement a remplacé les individus vivant au niveau local par des individus concrets, universels, vivant au niveau de l’histoire universelle. Sans cela 1° le communisme ne pourrait avoir qu’une existence locale ; 2° les puissances de l’échange n’auraient pu devenir des puissances universelles, donc insupportables, elles seraient restées les “ circonstances ” de la superstition locale, et 3° toute extension du commerce supprimerait le communisme local. Le communisme n’est concrètement possible que comme l’acte accompli “ d’un seul coup ” et simultanément par les peuples dominants, ce qui suppose le développement universel des forces productives et du commerce mondial qui se rattache au communisme.

Pour cela, le communisme n’est pas pour nous un état de choses à créer, ni un idéal auquel la réalité devra se conformer. Nous appelons communisme le mouvement réel qui dépasse l’état actuel des choses. Les conditions de ce mouvement

<doivent être appréciées en tenant compte de la réalité matérielle>
résultent des prémisses actuelles.

L'Avenir

Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. Elle sera illustre, riche, pensante, pacifique, cordiale au reste de l'humanité. Elle aura la gravité douce d'une aînée. Elle s'étonnera de la gloire des projectiles coniques, et elle aura quelque peine à faire la différence entre un général d'armée et un boucher ; la pourpre de l'un ne lui semblera pas très distincte du rouge de l'autre. Une bataille entre Italiens et Allemands, entre Anglais et Russes, entre Prussiens et Français, lui apparaîtra comme nous apparaît une bataille entre Picards et Bourguignons. Elle considérera le gaspillage du sang humain comme inutile. Elle n'éprouvera que médiocrement l'admiration d'un gros chiffre d'hommes tués. Le haussement d'épaules que nous avons devant l'inquisition, elle l'aura devant la guerre. Elle regardera le champ de bataille de Sadowa de l'air dont nous regarderions le quemadero de Séville. Elle trouvera bête cette oscillation de la victoire aboutissant invariablement à de funèbres remises en équilibre, et Austerlitz toujours soldé par Waterloo. Elle aura pour " l'autorité " à peu près le respect que nous avons pour l'orthodoxie ; un procès de presse lui semblera ce que nous semblerait un procès d'hérésie ; elle admettra la vindicte contre les écrivains juste comme nous admettons la vindicte contre les astronomes, et, sans rapprocher autrement Béranger de Galilée, elle ne comprendra pas plus Béranger en cellule que Galilée en prison. *E pur si muove*, loin d'être sa peur, sera sa joie. Elle aura la suprême justice de la bonté. Elle sera pudique et indignée devant les barbaries. La vision d'un échafaud dressé lui fera affront. Chez cette nation, la pénalité fondra et décroîtra dans l'instruction grandissante comme la glace au soleil levant. La circulation sera préférée à la stagnation. On ne s'empêchera plus de passer. Aux fleuves frontières succéderont les fleuves artères. Couper un pont sera aussi impossible que couper une tête. La poudre à canon sera poudre à forage ; le salpêtre, qui a pour utilité actuelle de percer les poitrines, aura pour fonction de percer les montagnes. Les avantages de la balle cylindrique sur la balle ronde, du silex sur la mèche, de la capsule sur le silex, et de la bascule sur la capsule, seront méconnus. On sera froid pour les merveilleuses couleuvrines de treize pieds de long, en fonte frettée, pouvant tirer, au choix des personnes, le boulet creux et le boulet plein. On sera ingrat pour Chassepot dépassant Dreyse et pour Bonnin dépassant Chassepot. Qu'au dix-neuvième siècle, le continent, pour l'avantage de détruire une bourgade, Sébastopol, ait sacrifié la population d'une capitale, sept cent quatre-vingt-cinq mille hommes, cela semblera glorieux, mais singulier. Cette nation estimera un tunnel sous les Alpes plus que la gargousse Armstrong. Elle poussera l'ignorance au point de ne pas savoir qu'on fabriquait en 1866 un canon pesant vingt-trois tonnes appelé *Big Will*. D'autres beautés et magnificences du temps présent seront perdues ; par exemple, chez ces gens-là, on ne verra plus de ces budgets, tels que celui de la France actuelle, lequel fait tous les ans une pyramide d'or de dix pieds carrés de base et de trente pieds de haut. Une pauvre petite île comme Jersey y regardera à deux fois avant de se passer, comme elle l'a fait le 6 août 1866, la fantaisie d'un pendu dont le gibet coûte deux mille huit cents francs. On n'aura pas de ces dépenses de luxe. Cette nation aura pour législation un fac-similé, le plus ressemblant possible, du droit naturel. Sous l'influence de cette nation motrice, les incommensurables friches d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et d'Australie seront offertes aux émigrations civilisantes ; les huit cent mille bœufs, annuellement brûlés pour les peaux dans l'Amérique du Sud, seront mangés ; elle fera ce raisonnement que, s'il y a des bœufs d'un côté de l'Atlantique, il y a des bouches qui ont faim de l'autre côté. Sous son impulsion, la longue traînée des misérables envahira magnifiquement les grasses et riches solitudes inconnues ; on ira aux Californies ou aux Tasmanies, non pour l'or, trompe-l'oeil et grossier appât d'aujourd'hui, mais pour la terre ; les meurt-de-faim et les va-nu-pied, ces frères douloureux et vénérables de nos splendeurs myopes et de nos prospérités égoïstes, auront, en dépit de Malthus, leur table servie sous le même soleil ; l'humanité essaimera hors de la cité-mère, devenue étroite, et couvrira de ses ruches les continents ; les solutions probables des problèmes qui mûrissent, la locomotion aérienne pondérée et dirigée, le ciel peuplé d'air-navires, aideront à ces dispersions fécondes et verseront de toutes parts la vie sur ce vaste fourmillement des travailleurs ; le globe sera la maison de l'homme, et rien n'en sera perdu ; le Corrientes, par exemple, ce gigantesque appareil hydraulique naturel, ce réseau veineux de rivières et de fleuves, cette prodigieuse canalisation toute faite, traversée aujourd'hui par la nage des bisons et charriant des arbres morts, portera et nourrira cent villes ; quiconque voudra aura sur un sol vierge un toit, un champ, un bien-être, une richesse, à la seule condition d'élargir à toute la terre l'idée patrie, et de se considérer comme citoyen et laboureur du monde ; de sorte que la propriété, ce grand droit humain, cette suprême liberté, cette maîtrise de l'esprit sur la matière, cette souveraineté de l'homme interdite à la bête, loin d'être supprimée, sera démocratisée et universalisée. Il n'y aura plus de ligatures ; ni péages aux ponts, ni octrois aux villes, ni douanes aux Etats, ni préjugés aux âmes. Les

initiatives en éveil et en quête feront le même bruit d'ailes que les abeilles. La nation centrale d'où ce mouvement rayonnera sur tous les continents sera parmi les autres sociétés ce qu'est la ferme modèle parmi les métairies. Elle sera plus que nation, elle sera civilisation ; elle sera mieux que civilisation, elle sera famille. Unité de langue, unité de monnaie, unité de mètre, unité de méridien, unité de code ; la circulation fiduciaire à son plus haut degré ; le papier-monnaie à coupon faisant un rentier de quiconque a vingt francs dans son gousset ; une incalculable plus-value résultant de l'abolition des parasitismes ; plus d'oisiveté l'arme au bras ; la gigantesque dépense des guérites supprimée ; les quatre milliards que coûtent annuellement les armées permanentes laissés dans la poche des citoyens ; les quatre millions de jeunes travailleurs qu'annule honorablement l'uniforme restitués au commerce, à l'agriculture et à l'industrie ; partout le fer disparu sous la forme glaive et chaîne et reforgé sous la forme charrue ; la paix, déesse à huit mamelles, majestueusement assise au milieu des hommes ; aucune exploitation, ni des petits par les gros, ni des gros par les petits ; et partout la dignité de l'utilité de chacun sentie par tous ; l'idée de domesticité purgée de l'idée de servitude ; l'égalité sortant toute construite de l'instruction gratuite et obligatoire ; l'égout remplacé par le drainage ; le châtement remplacé par l'enseignement ; la prison transfigurée en école ; l'ignorance, qui est la suprême indigence, abolie ; l'homme qui ne sait pas lire aussi rare que l'aveugle-né ; le *jus contra legem* compris ; la politique résorbée par la science, la simplification des antagonismes produisant la simplification des événements eux-mêmes ; le côté factice des faits s'éliminant ; pour loi, l'incontestable, pour unique sénat, l'institut. Le gouvernement restreint à cette vigilance considérable, la voirie, laquelle a deux nécessités, circulation et sécurité, l'Etat n'intervenant jamais que pour offrir gratuitement le patron et l'épuration. Concurrence absolue des à-peu-près en présence du type, marquant l'étiage du progrès. Nulle part l'entrave, partout la norme. Le collège normal, l'atelier normal, l'entrepôt normal, la boutique normale, la ferme normale, le théâtre normal, la publicité normale, et à côté la liberté. La liberté du cœur humain respectée au même titre que la liberté de l'esprit humain, aimer étant aussi sacré que penser. Une vaste marche en avant de la foule. Idée conduite par l'esprit Légion. La circulation décuplée ayant pour résultat la production et la consommation centuplées ; la multiplication de pains, de miracle, devenue réalité ; les cours d'eau endigués, ce qui empêchera les inondations, et empoisonnés, ce qui produira la vie à bas prix ; l'industrie engendrant l'industrie, les bras appelant les bras, l'œuvre faite se ramifiant en innombrables œuvres à faire, un perpétuel recommencement sorti d'un perpétuel achèvement, et, en tout lieu, à toute heure, sous la hache féconde du progrès, l'admirable renaissance des têtes de l'hydre sainte du travail. Pour guerre l'émulation. L'émeute des intelligences vers l'aurore. L'impatience du bien gourmandant les lenteurs et les timidités. Toute autre colère disparue. Un peuple fouillant les flancs de la nuit et opérant, au profit du genre humain, une immense extraction de clarté. Voilà quelle sera cette nation.

Cette nation aura pour capitale Paris, et ne s'appellera point la France ; elle s'appellera l'Europe.

Elle s'appellera l'Europe au vingtième siècle, et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité.

L'Humanité, nation définitive, est dès à présent entrevue par les penseurs, ces contemplateurs des pénombres ; mais ce à quoi assiste le dix-neuvième siècle, c'est à la formation de l'Europe.

Vision majestueuse. Il y a dans l'embryogénie des peuples, comme dans celle des êtres, une heure sublime de transparence. Le mystère consent à se laisser regarder. Au moment où nous sommes, une gestation auguste est visible dans les flancs de la civilisation. L'Europe, une, y germe. Un peuple, qui sera la France sublimée, est en train d'éclore. L'ovaire profond du progrès fécondé porte, sous cette forme dès à présent distincte, l'avenir. Cette nation qui sera palpable dans l'Europe actuelle comme l'être ailé dans la larve reptile. Au prochain siècle, elle déploiera ses deux ailes, faites, l'une de liberté, l'autre de volonté.

Le continent fraternel, tel est l'avenir. Qu'on en prenne son parti, cet immense bonheur est inévitable.

Avant d'avoir son peuple, l'Europe a sa ville. De ce peuple qui n'existe pas encore, la capitale existe déjà. Cela semble un prodige, c'est une loi. Le fœtus des nations se comporte comme le fœtus de l'homme, et la mystérieuse construction de l'embryon, à la fois végétation et vie, commence toujours par la tête.

Chapitre dixième
Opinions courantes

Voici donc ce que j'appris. Dans ce pays, si un homme tombe malade ou contracte une maladie quelconque, ou s'affaiblit physiquement d'une manière quelconque avant soixante-dix ans, il comparait devant un jury composé de ses concitoyens, et s'il est reconnu coupable il est noté d'infamie et condamné plus ou moins sévèrement selon les cas. Les maladies sont classées en crimes et délits comme les violations de la loi chez nous : on est puni très sévèrement pour une maladie grave, tandis que l'affaiblissement de la vue ou de l'ouïe quand on a plus de soixante-cinq ans et qu'on s'est toujours bien porté jusque-là, n'est sujet qu'à une amende ou, à défaut de paiement, à la prison.

Mais si un homme contrefait un chèque ou met volontairement le feu à sa maison, ou s'il vole avec effraction, ou s'il commet toute autre action qui est considérée comme un crime chez nous, dans tous ces cas, ou bien il est mis à l'hôpital et très bien soigné aux frais du public, ou bien, s'il en a les moyens, il fait savoir à ses amis qu'il vient d'être pris d'un violent accès d'immoralité, exactement comme nous faisons quand nous sommes malades, et alors ses amis viennent le voir, pleins de sollicitude, et lui demandent avec intérêt comment cela l'a pris, quels ont été les premiers symptômes, et ainsi de suite, questions auxquelles il répond avec une entière franchise ; car une mauvaise conduite, bien que regardée comme quelque chose d'aussi digne de pitié que la maladie l'est pour nous, et comme l'indication certaine d'un dérangement grave chez la personne qui se conduit mal, est pourtant considérée uniquement comme le résultat d'une malchance antérieure ou postérieure à la naissance.

Mais le plus étrange de cette affaire c'est que, tout en attribuant les fautes morales à de la malchance soit dans le tempérament qu'on a, soit dans le milieu où on a été élevé, ils refusent d'admettre la malchance comme circonstance atténuante dans certains cas qui en Angleterre n'éveilleraient que de la sympathie ou de la pitié. Tout espèce de guignon, ou même le fait d'avoir été victime d'autrui, est considéré comme une faute contre la société, attendu que ces choses mettent mal à leur aise les personnes qui en entendent parler. Ainsi donc, le fait de perdre sa fortune, ou de perdre un ami très cher qui vous rendait de grands services, est puni presque aussi sévèrement qu'un délit physique.

A vrai dire, si différentes que soient ces idées des nôtres, on trouve des traces d'opinions analogues même dans l'Angleterre du XIXe siècle. Si quelqu'un a un abcès, le médecin dit qu'il contient des humeurs " viciées ", et les gens disent qu'ils ont du " mal " à un doigt ou une " mauvaise " jambe, ou bien qu'ils se sentent " mal " partout, alors qu'ils veulent simplement dire qu'ils sont malades. Chez les nations étrangères on peut encore plus clairement relever des opinions érewhoniennes. Par exemple, les Mahométans, aujourd'hui encore mettent leurs femmes en prison dans des hôpitaux, et les Maoris de la Nouvelle-Zélande punissent n'importe quelle infortune en pénétrant de force chez celui qui en a été victime et en cassant et brûlant tout ce qu'il possède. Les Italiens aussi expriment par le même mot l'idée de honte et celle d'infortune. Un jour j'ai entendu une dame italienne parler d'un jeune ami qu'elle avait, comme d'un être doué de toutes les vertus imaginables : "Ma ", s'écria-t-elle, " povero disgraziato, ha ammazzato suo zio. " (" L'infortuné jeune homme, il a tué son oncle. ")

Comme, au cours d'une conversation, je citais ce mot (entendu pendant un voyage que j'avais fait, étant enfant, avec mon père, en Italie), celui à qui je le rapportais n'en parut pas surpris. Il me raconta qu'il avait été promené en voiture, dans une certaine ville, trois ou quatre ans de suite, par un jeune cocher sicilien, de manières et d'aspect très engageants, mais qui disparut un beau jour. Comme il demandait ce qu'il était devenu, on lui répondit qu'il était en prison pour avoir tenté de tuer son père à coups de fusil, heureusement sans y réussir. Quelques années plus tard l'ami qui me racontait cela fut accosté avec effusion par son aimable cocher d'autrefois : " A, caro signore ", s'écria-t-il, " sono cinque anni che non lo vedo : tre anni di militare e due anni di disgrazia, etc... " (" Mon cher Monsieur, voilà cinq ans que je ne vous ai vu : trois ans de service militaire et deux ans de malchance "), - dont les deux derniers avaient été passés en prison. Il ne montrait absolument aucune trace de sens moral. Il s'entendait très bien avec son père à présent, et cet état de choses durerait probablement, à moins que l'un des deux n'eût encore une fois la malchance de faire à l'autre une injure mortelle.

Dans le chapitre suivant je donnerai quelques exemples de la façon dont ce que nous appellerions infortune, malheur, ou maladie sont traités par les Erewhoniens. Mais pour l'instant je reviens à leur façon de traiter des cas qui chez nous seraient des crimes. Comme je l'ai déjà dit ces cas, qui ne tombent pas sous le coup de la loi, sont pourtant considérés comme dignes de correction. En conséquence il y a une classe d'hommes instruits dans la science de l'âme, et qu'on appelle redresseurs ; car c'est la traduction la plus exacte que je puisse trouver d'un mot qui littéralement signifie " quelqu'un qui redresse les tordus ". Ces hommes exercent leur profession à peu

près comme les médecins chez nous, et reçoivent, avec la plus grande discrétion, des honoraires pour chaque visite ; ils sont consultés avec la même franchise et obéis avec la même docilité que nos propres médecins, c'est-à-dire, en somme, assez bien obéis ; parce que les gens savent – même s'il leur faut se soumettre à un traitement très douloureux – qu'il est dans leur intérêt de guérir le plus tôt possible, et qu'ils n'auront pas à redouter le mépris du monde, comme ce serait le cas s'ils étaient malades physiquement.

Quand je dis qu'ils ne sont pas exposés au mépris, cela ne veut pas dire qu'un Erewhonien qui a, par exemple, commis une fraude, n'ait pas à craindre quelque ennui au point de vue de ses relations sociales. Ses amis le lâcheront parce qu'il sera d'un commerce moins agréable, exactement de la même façon que nous évitons de choisir nos compagnons parmi les gens qui sont mal vêtus ou mal portants. Il n'y a personne ayant le respect de soi-même qui voudra se mettre sur un pied d'égalité en matière d'affection avec ceux qui sont moins fortunés que lui en fait de naissance, de santé, d'argent, de beauté, de talent, ou de quoi que ce soit d'autre. Et véritablement il est non seulement naturel, mais il est désirable pour toute société, humaine ou animale, que les heureux aient de l'aversion et même du dégoût pour les malheureux ou tout au moins pour ceux dont on a découvert qu'ils ont été victimes de l'une des infortunes les plus graves et les moins courantes.

Par conséquent, le fait que les Erewhoniens n'attachent aux crimes aucune de ces idées de culpabilité qu'ils attachent aux maladies, n'empêche pas les plus égoïstes d'entre eux de négliger un ami qui a, par exemple, escroqué une banque, jusqu'à ce qu'il soit complètement guéri. Mais ce fait les empêche d'avoir même la pensée de traiter les criminels sur ce ton méprisant qui semble dire : " Moi, à votre place, je serais un homme meilleur que vous ", ton qu'ils considèrent comme tout naturel lorsqu'il s'agit d'un mal physique. Aussi, tandis qu'ils cachent leurs maladies par tous les moyens que l'hypocrisie et la ruse peuvent inventer, ils sont d'une franchise complète en ce qui concerne les affections morales les plus graves, lorsqu'ils en sont atteints ; ce qui, il faut leur rendre cette justice, ne leur arrive pas fréquemment. Ainsi, il y en a qui sont pour ainsi dire des malades moraux imaginaires, qui se rendent infiniment ridicules par leurs craintes perpétuelles d'être très malhonnêtes, alors qu'en réalité ils sont d'assez braves gens. Mais ce sont des exceptions ; et en général ils usent, à l'égard de leur santé morale, de la même franchise et de la même réserve dont nous usons, selon les cas, à l'égard de notre santé physique.

Pour les mêmes raisons, toutes les formules de salutation qui nous sont familières telles que : " Comment allez-vous ? " et les autres du même genre, sont considérées chez eux comme des marques d'une très mauvaise éducation, et les classes les plus polies ne tolèrent même pas qu'on fasse à quelqu'un le compliment banal de lui dire qu'il a bonne mine. Ils s'abordent en disant : " J'espère que vous êtes bon ce matin ", ou bien : " J'espère que vous êtes remis de l'humeur hargneuse que vous aviez la dernière fois que je vous ai vu ". Et si celui qu'on salue en ces termes n'a pas été bon, ou s'il est encore mal luné, il le déclare aussitôt, et il en est plaint en conséquence. Bien mieux, les redresseurs ont même donné des noms tirés du langage hypothétique (tel qu'on l'enseigne dans les Collèges de Déraison) à toutes les formes connues d'indispositions morales, et les ont classifiées d'après un système de leur invention qui, bien que je n'aie pas pu le comprendre, semblait rendre des services dans la pratique. Car ils peuvent vous dire ce que vous avez dès qu'ils ont entendu l'exposé de votre cas, et vous voyez bien tout de suite, en les entendant se servir avec aisance de mots si longs, qu'ils comprennent parfaitement ce que vous avez.

Le lecteur croira sans peine que très souvent les lois sur la maladie étaient tournées grâce à des fictions admises dont personne n'était dupe, mais auxquelles il fallait, sous peine de passer pour un malotru, feindre d'ajouter foi. Ainsi, un jour ou deux après mon arrivée chez les Nosnibor, une de mes nombreuses visiteuses me pria d'excuser son mari qui n'avait pu que m'envoyer sa carte : en traversant la place du marché ce matin même, il avait volé une paire de chaussettes. On m'avait déjà recommandé de ne paraître jamais surpris. Je me contentai donc d'exprimer mes regrets ; et j'ajoutai que moi-même qui étais dans la capitale depuis si peu de temps, j'avais bien failli voler une brosse à habits et que, malgré que j'eusse résisté à la tentation jusqu'à présent, j'avais bien peur, si je voyais quelque objet intéressant qui ne fut ni trop chaud ni trop lourd, d'être obligé de me confier aux soins du redresseur.

Madame Nosnibor, qui avait prêté l'oreille à tout ce que j'avais dit, me félicita lorsque cette dame fut sortie. Elle m'affirma qu'on ne pouvait souhaiter rien de plus poli selon le protocole érewhonien. Puis elle m'apprit qu'avoir volé une paire de chaussettes, ou, pour parler plus familièrement, " avoir les chaussettes ", était une formule convenue pour dire que la personne dont on parlait était légèrement indisposée.

En dépit de tout cela ils savent très bien apprécier le bonheur qu'on éprouve à être comme ils disent, " bien ". Ils admirent la santé morale et l'aiment chez les autres, et se donnent, sans négliger pour cela leurs autres devoirs, toutes les peines du monde pour se la procurer. Ils ont la plus grande répugnance à se marier dans les familles qu'ils considèrent comme malsaines. Ils envoient immédiatement chercher le redresseur chaque fois qu'ils ont commis quelque action véritablement honteuse ; et souvent même dès qu'ils croient qu'ils sont sur le point d'en

commettre une. Et, bien que les ordonnances du redresseur soient quelquefois extrêmement pénibles, impliquant une réclusion complète de plusieurs semaines, et dans certains cas les tourments physiques les plus cruels, je n'ai jamais entendu dire qu'un Erewhonien raisonnable ait refusé de faire ce que son redresseur lui disait, pas plus qu'un Anglais sensé ne refuserait de subir même la plus terrible opération si son médecin lui disait qu'elle est nécessaire.

Charles Renouvier

UCHRONIE : L'UTOPIE DANS L'HISTOIRE, ESQUISSE HISTORIQUE APOCRYPHE DU DEVELOPPEMENT DE LA CIVILISATION EUROPEENNE TEL QU'IL N'A PAS ETE, TEL QU'IL AURAIT PU ETRE.

p. 287-290

On observe au sein d'un même Etat une extrême diversité d'humeurs, de caractères et de travaux ; de graves et même irrémédiables divergences d'intérêts et de doctrines, enfin des rivalités qui conduisent au développement des passions les plus subversives. Ces obstacles à l'établissement d'un ordre social autre que fondé sur la terreur n'ont point empêché d'instituer le règne de la loi. La loi égalise, garantit et protège, permet, prohibe, réprime, a des tribunaux pour appliquer ses prescriptions, une force armée pour exécuter leurs arrêts. De même, à prendre en soi les choses, rien ne s'oppose à ce que la justice, la loi, les jugements et les moyens de contrainte franchissent les barrières des Etats, en tout ce qui exige un règlement commun, fassent abstraction de certaines différences, en concilient d'autres, et remédient de gré ou de force aux écarts qui prennent un caractère criminel. Le tout n'est que de le vouloir, et, pour parvenir à le vouloir, de se sentir et de s'unir, en tant qu'hommes de conscience et de raison identiques, dominant leurs législations particulières du haut de l'idée de la législation générale qu'elles supposent toutes. Si l'œuvre fédérative des sociétés est plus difficile que l'œuvre sociale simple, c'est uniquement à cause de l'intervalle qui sépare le concept de l'ordre juridique, chez des associés naturels moins apparents, d'un groupe plus vaste et plus disséminé, moins sensiblement obligé de vivre en paix, mais non pas moins rationnellement ni moins moralement obligé. Des parties considérables de cet intervalle ont été franchies, quand se sont formés les grands Etats modernes, où un même ordre légal s'étend sur une suite de méridiens et régit, de leur propre volonté, des populations diverses, opposées d'intérêts et souvent entraînées par des passions qui se heurtent. On s'approchera plus encore du but lorsque, se désaccoutumant de chercher la norme de leurs désirs, et de ce qui est possible en fait de relations réciproques des peuples, dans les administrations, qui se tiennent volontaire en garde contre le mieux, et dans les diplomaties dont le métier est de dresser et d'éviter des embûches, et le sort ordinaire d'y tomber, les citoyens bien intentionnés de chaque république et les travailleurs des différentes sphères d'activité physique et mentale, regarderont les uns vers les autres, par-dessus les frontières, et s'élèveront à la conscience de leurs devoirs mutuels comme simples agents moraux, et de l'identité de leurs intérêts de paix.

Les associations spontanées et libres des hommes de labeur probe et assidu et de bonne volonté, indépendantes des Etats, seront enfin les moyens les plus sûrs de forcer ceux-ci à la fédération, lorsqu'elles seront assez nombreuses et elles-mêmes assez pacifiques. Quand à eux, leurs traditions les font incliner au mensonge et à la défiance, à ne croire qu'à la force, et à l'imposer quand ils ne la subissent pas.

Mais, après tout, les gouvernements ne sont que les émanations des peuples ; ils sont les portraits dont les peuples multiplient les originaux. Deux nations capables de préparer entre elles un lieu fédéral par une action indépendante des gouvernements, seront capables aussi de se créer des gouvernements disposés à se fédérer. La condition unique du succès est en définitive la force de la raison, le sentiment du juste et de son caractère obligatoire, universel, sans restrictions d'aucune espèce, à mesure qu'il s'étend parmi les hommes et passe par-dessus les circonscriptions petites et grandes qui les enserrent. A bien des signes, il semblerait que le grand jour s'annonce, le jour de la paix réelle, de la paix des cœurs, seize siècles après l'aurore des arts, des sciences et de la philosophie en Grèce et en Italie. Combien différentes eussent été les destinées, si la conversion de l'Occident à la coutume orientale, un moment précipitée par les Caesars, n'eût été arrêtée par les fortes résolutions de quelques hommes qui restituèrent les fondements de l'Etat, rappelèrent à la vie ce qui était toujours la pensée des bons, et remodelèrent l'âme du peuple ! Sans la propriété rendue aux petits, et la culture libre remise en honneur, la dépopulation suivait son cours et l'esclavage s'éternisait ; la démence césarienne reprenait la succession de la sagesse antonine, et la bassesse populaire répondait pour jamais à la folie des princes. Alors le service des armes passait des citoyens aux Barbares, qui de serviteurs de Rome en devenaient les maîtres. Nulle éducation publique ne soutenant l'antique civilisation, l'ignorance amenait l'oubli dans la sujétion. Une religion hostile au vrai régime civil gagnant les cœurs, les désintéressait de la science et de la liberté. Les hommes tournaient leurs pensées vers une théologie ou mystique ou bizarre, et leurs goûts à recevoir des sacrements et à en disputer. La théocratie s'établissait dans les croyances, pendant que le pouvoir substitué aux anciennes magistratures se trouvait la proie des plus criminels, qui corrompaient l'univers par le spectacle de tous les vices et de tous les attentats.

L'empire impossible dans ces conditions, en présence des Barbares, serait donc tombé, et la dissolution des liens civils aurait suivi l'invasion de la barbarie. Les sociétés seraient retournées à leurs éléments. Des moines et des chefs de bandes armées seraient demeurés seuls à s'en disputer les restes. Et aujourd'hui peut-être encore,

après mille bouleversements, nous n'aurions pour consolation et pour espérance que la morale du sacrifice, le culte du Dieu souffrant et le rêve de l'Absolu. Mais ce n'est pas au dévouement, au sacrifice, vains mots qui cachent souvent les langueurs et les défaillances de l'âme, ou ses illusions, ou même l'égoïsme et l'adoration de soi-même, que sera dû le triomphe du Bien : c'est à la Justice et à la Raison. Et ce n'est pas une théorie à l'usage des générations futures : c'est la doctrine de l'Harmonie, ou des relations parfaites accomplies dans un ordre fini. Et ce n'est pas une grâce d'en haut, le don d'un seul ni le mérite d'un seul qui nous apporte le salut terrestre ; c'est la chaîne d'or des hommes de raison droite et de cœur grand, qui, d'âge en âge, ont été les conducteurs en esprit, les vrais rédempteurs de leurs frères. Entre tous, ils tracent le portrait d'une humanité selon le Bien et de son incessante action pur échapper aux solidarités mauvaises et se perfectionner. A nous de faire ce qu'ils ont fait et d'ajouter selon nos mérites à l'œuvre de la libération commune. On se sent à la vérité bien faible quand il faut, d'un effort personnel, aider au mouvement qui ne se produira qu'en rassemblant les forces des peuples divers et des générations successives mais, si réduit que tu puisses être au sentiment de ton mince effort, ne t'abaisse point, ô homme ! Que l'idée que tu portes en toi te relève, et que, même dans le dernier isolement, au fond d'un cachot, sous les ombres de la mort, ton espérance te soutienne !

Sphaeram spera.
Attends l'harmonie.

Stahlstadt : La cité de l'acier

C'est au centre de ces villages, au pied même des Coals-Butts, inépuisables montagnes de charbon de terre, que s'élève une masse sombre, colossale, étrange, une agglomération de bâtiments réguliers, percés de fenêtres symétriques, couverts de toits rouges, surmontés d'une forêt de cheminées cylindriques, et qui vomissent par ces mille bouches des torrents continus de vapeurs fuligineuses. Le ciel en est voilé d'un rideau noir, sur lequel passent par instants de rapides éclairs rouges. Le vent apporte un grondement lointain, pareil à celui d'un tonnerre ou d'une grosse boule, mais plus régulier et plus grave.

Cette masse est Stahlstadt, la Cité de l'Acier, la ville allemande, la propriété personnelle de Herr Schultze, l'ex-professeur de chimie d'Iéna, devenu, de par les millions de la Béguin, le plus grand travailleur du fer et, spécialement, le plus grand fondeur de canons des deux mondes.

Il en fond, en vérité, de toutes formes et de tout calibre, à âme lisse et à raies, à culasse mobile et à culasse fixe, pour la Russie et pour la Turquie, pour la Roumanie et pour le Japon, pour l'Italie et pour la Chine, mais surtout pour l'Allemagne.

Grâce à la puissance d'un capital énorme, un établissement monstre, une ville véritable, qui est en même temps une usine modèle, est sortie de terre comme à un coup de baguette. Trente mille travailleurs, pour la plupart Allemands d'origine, sont venus se grouper autour d'elle et en former les faubourgs. En quelques mois, ses produits ont dû à leur écrasante supériorité une célébrité universelle.

Le professeur Schultze extrait le minerai de fer et la houille de ses propres mines. Sur place, il les transforme en acier fondu. Sur place, il en fait des canons.

En industrie canonnière comme en toutes choses, on est bien fort lorsqu'on peut ce que les autres ne peuvent pas. Et il n'y a pas à dire, non seulement les canons de Herr Schultze atteignent des dimensions sans précédent, mais, s'ils sont susceptibles de se détériorer par l'usage, ils n'éclatent jamais. L'acier de Stahlstadt semble avoir des propriétés spéciales. Il court à cet égard des légendes d'alliages mystérieux, de secrets chimiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que personne n'en sait le fin mot.

Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est qu'à Stahlstadt, le secret est gardé avec un soin jaloux.

En arrivant sous les murailles mêmes de Stahlstadt, n'essayez pas de franchir une des portes massives qui coupent de distance en distance la ligne des fossés et des fortifications. La consigne la plus impitoyable vous repousserait. Il faut descendre dans l'un des faubourgs. Vous n'entrerez dans la Cité de l'Acier que si vous avez la formule magique, le mot d'ordre, ou tout au moins une autorisation dûment timbrée, signée et paraphée.

France-Ville

Il était sept heures du soir.

Cachée dans d'épais massifs de lauriers-roses et de tamarins, la cité s'allongeait gracieusement au pied des Cascades-Mounts et présentait ses quais de marbre aux vagues courtes du Pacifique, qui venaient les caresser sans bruit. Les rues, arrosées avec soin, rafraîchies par la brise, offraient aux yeux le spectacle le plus riant et le plus animé. Les arbres qui les ombrageaient bruissaient doucement. Les pelouses verdissaient. Les fleurs des parterres, rouvrant leurs corolles, exhalaient toutes à la fois leurs parfums. Les maisons souriaient, calmes et coquettes dans leur blancheur. L'air était tiède, le ciel bleu comme la mer, qu'on voyait miroiter au bout des longues avenues.

Un voyageur, arrivant dans la ville, aurait été frappé de l'air de santé des habitants, de l'activité qui régnait dans les rues. On fermait justement les académies de peinture, de musique, de sculpture, la bibliothèque, qui étaient réunies dans le même quartier et où d'excellents cours publics étaient organisés par sections peu nombreuses, - ce qui permettait à chaque élève de s'approprier à lui seul tout le fruit de la leçon. La foule, sortant de ces établissements, occasionna pendant quelques instants un certain encombrement ; mais aucune exclamation d'impatience, aucun cri ne se fit entendre. L'aspect général était tout de calme et de satisfaction.

Quand la nuit vint

“ Je me trouvai, après cet exploit, dans une situation réellement pire qu'auparavant. Jusque-là, sauf pendant la nuit d'angoisse qui suivit la perte de la Machine, j'avais eu l'espoir réconfortant d'une ultime délivrance, mais cet espoir était ébranlé par mes récentes découvertes. Jusque-là, je m'étais simplement cru retardé par la puérile simplicité des Eloïs et par quelque force inconnue qu'il me fallait comprendre pour la surmonter ; mais un élément entièrement nouveau intervenait avec l'écœurante espèce des Morlocks – quelque chose d'inhumain et de méchant. J'éprouvais pour eux une haine instinctive. Auparavant, j'avais ressenti ce que ressentirait un homme qui serait tombé dans un gouffre : ma seule affaire était le gouffre et le moyen d'en sortir. Maintenant je me sentais comme une bête dans une trappe, appréhendant un ennemi qui doit survenir bientôt.

“ L'ennemi que je redoutais peut vous surprendre. C'était l'obscurité de la nouvelle lune.

Weena m'avait mis cela en tête, par quelques remarques d'abord incompréhensibles à propos des *nuits obscures*. Ce que signifiait la venue des *nuits obscures* n'était plus maintenant un problème bien difficile à résoudre. La lune était à son déclin ; chaque jour l'intervalle d'obscurité était plus long. Et je compris alors, jusqu'à un certain point au moins, la raison pour laquelle les petits habitants du monde supérieur redoutaient les ténèbres. Je me demandai vaguement à quelles odieuses atrocités les Morlocks se livraient pendant la nouvelle lune.

“ J'étais maintenant à peu près certain que ma seconde hypothèse était entièrement fautive. Les habitants du monde supérieur pouvaient bien avoir été autrefois une aristocratie privilégiée, et les Morlocks leurs serviteurs mécaniques, mais tout cela avait depuis longtemps disparu. Les deux espèces qui étaient résultées de l'évolution humaine déclinaient ou étaient déjà parvenues à des relations entièrement nouvelles. Les Eloïs, comme les rois carolingiens, en étaient venus à n'être que des futilités simplement jolies : ils possédaient encore la terre par tolérance et parce que les Morlocks, subterraniens depuis d'innombrables générations, étaient arrivés à trouver intolérable la surface de la terre éclairée par le soleil.

Les Morlocks leur faisaient leurs habits, concluais-je, et subvenaient à leurs besoins habituels, peut-être à cause de la survivance d'une vieille habitude de domestication. Ils le faisaient comme un cheval cabré agite ses jambes de devant ou comme un homme aime à tuer des animaux par sport : parce que des nécessités anciennes et disparues en avaient donné l'empreinte à l'organisme. Mais manifestement, l'ordre ancien était déjà en partie inversé.

La Némésis des délicats Eloïs s'avancit pas à pas. Pendant des âges, pendant des milliers de générations, l'homme avait chassé son frère de sa part de bien-être et de soleil. Et maintenant ce frère réapparaissait transformé. Déjà les Eloïs avaient commencé à rapprendre une vieille leçon. Ils refaisaient connaissance avec la crainte. Et soudain me revint à l'esprit le souvenir du repas que j'avais vu préparer dans le monde subterranienn.

Etrangement, ce souvenir me hanta : il n'était pas amené par le cours de mes méditations, mais survenait presque hors de propos. J'essayai de me rappeler les formes ; j'avais un vague sens de quelque chose de familier, mais à ce moment, je ne pouvais dire ce que c'était.

“ Pourtant, quelque impuissants que fussent les petits êtres en présence de leur mystérieuse crainte, j'étais constitué différemment. J'arrivais de notre époque, cet âge mûr de la race humaine, où la crainte ne peut arrêter et où le mystère a perdu ses épouvantes. Moi, du moins, je me défendrais. Sans plus de délai, je décidai de me faire des armes et une retraite où je pusse dormir. Avec cette retraite comme base, je pourrais affronter ce monde étrange avec quelque peu de la confiance que j'avais perdue en me rendant compte de l'espèce de créatures à laquelle, nuit après nuit, j'allais être exposé. Je sentais que je ne pourrais plus dormir avant que mon lit ne fût en sûreté. Je frémissais d'horreur en pensant à la manière dont ils avaient déjà dû m'examiner.

“ J'errai cet après-midi-là au long de la vallée de la Tamise, mais je ne pus rien trouver qui se recommandât comme inaccessible. Tous les arbres et toutes les constructions paraissaient aisément praticables pour des grimpeurs aussi adroits que les Morlocks devaient l'être, à en juger d'après leurs puits. Alors les hautes tourelles du Palais de Porcelaine Verte et le miroitement de ses murs polis me revinrent en mémoire et vers le soir, portant Weena sur mon épaule comme un enfant, je montai la colline, en route vers le sud-ouest.

J'avais estimé la distance à environ douze ou treize kilomètres, mais elle devait approcher plutôt de dix-huit. J'avais aperçu le palais, la première fois, par un après-midi humide, alors que les distances sont trompeusement diminuées. En outre, le talon d'une de mes chaussures ne tenait plus guère et un clou avait percé la semelle – j'avais de vieilles bottines confortables pour l'intérieur – de sorte que je boitais. Et ce ne fut que longtemps après le coucher du soleil que j'arrivai en vue du Palais dont la noire silhouette se dressait contre le jaune pâle du ciel.

Chapitre XII
De l'organisation de la vie

“ Eh bien, dis-je, ces “ dispositions ” dont vous avez parlé et qui remplacent le gouvernement, pourriez-vous me les décrire ?

- Voisin, dit-il, bien que nous ayons bien simplifié notre vie par rapport à ce qu'elle était autrefois, et que nous nous soyons débarrassés de beaucoup de ces conventions et de ces besoins factices qui avaient donné à nos ancêtres de si grands soucis, notre vie cependant demeure trop complexe pour que je puisse vous exposer en détail et verbalement comment nous l'avons organisée ; tout cela, il vous faudra le découvrir vous-même en vivant parmi nous. Il m'est plus facile en réalité de vous dire ce que nous nous abstenons de faire, que ce que nous faisons positivement.

- Eh bien, donc ? dis-je

- Voici ce que l'on peut en dire, répondit-il. Voilà cent cinquante ans au bas mot que la vie est plus ou moins pour nous ce qu'elle est aujourd'hui ; qu'une tradition ou qu'un mode de vie se sont imposés à nos habitudes ; et ce mode de vie est devenu pour nous l'habitude d'agir, en définitive, pour le mieux. Il nous est facile de vivre sans nous voler les uns les autres. Il nous serait possible de nous battre et de nous voler, mais cela nous donnerait plus de mal que de nous en abstenir. C'est là, en raccourci, la base de notre vie et de notre bonheur.

- Tandis qu'autrefois, dis-je, on avait beaucoup de mal à vivre sans se battre ni voler. C'est là ce que vous voulez dire, n'est-ce pas, en me montrant le côté négatif de vos avantages ?

- Oui, dit-il. C'était si difficile que ceux-là qui se comportaient habituellement en hommes justes envers leurs voisins étaient portés aux nues comme saints et comme héros, - et qu'on les regardait avec la plus grande vénération.

- De leur vivant ? dis-je.

- Non, dit-il ; après leur mort.

- Mais à présent, repris-je, vous n'allez pas me dire que personne ne transgresse cette règle de bon voisinage ?

- Evidemment non, dit Hammond, mais lorsque ces transgressions se produisent, tout le monde, y compris le transgresseur, les reconnaît pour ce qu'elles sont : l'erreur d'un ami, non pas l'habituelle façon d'agir d'un être réduit à devenir l'ennemi de la société.

- Je comprends, répondis-je, vous voulez dire que vous n'avez pas chez vous de *classe criminelle* ?

- Comment en aurions-nous ? dit-il. Attendu que nous n'avons pas de classe riche pour faire naître, par l'injustice de l'Etat, des ennemis de l'Etat.

- J'avais cru comprendre, dis-je, d'après quelque chose que vous avez mentionné il n'y a pas longtemps, que vous aviez aboli la législation civile ? Est-ce littéralement exact.

- Elle s'est abolie d'elle-même, mon ami, dit-il. Comme je vous l'ai déjà dit, on maintenait les tribunaux civils pour défendre la propriété privée ; car personne n'a jamais prétendu qu'on pût, par la force brutale, obliger les gens à pratiquer entre eux la justice. Or donc, la propriété privée abolie, toutes les lois et tous les faits qualifiés de crimes et délits qu'elle avait inventés disparurent tout naturellement. Il fallut dès lors traduire le commandement : “ Tu ne voleras point ”, par celui-ci : “ Tu travailleras pour mener une vie heureuse ”. Est-il besoin de la violence pour faire respecter ce commandement ?

- Eh bien donc, dis-je, c'est chose entendue, et dont je conviens. Mais que dire des actes de violence ? Leur existence (et vous admettez qu'il en existe) ne nécessitera-t-elle pas une législation criminelle ?

- Au sens que vous donnez à ce terme, dit-il, nous n'avons pas non plus de législation criminelle. Considérons de plus près le problème, et voyons d'où proviennent les actes de violence. Parmi ceux-ci, les plus nombreux de beaucoup étaient jadis l'effet des lois sur la propriété privée, qui ne permettaient qu'à quelques privilégiés la satisfaction de leurs désirs naturels – et de la coercition évidente et généralisée qui résultait de ces lois. Toutes ces causes de violences-là ont disparu. Et de plus, un grand nombre d'actes de violence provenaient de la perversion artificielle des passions sexuelles, laquelle engendrait une jalousie dévorante et d'autres misères du même ordre. Or, si vous les examinez de près, vous découvrirez que ce qu'il y avait à leur origine, c'était principalement l'idée (qu'avait inventée la loi) que la femme était la propriété de l'homme, que ce fût le mari, le père, le frère ou n'importe qui. Cette idée-là a disparu, naturellement, en même temps que la propriété individuelle, ainsi que certaines sottises touchant le “ déshonneur ” des femmes qui avaient obéi à leurs instincts naturels en dehors des voies légalement admises, - lequel n'était, bien entendu, qu'une convention découlant des lois sur la propriété privée.

Une autre cause analogue des actes de violence était la tyrannie qu'exerçait la famille et qui fournit, dans le passé, le sujet de tant de contes et de romans, - conséquence, elle aussi, de la propriété privée. Bien entendu, tout cela a disparu, la famille n'étant plus aujourd'hui maintenue par la contrainte légale ou sociale, mais par la sympathie et l'affection mutuelle de ses membres, dont chacun reste libre d'aller et venir à sa guise. De plus, notre standard de l'honneur et de la considération a bien changé ; le succès qui consiste à rouler son prochain a cessé d'ouvrir le chemin de la gloire, pour toujours, espérons-le. Chacun a la liberté d'exercer au maximum son talent particulier, et tout le monde l'y encourage. Nous avons ainsi éliminé le visage renfrogné de l'envie, que les poètes, non sans raison assurément, ne séparent point de la haine ; c'était à l'origine de bien des malheurs et de bien des ressentiments, lesquels chez des êtres passionnés, - c'est-à-dire de tempérament énergique et actif, - aboutissaient souvent à des violences. "

Je répondis en riant :

" Si bien que vous revenez à présent sur votre précédente concession et vous dites que la violence n'existe plus parmi vous ?

Non, dit-il, je ne reviens sur rien du tout ; comme je vous l'ai dit, ces choses arrivent parfois. La chaleur du sang a ses égarements. Il se peut qu'un homme en frappe un autre, que celui-ci riposte et que, le pire arrivant, un homicide en résulte. Et puis ? Faut-il que nous, ses semblables, nous aggravions le mal ? Aurons-nous donc assez médiocre opinion les uns des autres pour croire que le mort crie vengeance, alors que nous savons fort bien que s'il n'avait été que blessé il aurait, lorsque le sang-froid lui serait revenu, et avec lui la faculté de peser toutes les circonstances, pardonné à l'auteur de sa blessure ? Ou bien encore, est-ce que la mort du meurtrier ramènera à la vie sa victime et guérira la douleur de ceux qui l'ont perdu ?

- Certes, dis-je, mais voyons ! la protection de la société n'exige-t-elle pas quelque châtement ?

- Bravo ! Voisin, dit le vieillard avec quelque chaleur. Cette fois vous avez fait mouche ! Ce *châtiment* dont on discourait si judicieusement et qu'on appliquait de façon aussi stupide, qu'était-ce donc, sinon l'expression de la peur ? Et les gens avaient des raisons d'avoir peur, puisqu'ils, -c'est-à-dire les maîtres de la société, - étaient dans la situation d'une bande armée, au sein d'un pays ennemi. Mais nous, qui vivons parmi des amis, nous n'avons nulle raison de craindre, ni de châtier. Si, par crainte d'un homicide exceptionnel et fortuit, d'un geste brutal fortuit, nous allions solennellement et légalement commettre un homicide et un acte de violence, nous ne serions assurément qu'une société d'être lâches et féroces. N'est-ce pas votre avis, Voisin ?

- Certes, quand j'envisage la chose sous cet aspect, dis-je.

- Toutefois, comprenez bien, dit le vieillard, que lorsqu'un acte de violence quelconque a été commis, nous attendons du transgresseur qu'il fasse réparation dans toute la mesure de ses moyens ; et il s'y attend lui aussi. Mais là encore, demandez-vous si le fait de supprimer un homme qui céda à un moment de colère ou de folie, ou de lui porter un grave préjudice, constitue un dédommagement pour la communauté. Ce ne peut être, assurément, qu'une aggravation du mal. "

Je dis :

" Mais supposez que cet homme soit un habitué de la violence, - qu'il tue quelqu'un une fois par an, par exemple...

- Il n'en existe pas d'exemple, dit-il. Dans une société où l'on n'éprouve pas le besoin d'échapper à un châtement, ni de l'emporter sur la loi, le remords suivra inéluctablement la faute.

- " Une dernière fois, soyez assez bon pour me répondre : où voulez-vous en venir ? "

En cet instant de silence, Lord Ewald crut sentir passer, brusquement, sur son front le vent de l'Infini.

" Ah ! s'écria d'une voie stridente Edison qui se leva les yeux étincelants, puisque je me sens ainsi défié par l'Inconnu, soit ! Voici. Je prétends réaliser pour vous, milord, ce que nul homme n'a jamais osé tenter pour son semblable. – Je vous dois la vie, encore une fois : c'est bien le moins que j'essaie de vous la rendre.

" Votre joie, votre être, sont, dites-vous, les prisonniers d'une présence humaine ? de la lueur d'un sourire, de l'éclat d'un visage, de la douceur d'une voix ? Une vivante vous mène ainsi, avec son attrait, vers la mort ?

" Eh bien ! puisque cette femme vous est si chère... JE VAIS LUI RAVIR SA PROPRE PRESENCE.

" Je vais vous démontrer, mathématiquement et à l'instant même, comment, avec les formidables ressources actuelles de la Science, - et ceci d'une manière glaçante peut-être, mais indubitable, - comment je puis, dis-je, me saisir de la grâce même de son geste, des plénitudes de son corps, de la senteur de sa chair, du timbre de sa voix, du ployé de sa taille, de la lumière de ses yeux, du *reconnu* de ses mouvements et de sa démarche, de la personnalité de son regard, de ses traits, de son ombre sur le sol, de son *apparaître*, du reflet de son Identité, enfin. – Je serai le meurtrier de sa sottise, l'assassin de son animalité triomphante. Je vais, d'abord, réincarner toute cette extériorité, qui vous est si délicieusement mortelle, en une Apparition dont la ressemblance et le charme HUMAINS dépasseront votre espoir et tous vos rêves ! Ensuite, *à la place de cette âme, qui vous rebute dans la vivante, j'insufflerai une autre sorte d'âme*, moins consciente d'elle-même, peut-être (- et encore, qu'en savons-nous ? et qu'importe ! -), mais suggestive d'impressions mille fois plus belles, plus nobles, plus élevées, c'est-à-dire revêtues de ce caractère d'éternité sans lequel tout n'est que comédie chez les vivants. Je reproduirai strictement, je dédoublerai cette femme, à l'aide sublime de la Lumière ! Et, la projetant sur sa MATIERE RADIANTE, j'illuminerai de votre mélancolie l'âme imaginaire de cette créature nouvelle, capable d'étonner des anges. Je terrasserai l'illusion ! Je l'emprisonnerai. Je forcerai, dans cette vision, l'Idéal lui-même à se manifester, pour la première fois, *à vos sens*, PALPABLE, AUDIBLE ET MATERIALISE. J'arrêterai, au plus profond de son vol, la première heure de ce mirage enchanté que vous poursuivez en vain, dans vos souvenirs ! Et, la fixant presque immortellement, entendez-vous ? dans la seule et véritable forme où vous l'avez entrevue, je *tirerai la vivante à un second exemplaire, et transfigurée selon vos vœux !* Je doterai cette Ombre de tous les chants de l'*Antonia* du conteur Hoffmann, de toutes les mysticités passionnées des *Ligéias* d'Edgar Poe, de toutes les séductions ardentes de la *Venus* du puissant musicien Wagner ! Enfin, pour vous racheter l'être, je prétends pouvoir – et vous prouver d'avance, encore une fois, que positivement je le puis – faire sortir du limon de l'actuelle Science Humaine un Etre *fait à notre image*, et qui nous sera, par conséquent, CE QUE NOUS SOMMES A DIEU. "

Et l'électricien, faisant serment, leva la main.

C'était, dès maintenant, une leçon de choses, une expérience décisive, qui peu à peu allait convaincre tout le monde. Comment nier la force de cette association du capital, du travail et de l'intelligence, lorsque les bénéfiques devenaient plus considérables d'année en année et que les ouvriers de la Crècherie gagnaient déjà le double de leurs camarades des autres usines ? Comment ne pas reconnaître que le travail de huit heures, de six heures, de trois heures, le travail devenu attrayant, par la diversité même des tâches, dans des ateliers clairs et joyeux, avec des machines que des enfants auraient conduites, était le fondement même de la société future, lorsqu'on voyait les misérables salariés d'hier renaître, redevenir des hommes sains, intelligents, allègres et doux, dans cet acheminement à la liberté, à la justice totales ? Comment ne pas conclure à la nécessité de la coopération, qui supprimerait les intermédiaires parasites, le commerce où tant de richesse et de force se perdent, lorsque les Magasins-Généraux fonctionnaient sans heurt, décuplant le bien-être des affamés d'hier, les comblant de toutes les jouissances réservées jusque-là aux seuls riches ? Comment ne pas croire aux prodiges de la solidarité qui doit rendre la vie aisée, en faire une continue fête, pour tous les vivants, lorsqu'on assistait aux réunions heureuses de la Maison-Commune, destinée à devenir un jour le royal Palais du peuple, avec ses bibliothèques, ses musées, ses salles de spectacle, ses jardins, ses jeux et ses divertissements ? Comment enfin ne pas renouveler l'instruction et l'éducation, ne plus les baser sur la paresse de l'homme, mais sur son inextinguible besoin de savoir, et rendre l'étude agréable, et laisser à chacun son énergie individuelle, et réunir dès l'enfance les deux sexes qui doivent vivre côte à côte, lorsque les Ecoles étaient là si prospères, débarrassées du trop de livres, mêlant les leçons aux récréations, aux premières notions des apprentissages professionnels, aidant chaque génération nouvelle à se rapprocher de l'idéale Cité, vers laquelle l'humanité est en marche depuis tant de siècles ?

Aussi l'exemple extraordinaire que la Crècherie donnait quotidiennement sous le grand soleil, devenait-il contagieux. Il ne s'agissait plus de théories, il s'agissait d'un fait qui se passait là, aux yeux de tous, d'une floraison superbe, dont l'épanouissement s'élargissait sans arrêt. Et, naturellement, l'association gagnait de proche en proche les hommes et les terrains d'alentour, des ouvriers nouveaux se présentaient en foule, attirés par les bénéfiques, par le bien-être, des constructions nouvelles poussaient de partout, s'ajoutaient continuellement aux premières bâties. En trois ans, la population de la Crècherie doubla, et la progression s'accélérait avec une incroyable rapidité. C'était la Cité rêvée, la Citée du travail réorganisé, rendu à sa noblesse, la Cité future du bonheur enfin conquis, qui sortait naturellement de terre, autour de l'usine élargie elle-même, en train de devenir la métropole, le cœur central, source de vie, dispensateur et régulateur de l'existence sociale. Les ateliers, les grandes halles de fabrication s'agrandissaient, couvraient des hectares ; tandis que les petites maisons, claires et gaies, au milieu des verdure de leurs jardins, se multipliaient, à mesure que le personnel, le nombre des travailleurs, des employés de toutes sortes, augmentait. Et, ce flot peu à peu débordant, les constructions nouvelles s'avancèrent vers l'Abîme, menaçait de le conquérir, de le submerger. D'abord, il y avait eu de vastes espaces nus entre les deux usines, ces terrains incultes que Jordan possédait en bas de la rampe des Monts Bleuses. Puis, aux quelques maisons bâties près de la Crècherie, d'autres maisons s'étaient jointes, toujours d'autres, une ligne de maisons qui envahissait tout comme une marée montante, qui n'était plus qu'à deux ou trois cents mètres de l'Abîme. Bientôt, quand le flot viendrait battre contre lui, ne le couvrirait-il pas, ne l'emporterait-il pas, pour le remplacer de sa triomphante floraison de santé et de joie ? Et le vieux Beauclair lui aussi était menacé, car toute une pointe de la Cité naissante marchait contre lui, près de balayer cette noire et puante bourgade ouvrière, nid de douleur et de peste, où le salariat agonisait sous les plafonds croulants.

Parfois, Luc, le bâtisseur, le fondateur de ville, la regardait croître, sa Cité naissante, qu'il avait vue en rêve, le soir où il avait décidé son œuvre ; et elle se réalisait, et elle partait à la conquête du passé, faisant sortir du sol le Beauclair de demain, l'heureuse demeure d'une humanité heureuse. Tout Beauclair serait conquis, entre les deux promontoires des Monts Bleuses, tout l'estuaire des gorges de Brias se couvrirait de maisons claires, parmi des verdure, jusqu'aux immenses champs fertiles de la Roumagne. Et, s'il fallait des années et des années encore, il l'apercevait déjà de ses yeux de voyant, cette Cité du bonheur qu'il avait voulue, et qui était en marche.

Pendant ses longues heures de contemplation heureuse, devant sa fille prospère, Luc souvent révisait le passé. Et il revoyait d'où il était parti, de la lecture si lointaine déjà d'un petit livre bien modeste, où était résumée la doctrine de Fourier. Il se rappelait la nuit d'insomnie, pendant laquelle, tout fiévreux de sa mission encore obscure, le cerveau et le cœur préparés à recevoir la bonne semence, il s'était mis à lire, pour trouver le sommeil. Et c'était alors que les coups de génie de Fourier, les passions humaines remises en honneur, utilisées,

acceptées comme les forces mêmes de la vie, le travail tiré de son baignoire, ennobli, rendu attrayant, devenu le nouveau code social, la liberté et la justice peu à peu conquises par un acheminement pacifique, grâce à l'association du capital, du travail et de l'intelligence, ces coups de génie qui le frappaient en pleine surexcitation intellectuelle et morale, l'avaient brusquement illuminé, exalté, jeté dès le lendemain à l'action. C'était à Fourier qu'il devait d'avoir osé, d'avoir tenté l'expérience de la Crèche.

La première Maison-Commune, avec son Ecole, les premiers Ateliers si propres et si gais, avec leur division de travail, la première Cité ouvrière, avec ses façades blanches riant parmi les verdure, étaient nés de l'idée fouriériste, ensommeillée comme la bonne graine dans les champs d'hiver, toujours prête à germer et à fleurir. La religion de l'humanité, ainsi que le catholicisme, devait mettre peut-être des siècles à s'établir solidement. Mais quelle évolution ensuite, quel élargissement continu, à mesure que l'amour poussait et que la Cité se fondait ! Fourier, évolutionniste, homme de méthode et de pratique, en apportant l'association entre le capital, le travail et l'intelligence, à titre d'expérience immédiate, aboutissait d'abord à l'organisation sociale des collectivistes, ensuite même au rêve libertaire des anarchistes. Dans l'association, le capital peu à peu se répartissait, s'anéantissait, le travail et l'intelligence devenaient les seuls régulateurs, les fondements du nouveau pacte.